Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

LA FEMME

AU FOYER & DANS LA CITÉ

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Newman, sa vie et ses œuvres, 2e édition. Paris, Perrin, 1900 (*Épuisé.*)

Les Femmes dans l'Œuvre de Dante. Paris, Perrin, 1902. 1 volume in-16.

Méditerranée. Paris, Juven, 1903. (*Épuisé.*)

La vie nuancée, poésies. Paris, Plon, 1905. (*Épuisé.*)

La Vie et la Mort des Fées, essai d'histoire littéraire, 2e édition. Perrin, 1910. 1 volume in-16.

Vers la joie. **Ames païennes, âmes chrétiennes.** — Les tristesses de l'âme païenne. — Christina Rossetti. — Eugénie de Guérin. — Sainte Catherine de Sienne. 7e édition. 1 vol. in-16.

Spectacles et Reflets. **L'Ame des Enfants, des Pays et des Saints.** I. Le reflet des choses dans l'âme des enfants. — II. Le reflet des âmes sur la figure des choses : la physionomie des pays. — III. Le reflet des âmes sur les âmes ; l'âme des saints. 3e édition. 1 volume in-16.

Christianisme et Culture féminine. Sainte-Radegonde. — La culture de la femme au moyen âge. — Les femmes de la Renaissance. — Regards de femmes sur l'Au-delà : Sainte-Gertrude, Sainte Mechtilde. — Le livre des Recluses : Juliane de Norwich. 3e édition. 1 volume in-16

Choses d'âme, 6e édition. 1 volume petit in-16.

LUCIE FÉLIX-FAURE GOYAU

L'ÉVOLUTION FÉMININE

LA FEMME

AU FOYER & DANS LA CITÉ

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1923
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

30-59427

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ :

10 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma.

396
G748

Copyright by Perrin et Cie, Paris, 1917.

INTRODUCTION

« Sa destinée est de remuer des consciences et d'orienter des esprits, » disait Lucie d'un livre dont elle écrivait la préface[1]. Cette destinée, ce fut celle de Lucie elle-même, ce fut celle de tous ses écrits ; et, de ce dernier volume, comme de ceux qui l'ont précédé, on peut répéter qu'il orientera des esprits et fera réfléchir des consciences. C'est là son unité interne. Un autre lien rattache ensemble les sujets divers dont il traite : tous, ils se rapportent au rôle familial, social et civique de la femme. Les pages recueillies ici furent écrites, — soit à *Femina*, soit au *Gaulois littéraire*, soit ailleurs, — à propos de quelque fondation d'œuvre nouvelle, de quelque livre récent sur des questions d'éducation ou de travail féminin; elles sont le fruit des réflexions de l'auteur sur l'évolution de la femme

1. *Pour bien gagner sa vie*, p. XIX (Paris, Pierre Lafitte).

durant ces dix dernières années. Mais quelle que soit leur date et quoiqu'elles aient été à leur heure des « actualités », elles n'ont cependant pas de rides; leurs enseignements ne sont pas périmés, bien que nous vivions en un temps où tout ce qui se passait « avant » semble appartenir à un autre âge. C'est que les problèmes que Lucie agite devant nous sont vieux comme le monde ou plutôt comme la société. Le rôle de la femme au foyer, la place qui lui est faite ou marchandée dans la vie civique : ce sont là des questions complexes où l'avenir de la famille, de la patrie, de la race est intéressé, questions durables, qui ne peuvent vieillir. Elles soulèvent en effet les plus grands problèmes moraux : qu'il s'agisse de la femme éducatrice, de la femme gardienne du foyer, de la femme membre de la cité, c'est de la formation de l'âme de la femme qu'il importe tout d'abord de se préoccuper, et cette formation doit s'orienter en vue de sa mission providentielle; n'oublions pas que les relations des êtres humains constitués en société sont déterminées par les relations de l'âme humaine avec Dieu.

Lucie ne fait jamais la leçon, elle ne prêche pas. Elle réfléchit gravement, profondément, pieusement; rien de tel pour faire vibrer des consciences que de penser tout haut devant

elles, de leur exposer, pour ainsi dire, le travail qui se fit dans notre propre conscience. L'émotion chez Lucie se communique parce qu'on en perçoit la sincérité, elle est persuasive parce qu'elle vient réellement du cœur et n'a rien d'une virtuosité littéraire.

*
* *

Dans la première partie de ce livre : *Du berceau à l'école*, nous voyons tout d'abord les femmes penchées sur des berceaux qu'elles abritent dans un geste de protection et d'amour, le geste féminin par excellence. Mais le rôle des mères ne se borne pas à être un abri tutélaire : elles scrutent anxieusement les regards de leur enfant qui s'éveille afin d'y surprendre les premières lueurs de l'âme naissante.

C'est une tâche grave, qui tout doucement conduit vers les cimes. Rendant compte, un jour, d'un livre de *Conseils aux maîtres et aux parents* publié à Bruxelles par la *Revue d'éducation familiale*, Lucie se sentait portée, presque naturellement, dans les régions les plus élevées de la spiritualité. « Les maîtres spirituels, écrivait-elle, étant de grands psychologues, nous donnent parfois des préceptes qui seraient d'admirables préceptes d'éducation. Je sais à la

cathédrale de Chartres un bas-relief que je voudrais offrir aux pensées de toutes les éducatrices. D'après les commentateurs, il représente les vertus contemplatives de Marie, et il nous apparaît comme l'œuvre d'un art délicieux. Il figure plusieurs attitudes de Marie. D'abord Marie, tenant un livre, s'apprête à lire : elle invoque le Saint-Esprit avant de commencer sa lecture, ensuite elle ouvre le livre, gravement, religieusement, presque solennellement ; une troisième scène nous la montre lisant, attentive, recueillie ; une quatrième la représente méditant sur le livre refermé, qu'elle garde entre ses mains ; à la dernière, Marie, ayant fini de lire et de méditer, enseigne. Quelle leçon de discipline il y a dans cette préparation et dans cette gravité, pour nos éducatrices[1] ! »

Il s'agit de former l'âme des enfants, il faut préparer ces enfants à devenir des hommes et des femmes ; c'est la tâche sacrée des parents, c'est celle des éducateurs. Aussi n'étudierons-nous jamais trop attentivement les manifestations de vie enfantine. Lucie nous donne l'exemple avec une finesse psychologique, avec une grâce émue qui participe à la fois de son talent et de son cœur.

1. Les Éducatrices. *Gaulois du Dimanche littéraire,* 11 février 1911.

Mais ces petits ont grandi, qu'elle regardait jouer, en souriant pensivement; les voici sur les bancs de l'école, et les questions que Lucie se pose au sujet des fillettes qui y prennent place ont trait, naturellement, à l'instruction qu'elles y reçoivent, à la culture qui leur est donnée. « Instruction et culture, deux termes qui sont loin d'être synonymes, » écrit-elle[1], et toujours elle subordonnera, dans ses préoccupations pédagogiques, l'acquisition des connaissances humaines à la culture de l'âme; ce qui ne l'empêche pas de vouloir que la femme soit mise en possession du plus sérieux bagage scolaire. Elle préconise l'étude du latin : « A supposer que l'étude du latin ne soit pas indispensable, elle est de la plus grande utilité, » dit-elle dans une *interview* sur la nécessité de savoir le latin pour bien écrire le français[2]. Elle engage les femmes à acquérir des notions de droit.

*
* *

C'est dans la deuxième partie du livre : *la femme au foyer et au delà du foyer*, et c'est dans la troisième : *l'évolution féminine*, que nous trouvons surtout le souci de la culture de

1. Voir ci-dessous : *Instruction et culture*, p. 144.
2. Enquête de la *Revue des Français* (25 août 1911).

la femme, cette culture que Lucie, dans la première partie, distinguait de l'instruction en disant : « La culture s'adresse à l'homme tout entier, aux facultés intellectuelles et morales, raisonnantes et émotives; or, on peut à la rigueur, modifier assez vite l'intelligence d'une race, mais non point son émotivité [1]. » Comme nous comprenons la vérité de cette observation en songeant à ceux qui retrouvèrent si spontanément les gestes des compagnons d'Attila !... Il importe de cultiver les facultés de notre âme, mais c'est notre âme elle-même qui doit être par excellence l'objet de la culture, c'est au for intime de notre âme que nous puiserons les énergies nécessaires à notre travail quotidien quel qu'il soit, c'est de là surtout que jaillira la flamme qui illuminera notre vie entière, le rayon qui donnera de la beauté aux plus modestes tâches. Lucie ne se lasse pas d'exalter l'harmonie supérieure qui se dégage du travail accepté comme une loi divine.

L'humble vie aux devoirs ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Elle nous cite ce vers pénétrant de Verlaine et ajoute : « La médiocre poésie vous désen-

1. Voir ci-dessous : *Instruction et culture*, p. 146.

chante de la vie quotidienne, et la suprême poésie vous la fait goûter, aimer, vénérer[1]. »

La culture doit établir l'équilibre parfait de notre nature. « La prédominance de l'intelligence sur la conscience entraîne chez l'être humain une rupture d'équilibre d'où naît le désordre [2]. » Nous sortons de l'ordre quand nous cultivons notre moi pour lui-même, quand le souci individualiste prédomine sur la préoccupation du bien de la communauté[3]. L'ordre dans la famille, dans la profession, dans la cité, ne naîtra que de la soumission de l'individu à cet ordre supérieur, cet ordre auquel nous nous soumettons « volontairement et au nom d'un principe, » comme le dit Lucie à propos du mariage.

Il est conforme à l'ordre, que la femme vive la vie de son foyer où la fixe la maternité, et « puisqu'il est nécessaire que, dans un ménage, l'un travaille à la maison, et l'autre hors de la maison, je persiste à croire beaucoup plus naturel, plus logique et plus heureux, que ce soit

1. Le royaume du ménage. *Femina*, 1er juin 1908.

2. Étudiantes. *Gaulois du Dimanche littéraire*, 7 septembre 1912.

3. « J'aime, écrit Lucie, cette idée du moyen âge qui fut l'idée de sainte Catherine de Sienne et qui donne aux hommes la conviction que tout en agissant pour leur bien particulier, ils servent leur prochain, c'est-à-dire l'humanité. » (*Pour bien gagner sa vie*. Préface, p. XIX.)

l'homme qui affronte les routes, et la femme qui garde la demeure. Les deux tâches, pour différentes qu'elles soient, convergent au même but et ont une égale beauté[1]. »

*
* *

Mais ne croyez point que Lucie confine la femme dans ses travaux domestiques : le foyer chrétien n'est point le gynécée; la femme doit se préoccuper de toutes les répercussions de la vie extérieure sur la vie du foyer.

Les conditions du travail, les lois qui le régissent, intéressent la femme au même titre que l'homme; car l'homme, à présent, compte bien souvent sur la femme pour subvenir pécuniairement dans une certaine mesure aux besoins de la famille. D'autre part, « la cité n'est que l'élargissement du foyer. En travaillant pour celle-là, on consolide celui-ci[2] ». Or on lui demande de contribuer à la prospérité de la Cité, on lui demande surtout — et nous savons aujourd'hui la grandeur sublime et tragique de ce don — ses enfants pour défendre la cité. Le corps politique lui fait appel : la vie du corps politique, dès lors, ne peut lui demeurer complètement

1. Voir ci-dessous : *Le droit et la vie féminine*, p. 311.
2. Voir ci-dessous : *Le vote des femmes*, p. 317.

étrangère. Elle a le droit qui se confond avec son devoir, de contrôler l'éducation que la cité prétend imposer à ses enfants. Elle a le devoir de revendiquer certains droits que l'homme lui concède en général sans excès d'empressement. Mais pour en arriver à ses justes fins, il lui faut être instruite bien exactement de ce qu'elle peut réclamer ; c'est pourquoi il importe que l'intelligence de la femme soit aussi cultivée que l'intelligence des hommes. Lucie pourtant ne pense pas qu'on doive le faire selon les mêmes méthodes. « Il ne me paraît pas, écrit-elle, que l'une et l'autre se développent selon le même plan. Volontiers je comparerais le développement de l'intelligence masculine à une construction, et celui de l'intelligence féminine à un épanouissement...[1] »

Et voici qu'une fois encore je trouve dans les paroles qui vont suivre comme un pressentiment de l'effroyable temps que nous traversons... « A l'heure actuelle l'intelligence masculine est invinciblement entraînée vers les découvertes scientifiques de l'avenir. Si l'impétuosité de cet élan la porte à briser le lien qui la rattachait aux disciplines intellectuelles, mo-

1. Réponse à une enquête du *Conseiller de la Famille*, mai 1911.

rales et spirituelles du passé, elle court le risque de rompre tout l'équilibre harmonieux d'espérances et de souvenirs dont se compose une civilisation, et de nous précipiter dans une sorte de barbarie qui, pour être scientifique, sera tout de même une barbarie. »

Quel commentaire de ces paroles nous vivons actuellement ! il fortifie singulièrement le conseil que Lucie donne aux femmes, afin de pallier les maux qu'elle prévoit, de « garder le noble souci d'Antigone pour les lois qui ne sont pas écrites et ne seront jamais effacées[1] ! »

*
* *

Celle qui ne cessa de vanter les bienfaits de l'étude, qui révéla dans maints écrits les joies qu'elle avait puisées elle-même dans les beaux et bons livres, celle qui sut dire avec tant de persuasion le charme que les arts mettent dans notre vie, celle qui revendiqua sans cesse pour nos sœurs le droit d'acquérir pour leur intelligence son maximum de développement, aurait été comprise, passionnément comprise, par les Françaises d'aujourd'hui. Ces lois qui ne seront jamais effacées, il faut des cœurs qui connais-

1. Réponse à une enquête du *Conseiller de la Famille*, mai 1911.

sent la loi suprême du sacrifice pour les conserver.

Lucie aurait trouvé dans l'expérience quotidienne de ces années tragiques la preuve saisissante qu'un foyer ne peut s'édifier, qu'une société ne peut subsister si le sacrifice et la discipline ne sont pas à la base de l'un et de l'autre : la discipline collective nécessite le sacrifice individuel. Deux années de guerre ont enseigné aux Françaises d'aujourd'hui tout ce que ce mot de discipline contient de noblesse et de beauté. Deux années, bientôt trois, leur ont appris que l'indiscipline ne veut pas dire la liberté, qu'elle est le contraire de la liberté.

Les leçons que la guerre a inscrites dans l'âme de chacun d'entre nous donnent une autorité nouvelle aux conseils à la fois si mesurés et si chaleureux que contiennent les pages qui vont suivre. Souvent, en les lisant, nous avons pensé aux paroles que son ardent amour de la France aurait inspirées à Lucie, lorsqu'elle se serait adressée à celles qui demain prendront part au travail de l'après-guerre. Mais pour l'édification du foyer français, pour sa réédification, elle n'eût pas invoqué d'autres principes ni préconisé d'autres méthodes que les principes chrétiens et les méthodes chrétiennes dont ce livre est l'éloquent commentaire.

Les ouvrières de la première heure et celles de la dernière y trouveront les unes une confirmation de l'efficacité de leur effort, les autres un encouragement à leurs bonnes volontés. Il consacrera pour ainsi dire le labeur qui les attend toutes, car il leur donne par avance les moyens de rendre ce labeur fécond pour l'avenir du foyer français, ce foyer que la douleur a purifié, ce foyer dont elles sont la pierre angulaire et qui contient dans les berceaux qu'il abrite tout le renouveau de la France nouvelle.

J. Ph. Heuzey.
1er mars 1917.

PREMIÈRE PARTIE

DU BERCEAU A L'ECOLE

I

LES PREMIERS MOTS DE L'ENFANT

Tout enfant doit conquérir le monde. De nos jours on s'est avisé que cette conquête représente une admirable épopée, et l'on s'est mis à en étudier les péripéties. Le monde énorme et mystérieux entoure cette petite intelligence, et semble prêt à l'écraser. Elle n'en connaît rien, et, cependant, il faut qu'elle le soulève. Ce drame passionnant se joue dans chaque berceau, dans chaque *nursery*. Si nous y prenons garde, nous serons émerveillés de l'énergie, de l'acharnement, de l'ingéniosité qu'emploie l'enfant à se rendre maître de l'univers.

Il doit d'abord s'emparer de son arme : la parole, arme humaine par excellence, mais dont il ignore tout à fait le maniement.

*
* *

Ce petit être, depuis sa naissance, est environné des sons nuancés et complexes de la pa-

role humaine. Au début, il les entend sans les écouter; puis l'intelligence s'éveillant, il les écoute avec un peu de discernement, et, tant bien que mal, les imite.

Si cette imitation est défectueuse, faut-il en attribuer le défaut à l'oreille inexercée ou à la langue inassouplie? La mémoire des mots connus joue un rôle immense dans notre audition. Si quelqu'un parle devant nous une langue étrangère et, pour nous, incompréhensible, les sons qui la composent ne nous parviennent que confusément, et nous nous évertuerions sans succès à les reproduire avec toute leur netteté.

Pour le petit enfant, la langue maternelle équivaut à ce que nous représentent les langues étrangères et incompréhensibles. Cependant il s'applique à en saisir la musique, à en moduler les notes. Son premier langage est le joli gazouillement d'un oiseau. Puis des associations d'idées se forment entre certains sons et certains actes ou certains objets, associations d'idées encore aussi confuses que le bégaiement des premiers mots : le mot *papa* fera surgir dans l'esprit du baby le visage de son père, à moins qu'il n'en salue indifféremment tous les hommes, ou, simplement, les hommes chez qui il croit retrouver la barbe paternelle.

Lorsque l'enfant dispose de quelques syllabes, il les utilise déjà pour exprimer sa conception de l'univers, de son petit univers à lui,

de son minuscule royaume. Ces syllabes veulent reproduire les mots que nous employons, et que l'inexpérience du débutant a plus ou moins défigurés, mutilés, par un essai de simplification. M. James Sully, dans ses *Études sur l'Enfance*, nous cite ainsi *danse* qui devient *da*, biscuit qui devient *bik*. En anglais *mouchoir* se traduit par *handkerchief*. L'aîné des enfants d'une famille remplace *handkerchief* par *hankish ;* son frère cadet transforme *hankish* en *hamfish* ; un autre plus jeune rend *hamfish* par *hanky*, et la dernière de toutes le réduit à *fish*.

D'un enfant à l'autre la simplification s'accentue. Il y a, malgré tout, un effort pour conserver la tournure générale du mot, touchant et maladroit effort, semblable à celui de gauches petites mains essayant de jouer un air connu sur un clavier inaccoutumé.

L'idée représentée par le mot est, elle-même, capable d'évoluer dans l'esprit d'un tout jeune enfant. Par exemple, le petit-fils de Darwin désignait par *couac* un canard et l'eau sur laquelle il le voyait nager. Dès lors il attribua ce nom fantaisiste, d'une part à tout ce qui vole : insecte, oiseau ; de l'autre, à toute substance fluide. Un autre enfant appelait sa bonne *Membro ;* il appliqua ce nom à la machine à coudre de sa bonne, puis à un orgue de Barbarie qui lui parut ressembler à cette machine à coudre ; puis au singe enchaîné sur cet orgue de Barba-

rie; puis à son propre singe en caoutchouc. Cette série s'étendit sur une période de deux ans, heureusement pour la pauvre bonne qui n'eût peut-être point été flattée de servir plus directement de marraine au singe. Mais ce cycle nous renseigne sur le procédé laborieux et le travail secret d'une petite intelligence.

Les exemples cités par Taine sont fort connus. Une petite fille veut désigner la locomotive par les mots *chemin de fer*, et prononce *fafer;* elle donne bientôt ce nom *fafer* à la cafetière fumante. On lui a dit que le feu brûle. Elle répète à sa façon : *A bûle*, signifiant : « Ça brûle. » *A bûle* devient pour elle le substantif désignant toute flamme et toute lumière. En même temps, elle joue à cache-cache, et se sert du cri : « Coucou! » lorsqu'une personne lui dissimule sa figure. Un jour, elle voit le soleil disparaître derrière une colline : *A bûle coucou*, déclare-t-elle, construisant une phrase qui vaut un petit poème.

L'effort de l'enfant pour maîtriser les mots connus n'a d'égal que celui par lequel il s'essaie à classer et à nommer des objets nouveaux pour lui. L'œil lui représente un point brillant ; il appelle *œil* une étoile, il donne le nom de *lune* au globe opalin d'une lampe. Chez lui, l'image poétique est spontanée. De plus, les allitérations le divertissent, le rythme le charme, les rimes l'enchantent. Aussi croirait-on que tout homme

naît poète. Il se peut que la petite âme soit comme saupoudrée d'impalpable poésie, et qu'une éducation maladroite suffise à l'en priver ; il se peut aussi que les poètes ne soient poètes qu'autant qu'ils développent harmonieusement certaines qualités de leur enfance.

*
* *

Une nouvelle étape de la conquête, et non la moins laborieuse, est celle où l'enfant s'approprie l'usage du pronom. Beaucoup parlent à la troisième personne : « Bébé veut ça. — Bébé fait ça. » Pour leur intelligence novice, le *tu*, le *vous*, le *je*, donnent lieu à d'inextricables confusions. Le *je*, le *moi* n'apparaissent le plus souvent dans leur vocabulaire qu'au début de la troisième année. Imaginez-vous quelle petite révolution ce *je*, ce *moi* représentent ? C'est le monde extérieur qui se différencie plus nettement du monde intérieur : c'est la conscience de la personnalité qui s'aiguise. *Je ;* deux simples lettres de l'alphabet. Aucun terme de la phraséologie savante ne peut lutter d'importance avec ce simple petit mot.

L'enfant déforme beaucoup plus souvent des mots qu'il n'en invente. Assez logiquement une petite fille citée par M. Belot, dans le *Bulletin de la Société pour l'étude psychologique de l'Enfant*, appelle *saignure* une coupure, une écorchure. Une autre a créé le verbe *dépercher*

qui signifie descendre d'un perchoir. Mais pour cette ingénieuse *saignure* et cet expéditif *dépercher*, que de « on va *s'assir ;* il a *ouvri* la porte; Marie n'a pas *couvri* son livre ; il a *tiendre* la baguette, » etc. Il s'agit ici d'enfants de 4 à 6 ans ayant surmonté les premières difficultés du langage, et devenus déjà de petits maîtres en paroles. Cependant, après qu'ils ont découvert la parole, il faut leur révéler la grammaire, l'orthographe, et l'ère des difficultés n'est point close.

*
* *

Il est curieux à feuilleter, ce *Bulletin de la Société pour l'étude psychologique de l'Enfant.* Nos petits conquérants se servent du langage acquis pour mener plus loin leurs investigations. Beaucoup questionnent, nous le savons, mais il paraît qu'ils ne questionnent guère à l'école. La discipline de cette école s'impose et les rend muets.

Un petit assez déluré qui interrogeait facilement ses camarades la première semaine (je copie le rapport de M. Belot) ne demande plus rien à personne un mois après.

Yvonne (6 ans) se montre d'abord naïvement indiscrète. Bientôt le poids de l'autorité se fait sentir, et il n'y a plus de questions spontanées...

Francine (4 ans) interroge son institutrice : « Tu ne seras jamais vieille, dis? — Pourquoi mes robes elles rapetissent? »

J'aime cette crâne Francine qui ne se démonte point, et qui pose des questions comme en pourrait poser la reine Mab, si elle sortait de son royaume de féerie pour visiter notre planète. Quelle vraie petite femme sera Francine !

Ayant une certaine connaissance du monde, nos jeunes conquérants organisent comme ils peuvent cette connaissance dans leurs petites têtes, et deviennent ainsi philosophes. Demandez-leur de vous définir un objet. La plupart en vous répondant, vous diront la fin pratique de cet objet : « Une chaise, c'est pour s'asseoir ; une table, c'est pour manger ; un couteau, c'est pour couper la viande... » M. Alfred Binet observe aussi, dans les réponses de deux petites filles, des indications de mouvement, par exemple : « Un oiseau, ça vole dans l'air » ; jamais il n'est question de forme et de couleur.

L'imagination de l'enfant anime les objets inanimés. Si quelqu'un lui demande, observe M. Malapert : « Est-ce toi qui as renversé la lampe ? » il peut fort bien répondre non, parce qu'il ne l'a pas fait volontairement et qu'il croit à un caprice de la lampe. D'autre part, si le monde physique lui paraît aussi capricieux et aussi instable que le monde féerique de ses contes, le monde moral lui semble reposer sur une immuable base de justice. Il voudrait, déclare M. Malapert, une justice rigoureuse, géométrique en quelque sorte. M. James Sully

nous raconte le drame d'un premier mensonge dans l'âme d'une petite fille à laquelle il sembla que le monde s'écroulait parce qu'elle avait menti.

Ce double aspect de l'âme enfantine, rigoureuse et fantaisiste, nous rappelle que si elle danse devant nous la danse étincelante de Titania, elle pèse nos paroles et nos actes dans les rigides balances de Minos.

II

L'AME DE L'ENFANT

Je lisais dans un livre de M. Maurice Legendre sur le *Problème de l'éducation* une phrase qui me paraît bonne à méditer : « On ne peut guère souhaiter de plus belle tâche à la philosophie, ou, plus exactement, à la psychologie française du vingtième siècle, que de réaliser pour la connaissance de l'enfant ce que notre dix-septième siècle a réalisé pour la connaissance de l'homme. »

Au dix-septième siècle les femmes apportèrent une jolie contribution à la psychologie qu'élaborait leur époque. Elles aussi furent psychologues avec profondeur, avec délicatesse, avec émotion, avec malice, toujours avec subtilité. Gilberte Périer n'est-elle pas magnifiquement psychologue dans la biographie de son frère? Et Jacqueline Pascal ne l'est-elle pas, finement et discrètement, dans le *Règlement*

des Enfants de Port-Royal? Et Mme de la Fayette ne l'est-elle pas avec une subtilité aiguë, dans son *Histoire de Madame Henriette?* Et Mme de Maintenon ne prouve-t-elle pas à chaque ligne de ses Lettres, à chaque mot de ses Entretiens pour les demoiselles de Saint-Cyr, un tact psychologique des plus avisés? Et Mme d'Aulnoy elle-même, à maint passage de ses Contes, se révèle une psychologue redoutable, car elle excelle à disséquer les vilains petits mobiles susceptibles de mouvoir les hommes.

Parmi toutes celles que nous venons de nommer, Jacqueline Pascal et Mme de Maintenon s'attachèrent à la psychologie de l'enfance.

Demander aux femmes françaises d'apporter, en notre vingtième siècle, une contribution à cette étude, c'est leur demander de rester fidèles à la tradition de leur race et de leur pays.

Justement le sujet est à l'ordre du jour.

Les écrivains français qui nous ont donné leur autobiographie d'enfance lui prêtent un lustre artistique et charmant. Depuis un certain nombre d'années, nous avons vu paraître le *Livre de mon ami* de M. Anatole France, l'*Histoire d'un Enfant* de M. Pierre Loti, les *Jours Heureux* de M. Henri de Régnier, les *Pas sur le sable* des frères Margueritte. Ce qu'il y a d'intéressant, ce n'est pas que les enfants dont ces livres nous racontent l'histoire, soient deve-

nus des hommes exceptionnellement doués, mais c'est que des auteurs appliquent leur faculté d'analyse et d'expression à des émotions enfantines qui n'ont rien d'exceptionnel ni d'extraordinaire, si bien que chacun de nous peut les reconnaître pour siennes.

Les romanciers, ce me semble, ne créent guère absolument des personnages d'enfants. Quel que soit le tissu de la fantaisie romanesque qu'ils se plaisent à élaborer, il y a toujours une part de souvenir dans leur imagination, alors qu'ils représentent l'enfance de leur héros. Personne n'a jamais douté qu'il y eût quelque chose de Dickens dans *David Copperfield* et quelque chose de George Eliot dans la Maggie Tulliver du *Moulin sur la Floss;* et l'admirable page de *Jean Christophe*, dans le volume intitulé *l'Aube*, sur la peur de l'enfant, a sans doute reçu quelque influence de la mémoire de M. Romain Rolland.

Parmi toutes les pages sur l'enfance dont quelqu'un rêverait de faire une anthologie, celle qui nous raconte la peur de Jean Christophe doit être comptée comme un chef-d'œuvre de psychologie enfantine. « La route était déserte, les choses commençaient à prendre un visage menaçant... Si *elle* allait venir! Qui ? Il n'aurait su le dire. La chose d'épouvante. » La chose qu'on ne nomme pas, la chose qu'on ne définit pas, la chose qu'on n'indique pas. Il serait

beaucoup moins angoissant de se dire : « J'ai peur d'un brigand » ou « j'ai peur d'une bête féroce » ... Si barbu, si armé, si furieux que l'enfant imagine le brigand, si poilue, si griffue, si formidable qu'il imagine la bête féroce, ce serait moins affolant. D'abord, cela pourrait se dire, et l'on serait compris, ce qui vaut bien quelque chose; mais comment être compris en avouant que l'on a peur de la chose sans nom, sans forme, sans figure? On a honte de cette peur-là; d'ailleurs on manque de mots pour l'avouer, et, dans l'impuissance d'en rien communiquer, on la garde tout entière, écrasante et impalpable. Voilà maintenant M. Pierre Mille qui consacre son dernier livre à nous peindre le ravissant portrait d'un petit garçon surnommé Caillou. Même constatation chez Caillou que chez Jean Christophe.

« Vois, petit, vois, lui dit-on, vois, j'éteins la lampe et je la rallume tout de suite : est-ce qu'il y a quelque chose de changé? Eh bien, tout était pareil dans le noir. — Je ne sais pas, répond Caillou, il devait y avoir quelque chose de changé. »

Cette peur mystérieuse, elle est le drame perpétuel de l'enfance. Il faut la soigner comme une maladie, la soigner prudemment, délicatement; qui oserait affirmer que des hommes très braves, après avoir donné des preuves de leur bravoure, et aussi des preuves de leur bon sens,

ne se sont pas sentis soudainement ressaisis, au cours de la vie, par une de ces peurs que connut leur enfance? Peur indéfinissable, plus forte que la raison. Ces frayeurs de l'enfance me paraissent susceptibles de laisser une trace profonde, presque indélébile. Tout éducateur doit en observer les manifestations et s'efforcer d'y apporter un remède.

Quand M. Romain Rolland nous dit : « Les choses commençaient à prendre un visage menaçant, » il fait allusion à un phénomène assez général de la peur enfantine. Oui, les choses elles-mêmes, les bienfaisantes choses au milieu desquelles l'enfant passe sa vie, les tables opportunes, les bons fauteuils arrondis qui n'ont même pas un angle de bois auquel le front de l'enfant puisse se heurter, un paravent, un rideau, un tabouret, tout cela semble mystérieux, et l'enfant n'est pas sûr que ce mystère lui soit ami. L'immobilité des meubles le frappe. Est-il bien certain qu'ils soient toujours immobiles lorsque personne ne les observe, et, s'ils ne le sont pas toujours, pourquoi jouent-ils alors cette effrayante immobilité? N'est-ce point parce qu'ils épient, ou parce que, secrètement, ils sont hostiles? Le vers du poète moderne évoquant, lorsqu'on pénètre dans une pièce, « l'hostilité d'un grand silence qu'on dérange, » pourrait servir de formule à quelques-unes de ces impressions d'enfant.

Dans la représentation hâtive, incomplète, inexpérimentée, que les petits se font du monde extérieur, ce qui nous apparaît saugrenu se montre à eux parfaitement logique. Logique, ce l'est à coup sûr, et presque certainement ce n'est pas bête; mais, confronté avec la réalité que nous connaissons, cela prend à nos yeux un aspect déconcertant.

J'ouvre un récent petit livre de M. Léon Lindet, intitulé *l'Esprit et le Cœur des Enfants*, petit livre rempli d'observations vécues. L'auteur n'a pas arrangé les mots des enfants selon quelque conception artistique; il les a recueillis, tels qu'ils sont, et classés d'après une fine et rigoureuse méthode qui nous rappelle son titre de docteur ès sciences.

Il étudie leur représentation du monde extérieur, aussi bien que leurs erreurs de langage. Il s'agit d'enfants de notre temps, pareils à ceux que nous rencontrons, et ces enfances parfaitement normales, ordinaires, sont, lorsqu'on y songe, d'un aussi poignant intérêt que l'enfance d'un Pascal ou d'un Mozart. Longtemps ce fut notre tort de n'attribuer de l'intérêt qu'à l'extraordinaire.

Les livres s'ouvrent, les rideaux se lèvent, au moment où la vie ordinaire va cesser et où les héros de la pièce ou du roman se trouvent lancés dans l'extraordinaire; mais cette vie ordinaire, justement, n'est-elle pas la plus profondément

humaine, celle qui renferme d'innombrables enseignements?

Tous les petits bonshommes et toutes les petites bonnes femmes de M. Léon Lindet se campent sur nos plages et trottent dans nos jardins. Certains, par exemple, remarquent une analogie entre la forme pointue d'un coquillage et celle d'un clocher d'église. Les voilà pourvus d'une précieuse notion. Ils appelleront ces coquillages, des cathédrales. Ils confondront de bonne foi leur cœur et leur estomac; et c'est le mot : cœur, dont ils useront le plus volontiers, lorsqu'ils auront à choisir entre les deux.

Caillou, le héros de M. Pierre Mille, établit des confusions au moins aussi grandes : demandez à tout enfant où il a mal, et vous recevrez les indications les plus fantaisistes. Il faut tant d'expérience pour discerner si l'on a mal à la tête ou aux dents !

Les enfants croient tout de suite à l'invisible. Ils l'imaginent comme ils peuvent, mais ils y croient. Quand nous leur parlons de Dieu, de l'âme, de la prière, ils sont tout prêts à nous écouter et même à réfléchir, et aussi, nous devons l'avouer, à nous décevoir par l'interprétation inattendue qu'ils donnent quelquefois à l'une de nos paroles. A nous de reconnaître et de choisir celles qui leur conviennent. Nous devons être aussi profondément attentifs lorsque

nous parlons de Dieu à n'importe quel enfant dont nous souhaitons instruire la foi, que si nous tentions de convaincre de cette foi un savant de génie.

Quant à la notion du monde invisible chez l'enfant, les petits, toujours prompts à l'accepter, sont plus lents à la réaliser. « Un ange gardien, disait une petite Christiane C..., que M. Léon Lindet connaît, c'est de la couleur de l'air, ça ne se voit pas. »

« Maman, me vois-tu? disait une fillette de quatre à cinq ans dont nous parle un philosophe, M. James Sully. — Oui, je te vois. — Tu vois mon corps, mais, moi, tu ne me vois pas. » Chez cette enfant l'idée de l'âme invisible était assez réalisée pour l'emporter sur celle du corps visible.

Les enfants que nous présente M. Léon Lindet, comme le Caillou de M. Pierre Mille, sont des enfants heureux. Mais, dans les Notes d'Inspection sur la méthode Froebel, qu'a publiées Mme Destrée Van der Meulen, inspectrice de la Ville de Bruxelles, de minuscules tableaux, de brèves petites phrases, évoquent tout l'édifice de misère qui pèse sur certaines destinées enfantines. Il est des mots d'enfant, plus tragiques que les mots les plus tragiques de Shakespeare. Mme Destrée Van der Meulen nous peint aussi des scènes comiques, par exemple ce jeu qui représente la visite d'une inspectrice, et la di-

gnité voulue de l'inspectrice, et l'empressement déférent de l'institutrice, tout cela mimé, singé par de petites actrices improvisées qui n'ont fait qu'ouvrir de grands yeux sur des scènes analogues, et qui les reproduisent, inconsciemment peut-être, avec des nuances et des détails où nous retrouvons notre propre caricature.

O clairs miroirs des yeux d'enfant, nous n'étudierons jamais trop le reflet de la vie dans vos profondeurs, pour mieux comprendre la vie, et vous-mêmes, et nous-mêmes !

Puisque nos contemporaines aiment à écrire, et puisque les femmes ont, autant qu'il est possible de l'avoir, l'intuitive compréhension de l'enfance, et puisque, souvent, elles vivent tout près des enfants, pourquoi, la plume à la main, ne se souviendraient-elles pas qu'elles sont des mères, des tantes et des aïeules? Cela n'empêcherait pas que plusieurs d'entre elles fussent nées conteuses ou romancières. Mais, ce serait tout de même une évolution féminine qui, doucement, les introduirait dans le domaine d'une science moins nouvelle peut-être qu'on ne le croit, mais où il reste beaucoup à dire : la psychologie de l'enfance.

III

A L'ÉCOLE DES ENFANTS

Des méthodes, des systèmes, voilà des mots bien durs, bien rigides pour s'appliquer à la merveilleuse et mystérieuse petite âme de l'enfant.

Pourtant c'est une terrible chose que d'agir sans méthode, et c'en est une autre également terrible que d'être emprisonné dans une méthode au point de perdre de vue la vie.

Les personnes réfléchies s'aperçoivent que l'âme d'un enfant recèle tout un monde inconnu. Et ce n'est pas une mince besogne que de la discipliner et de la conquérir, de l'apprivoiser et de la cultiver. D'habitude on a quelque tendance à compter sur les lois d'imitation, et l'on oublie totalement que, si ces lois existent, il en existe d'autres, qu'un philosophe, Gabriel de Tarde, a justement nommées « contre-imitation ». L'enfant imite ce qu'il a toujours vu faire. Bâtis-

sons un beau système : nous verrons assez vite l'enfant y échapper. Il est la vie même, la vie capricieuse, déconcertante, fluide, imprévue; il est ce qui échappe à tout calcul, à toute prévision humaine, car Dieu s'en est réservé la connaissance : une âme. Ah ! si nous pouvions retourner à nos années d'enfance, si nous pouvions redevenir enfants ! Il le faudrait presque pour mieux nous mettre à portée de l'âme enfantine ; il faudrait que nous eussions des heures d'enfance, pour acquérir nos expériences, et des heures de raison pour raisonner ces mêmes expériences, et pour les contrôler devant notre science de l'âge mûr. Il faudrait... Appelons à notre aide toutes les ressources de la mémoire et de l'observation. Elles s'éclaireront l'une l'autre.

L'éducateur s'efforce de tout prévoir, de tout combiner. Aujourd'hui l'on aménage des chambres d'enfants, avec de petits meubles, des murailles claires, de riantes images. Il s'agit d'influencer sans secousse leur imagination. Ils regarderont, je n'en doute pas, les couleurs gaies de leurs murailles et les bons exemples de leurs petits tableaux. Mais ce qui parlera davantage à leur imagination, ce sera tel pli de rideau, tel jeu d'ombre et de lumière que vous n'avez ni combiné ni prévu...

Les écrivains qui nous ont donné des pages sur leurs souvenirs d'enfance, quel que fût leur

degré de talent, nous ont toujours enseigné quelque chose. Et je ne parle pas seulement des plus illustres, des plus grands. Parfois on serait tenté de croire qu'il y a sur ce chapitre plus à apprendre des médiocres que des sublimes, les médiocres nous peignant la réalité toute simple et les sublimes brodant sur la réalité avec toutes les magnificences de leur imagination. Mais, chez ceux-ci mêmes, la réalité se fait jour à travers les somptueuses broderies. Elle est reconnaissable, quoiqu'elle apparaisse enveloppée d'un peu... ou de beaucoup de littérature. Oui, chez les plus imaginatifs, chez Chateaubriand par exemple, et dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, il y a telles phrases qui font surgir aux yeux d'un éducateur une traînée de lumière. « J'étais disposé à faire tout le mal qu'on semblait attendre de moi.. ! » Quelle leçon ! la défiance est une mauvaise école, et, quand nous feuilletons ces pages, nous savons aussi que toutes les voix des tempêtes de Bretagne avaient influé pour la vie sur l'âme romantique, et prédestinée au romantisme, de François-René de Chateaubriand.

Autre époque, autre pays, autre âme.

L'éducation de Léon Tolstoï, malgré les apparences, n'est guère plus concertée, combinée, ordonnée que celle de François-René de Chateaubriand. Ni Mimi, ni la gouvernante avec sa casaque bleu ciel, son bonnet à rubans roses, ses

battements de mesure et les « Un, deux, trois » courroucés avec lesquels elle scande le morceau de musique que tapotent les mains de sa petite élève, ni Karl Ivanovitch, le précepteur allemand, avec sa robe de chambre en cotonnade et son bonnet à gland, ne me paraissent de bien remarquables éducateurs. Tolstoï perdit sa mère tout jeune. A travers l'existence, il conserva la nostalgie du sourire maternel : « Si je pouvais, dit-il, entrevoir ce sourire dans les heures difficiles de la vie, je ne saurais pas ce que c'est que le chagrin. » Mais ici-bas ce sourire cessa de rayonner sur son âme tourmentée, et, plus que toutes les leçons de Karl Ivanovitch, on ne peut s'empêcher de songer que la visite de Gricha l'Innocent jeta sur son âme d'enfant une ombre qui se prolongea sur toute sa vie. Gricha l'Innocent devint pour lui le type du véritable ami de Dieu. Qui sait si ce souvenir ne l'accompagna pas dans la lutte éperdue qui devait le conduire au seuil de la mort?

L'enfance de Jean-Jacques Rousseau pourrait en offrir aussi maintes preuves : personne ne peut mesurer jusqu'où va l'influence d'une impression dans une âme d'enfant. Dans une âme d'adulte, cette influence est limitée par le passé, les habitudes acquises ; elle doit forcément s'accommoder au rythme établi ; dans une âme d'enfant, il serait présomptueux de mesurer ses bornes. Elle a le champ libre. Elle pénétrera,

s'enfoncera, croîtra dans l'ombre ; elle ne paraîtra peut-être au grand jour que lorsqu'il sera trop tard pour l'éliminer. Quelle tâche c'est de gouverner les impressions des enfants !

Il y a des enfants incompris, et rien n'est plus triste. Ils ont tant de mal à se faire comprendre, les pauvres petits ! Les mots leur manquent, et ce n'est pas déjà si facile que de manier les mots ! Nous-mêmes nous les trouvons quelquefois bien secs, bien rigides pour emprisonner toute la fluidité de nos pensées, et quelles pensées sont aussi fluides que des pensées d'enfants ? et puis les pauvrets n'ont à leur portée qu'un vocabulaire étonnamment restreint. Quelques-uns écoutent de la poésie, pleine de mots inconnus qui n'éveillent dans leur esprit aucune pensée, aucun sentiment, mais cette poésie les captive par le rythme : ils sont sensibles au rythme avant de l'être aux mots.

De nos jours on organise des congrès d'éducation familiale, on publie des bulletins d'éducation familiale, mais l'éducation familiale est une vieille chose, c'est sans doute la plus vieille des éducations. La petite Hindoue dont nous parle M. Maurice Barrès, et qui portait un gâteau de miel au tombeau de ses ancêtres, avait déjà reçu l'éducation de sa race et de son milieu. Sous l'ancien régime nous avons rencontré beaucoup de pères soucieux d'employer une méthode originale dans l'éduca-

tion de leurs enfants. Rappelons-nous le père de Montaigne, le père de Pascal, le père de Perrault, Charles Perrault lui-même. Les enfants du dix-septième siècle s'endormaient sur de beaux contes qui se mêlaient à leurs rêves, et Charles Perrault orchestra pour eux, dans la prose incomparable de cette époque, la simple mélodie qui courait les champs. *In Hymnis et Canticis*, nous dit M. Maurice Barrès : dans les hymnes et les cantiques. Il est nécessaire que l'âme des enfants s'éveille au milieu des hymnes et des cantiques, au milieu de la joie et de l'harmonie ; et quand on les nourrit de sagesse, il leur faut une sagesse ailée, matinale, printanière, qui chante comme les sources et les oiseaux.

Soit ! Mais nous, les grandes personnes, nous avons nos heures d'ennui, de lassitude, de préoccupation. Quand ce ne serait que l'obligation de répéter cent fois la même chose qui nous pesât, il faudrait cacher la fatigue que nous impose une pareille tâche. « La vie, dit Shakespeare, est aussi vaine qu'un conte deux fois dit à l'oreille assoupie de quelqu'un qui s'endort. » Qu'est-ce quand il s'agit de se redire une centaine de fois ! Saint Augustin, pour l'enseignement du catéchisme, donne des instructions et pose des principes qui doivent être généralisés, des principes qu'il serait bon à tout éducateur de méditer longuement. Il faudrait faire de

saint Augustin le patron des éducateurs et des psychologues de l'enfance. Personne n'eut, à ce sujet, des idées plus modernes que les siennes.

« A la vérité nous serons entendus plus agréablement lorsque nous nous plairons à notre tâche ; l'attrait de notre enseignement consistera dans la joie qu'il nous donne, et il sera plus facile et mieux accueilli. » Et tout éducateur pourra se mettre en peine d'acquérir « cette gaîté » que saint Augustin juge nécessaire, quel que soit l'âge de l'élève auquel on s'adresse. L'illustre Père de l'Église revient sur les moyens d'écarter la tristesse et de maintenir la sérénité d'esprit. Il sait aussi que l'éducateur doit se renouveler au contact des jeunes intelligences.

« Ainsi n'arrive-t-il pas tous les jours que nous montrions à ceux qui ne les ont jamais vus certains sites vastes et beaux de la ville ou de la campagne, devant lesquels nous passions sans plaisir, les ayant vus trop souvent, de sorte que notre plaisir s'est trouvé renouvelé par la nouveauté du leur? Et cela sera d'autant plus vrai que nous les aimerons davantage, puisque par le lien de l'affection, plus nous serons près d'eux, plus les choses qui nous semblaient vieilles nous paraîtront nouvelles. »

Quel psychologue, quel éducateur est saint Augustin !

Ces conseils sont aussi judicieux et aussi salutaires, qu'il s'agisse d'un philosophe en-

touré de jeunes disciples ou d'une institutrice entourée de bébés. Ils seraient vrais sous le Portique ; ils ne le sont pas moins dans le jardin d'enfants où nous promène, à la suite de son filleul, M. l'abbé Klein ; ils ne le sont pas moins dans la « *Casa dei bambini* » où nous introduit la doctoresse italienne Montessori. Ils le sont dans n'importe quelle nursery.

Les petits enfants ont à découvrir non pas tel ou tel site, mais le monde. Et, pour les aider à le découvrir, il nous faut le regarder avec des yeux rajeunis, renouvelés, avec des yeux semblables aux leurs. Il nous faut écouter patiemment leurs petits récits dont l'achèvement est laborieux comme une victoire. Il nous faut apprendre d'eux ce qu'ils entendent et ce qu'ils voient. Leur éducation commence bien avant qu'ils sachent lire. Les jeux les exercent avant les leçons ; les jeux sont leurs premiers exercices, leurs premières leçons. C'est en les regardant jouer que nous pourrons avoir des idées pour les instruire. A l'étude nous sommes leur maître, mais à la récréation ils sont les nôtres. Seulement tout serait perdu s'ils se sentaient le moins du monde observés.

Au premier abord, qui soupçonnerait des différences profondes ?

« Je puis croire, dit M. Maurice Barrès, dans *les Amitiés françaises*, des enfants qu'il regardait jouer dans le sable, je puis croire qu'ils se

ressemblent autant que font entre eux les crabes qu'ils tracassent. ». Mais il songe à leurs héréditées danoises, germaines, celtiques ; à leurs penchants divers, à tout ce qui les orientera différemment dans la vie. Et il ajoute : « Toute la forêt, d'un même mouvement, semble réagir aux actions de la tempête et du soleil ; à bien voir pourtant, on n'y trouverait pas deux feuilles identiques. »

Il n'y a pas deux feuilles identiques dans la forêt. Il n'y a pas deux âmes identiques parmi la multitude des âmes. Et les âmes se révèlent bien mieux, lorsqu'elles ne se sentent pas surveillées. C'est une des raisons pour lesquelles le jeu donne de si grandes ressources à l'éducateur pour la pénétration des petites âmes qui lui sont confiées. Ensuite l'enfant joue d'après certaines méthodes qui sont celles de son esprit. Il nous est bon d'étudier ces méthodes pour y conformer les nôtres en ce qui concerne son éducation.

IV

LES JEUX DE L'ENFANT

Fénelon a dit aux éducateurs : laissez jouer les enfants, et c'était une parole profonde. Il faut que les enfants jouent et que nous, les grandes personnes, nous les regardions jouer, sans trop avoir l'air de les regarder. Aux heures d'étude, nous les instruisons. Aux heures de récréation, ce sont eux qui nous instruisent. Pour les éduquer, il faut les comprendre, et nous ne les comprendrons pas si nous ne les avons pas vus jouer. Libres de jouer comme ils l'entendent, ils agissent selon les méthodes de leur propre esprit, ils nous les révèlent, et nous aurons à en tenir compte dans nos systèmes d'éducation. C'est ainsi que se forme une méthode Frœbel, un Jardin d'enfants, une méthode Montessori.

J'entre dans une salle de jeu. Les enfants, libres de toute contrainte, y suivent leurs divers

penchants. Par exemple, l'un tourne avec un furieux entrain la manivelle d'un petit orgue de Barbarie, un autre danse, un autre caracole sur une monture et brandit un sabre. Dans quelque coin, deux ou trois petites filles s'agitent autour d'une poupée; l'une est la maman : elle ordonne; l'autre, la bonne : elle obéit. Une troisième est le médecin, la garde-malade, l'institutrice, selon le tour que prend le jeu, et, d'humeur souple, accommodante, remplit volontiers chacun de ces rôles. Enfin je remarque un petit garçon qui s'assied jalousement à l'écart, sur un petit fauteuil, et dont toute l'occupation consiste à regarder les autres. Ai-je besoin d'autres indices pour deviner le caractère de chacun de ces enfants? Le joueur d'orgue se plaît à faire du bruit dans le monde, le danseur suit l'impulsion donnée et s'occupe de son propre plaisir, le cavalier aime à voir ses attitudes regardées, et le petit bonhomme assis à l'écart préfère la situation du spectateur à celle de l'acteur.

Quant aux petites filles, celle qui a choisi le rôle de la maman aime à diriger; celle qui a accepté le rôle de la bonne est naturellement passive; la troisième a des initiatives, mais elle les emploie volontiers à contenter ses compagnes de jeu. Les enfants ne se ressemblent pas plus que les hommes; il y a chez eux des négligents, des exigeants, des timides, des audacieux, des doux, des violents. Certains se suffisent à

eux-mêmes, d'autres ne sauraient se passer de eurs camarades. Laissez-les jouer : vous découvrirez tout cela.

Platon voulait aussi qu'on laissât jouer les enfants. Il y a, dans ses *Lois*, à ce sujet, d'amusants détails. « A trois, à quatre, à cinq, et même jusqu'à six ans, dit-il, les amusements sont nécessaires aux enfants. A cet âge, ils ont des jeux qui leur sont, pour ainsi dire, naturels, et qu'ils trouvent d'eux-mêmes, lorsqu'ils sont ensemble. C'est pourquoi les enfants de chaque bourgade, depuis trois ans jusqu'à six, se rassemblent dans les endroits consacrés aux dieux. Les nourrices seront avec eux pour veiller à ce que tout se passe dans l'ordre, et modérer leurs petites vivacités... »

Je souligne cette phrase de Platon : *Ils ont des jeux qui leur sont, pour ainsi dire, naturels, et qu'ils trouvent d'eux-mêmes.* Elle est toujours juste, toujours vraie. Une mère très intelligente m'a raconté que, voulant amuser l'aînée de ses petites filles, elle avait cru bien faire de varier souvent le jeu, puis elle avait eu l'impression que par cette variété même, elle imposait une sorte de travail, une sorte de fatigue au petit cerveau de l'enfant. Un autre jour, la même petite fille jouait avec une amie de son âge, et la mère se contenta d'être observatrice. Elle remarqua que, livrées à leur propre initiative, ces enfants avaient de tout autres méthodes :

qu'elles ne se lassaient pas de répéter le même jeu, de ressasser les mêmes paroles : la mère reconnut qu'un cerveau d'enfant a son organisation particulière, et qu'il faut s'y conformer.

Platon, certes, songe à des enfants plus grands, lorsqu'il dit : « Pour devenir un homme excellent, en quelque profession que ce soit, il faut s'y exercer dès l'enfance, dans les récréations, comme dans les études, sans négliger ce qui peut s'y rapporter : par exemple, il faut que celui qui veut être un jour un bon laboureur ou un bon architecte, s'amuse, dès ses premiers ans, celui-ci à bâtir de petits châteaux d'enfant, celui-là à remuer la terre; que le maître qui les élève fournisse à l'un et à l'autre de petits outils sur le modèle des outils véritables; qu'il leur fasse apprendre d'avance ce qu'il est nécessaire qu'ils sachent, avant d'exercer leur profession, comme au charpentier à mesurer et à niveler, au guerrier à aller à cheval, ou quelque exercice semblable par forme de passe-temps; en un mot il faut que, par le moyen des jeux, il tourne le goût et l'inclination de l'enfant vers le but qu'il doit atteindre pour remplir sa destinée. Je définis donc l'éducation une discipline bien entendue qui, par voie d'amusement, conduit l'âme d'un enfant à aimer ce qui, lorsqu'il sera grand, doit le rendre accompli dans le genre qu'il a embrassé. »

Saint Augustin à son tour reconnaît l'impor-

tance du jeu dans une éducation. Enfant, il détestait le grec pour l'avoir appris dans des livres. « Lorsque j'étais tout petit, dit-il, je ne savais pas non plus les mots latins, et cependant je les appris sans terreur et sans torture, par ma seule attention, au milieu des caresses de mes nourrices, des jeux et des badinages qu'elles inventaient en riant et en s'amusant elles-mêmes. »

Voilà donc trois avantages bien caractérisés du jeu : il nous fait pénétrer dans la psychologie enfantine dont la science délicate est nécessaire à tout éducateur; il exerce l'enfant au développement de ses facultés et de ses organes; il le prépare à la vie. Le moment est venu de nous demander : Qu'est-ce que le jeu ?

Le jeu est une récréation, une détente. Il libère l'enfant de la contrainte que lui imposent les heures de classe, les heures d'étude. L'enfant qui joue est souvent porté à l'imitation des grandes personnes qu'il voit. Il imite son père partant pour la chasse, sa mère recevant une visite, le valet de chambre époussetant les meubles, la cuisinière partant pour le marché. Il imite ses camarades. Un enfant voit courir un autre enfant, il est poussé à courir après lui. Louis XIV enfant jouait comme un enfant ordinaire. Il aimait à s'endormir au récit des contes de fées, mais, quand il eut sept ans, on remplaça les berceuses attitrées de l'enfant royal

par le valet de chambre La Porte, qui crut bien faire en substituant au récit des vieux contes la lecture des hauts faits de l'histoire. Le pauvre petit roi en eut le cœur bien gros. Il l'eut peut-être aussi gros le jour où sa mère, le voyant jouer au valet, le rappela au prestige de sa majesté, déclarant ce jeu peu compatible avec la dignité d'un roi de France. Hélas! que nous sommes tentés de plaindre Louis XIV, et de blâmer la rigueur d'Anne d'Autriche! Mais il coûta si cher à Marie-Antoinette de jouer à la laitière, que nous nous demandons si l'on pouvait commencer trop tôt l'apprentissage du métier royal.

A travers les siècles les jeux de l'enfant n'ont peut-être pas beaucoup varié. J'incline à croire que les plus anciennes petites filles du monde jouèrent à la poupée. Un morceau de bois, une feuille, pouvaient leur suffire. J'ai vu des petites filles modernes se fabriquer des personnages imaginaires avec des marrons auxquels elle prêtaient toutes sortes d'aventures humaines. L'enfant a autant d'imagination que les acteurs de Shakespeare. « Je serai le mur », etc.

Le moindre chiffon se transforme en poupée.

Quels étaient les jouets que la nourrice grecque déposa dans une corbeille sur la stèle funéraire de son nourrisson ? Une guirlande d'acanthe serpenta bientôt autour de cette corbeille, et l'architecte qui la vit en passant créa pour la première fois le chapiteau corinthien.

Mgr Le Camus nous a laissé un opuscule sur les jeux répandus en Palestine au temps de Jésus-Christ, mais il serait impossible d'énumérer tous les jeux de tous les temps et de tous les pays.

Il y a les jeux improvisés des enfants : ceux-là se ressemblent; il y a les jeux combinés, organisés. Les jeux des enfants reproduisent inconsciemment le monde au milieu duquel ils vivent. Fleuranges, surnommé le Jeune Adventureux et qui fut le compagnon d'enfance de François Ier, nous raconte que le jeune prince jouait aux assauts, aux tournois. Il jouait également à l'*encaigne*, sorte de jeu de paume importé d'Italie.

Sainte Thérèse voulait se faire ermite, et elle entraînait son petit frère à suivre son exemple. Elle fondait de petits monastères et donnait des règles conventuelles à ses compagnes de jeu. Oserons-nous dire que les jeux des enfants ne contiennent jamais le pressentiment de leur vocation future?

Eugénie de Guérin demandait à Dieu de donner une âme à sa poupée, et Marie Bashkirtcheff faisait des siennes des rois et des reines. Chateaubriand, né pendant une tempête, demeura l'enfant des ouragans : « Un des premiers plaisirs que j'ai goûtés, raconte-t-il, était de lutter contre les orages, de me jouer avec les vagues qui se retiraient devant moi et couraient après

moi sur la rive. » Il devait s'écrier un jour : « Levez-vous, orages désirés ! » S'il faut le croire, — mais on ne sait jamais trop s'il faut le croire, puisqu'il avoue lui-même dans une lettre qu'il y avait au ciel un croissant de lune pour l'empêcher de mentir, car il sent bien que s'il n'y avait pas été, il l'y aurait mis, — tout le romantisme était contenu dans son âme d'enfant.

L'enfant, ce fut constaté plus d'une fois, aime à créer, à se sentir cause.

Par exemple, lorsqu'il tourne la manivelle d'une musique, lorsqu'il frappe un tambour de ses baguettes, il est glorieux de songer que lui, tout petit, il est l'auteur de tout ce tapage.

Chaque nouvelle expérience de l'enfant étend le domaine de son jeu. L'autre matin, je m'étonnai de voir un de mes petits amis, âgé de huit ans, revêtu d'une longue blouse passée sur ses vêtements. Une de ses petites cousines s'était coiffée d'une serviette arrangée en cornette. Ils m'apprirent qu'ils étaient, lui, chirurgien, elle sœur garde-malade, et qu'ils préparaient l'opération d'une appendicite : on allait opérer une poupée. Le petit chirurgien avait été lui-même récemment opéré, et, de ces heures qui avaient été des heures d'angoisse pour ses parents, il ne conservait, lui, que l'idée d'un jeu nouveau. Jeu, certes, bien moderne, et auquel ne jouaient pas les petits enfants grecs que Platon voulait

réunir aux abords des temples, sous la surveillance des nourrices!

Dans la ville maritime où nous habitions un quartier paisible aux rues bordées de murs de jardins, le silence des matinées n'était traversé que par les cris des marchandes de poisson : « Soles fraîches ! Crevettes vives ! » Et, remplissant nos petits paniers de feuilles longues et pointues dont la forme nous rappelait celle des soles, nous allions par les allées, nous époumonnant à crier : soles fraîches. Un arbre de Judée nous fournissait les crevettes : c'étaient les jolis pétales roses qui jonchaient les allées. Nous leur trouvions une vague ressemblance avec les crevettes, au moins avec celles que nous voyions figurer sur la table, ce qui ne nous empêchait pas de crier très haut : « Crevettes vives ! »

L'enfant imagine des guerres, des aventures, des naufrages, des explorations, des découvertes. La même petite fille qui est marchande de poisson aujourd'hui était hier impératrice. Elle sera demain bonne d'enfant. A l'époque où nous jouions si bien à la marchande de « crevettes vives », nous avions vu passer, sur le rivage de la Manche, la silhouette fière et mélancolique de l'Impératrice d'Autriche. La plage était déserte, envahie par le crépuscule, et la souveraine en robe noire, en chapeau de voyage, semblait une belle et mystérieuse apparition

digne des contes de fées, alors qu'elle marchait sous un ciel pâle, au rythme des vagues, au bord des flots retentissants, comme les héros douloureux de son poète Homère. Elle charma nos imaginations au même titre que les fées de jadis.

La vie ne fournit jamais assez de rôles aux imaginations enfantines, et tous ces rôles, l'imagination des enfants les épuise. Nous avons vu Chateaubriand jouer avec les vagues et les tempêtes. Pierre Loti avait imaginé un jeu poétique et charmant; il s'agissait de « jouer aux chenilles ». Vous ne savez pas ce que c'est de « jouer aux chenilles ». Je vais laisser Pierre Loti vous le dire, et cela me fournira l'occasion de vous lire une page exquise du *Roman d'un enfant*.

« Je vais dire le jeu qui nous amusa le plus, Antoinette et moi, pendant deux délicieux étés. Voici : au début, on était des chenilles; on se traînait par terre, péniblement, sur le ventre et sur les genoux, cherchant des feuilles pour manger. Puis bientôt on se figurait qu'un invincible sommeil vous engourdissait les sens, et on allait se coucher dans quelque recoin sous des branches, la tête recouverte de son tablier blanc : on était devenu des cocons, des chrysalides.

« Cet état durait plus ou moins longtemps, et nous entrions si bien dans notre rôle d'insecte

en métamorphose, qu'une oreille indiscrète eût pu saisir des phrases de ce genre, échangées entre nous sur un ton de conviction complète : Penses-tu que tu t'envoleras bientôt ? — Oh ! je sens que ça ne sera pas long cette fois, dans mes épaules, déjà... ça se déplie... (Ça, naturellement, c'étaient les ailes.)

« Enfin, on se réveillait ; on s'étirait, en prenant des poses et sans plus rien se dire, comme pénétré du grand phénomène de la transformation finale... Puis, tout à coup, on commençait des courses folles, très légères, en petits souliers minces toujours ; à deux mains on tenait les coins de son tablier de bébé, qu'on agitait tout le temps en manière d'ailes ; on courait, on courait, se poursuivant, se fuyant, se croisant en courbes brusques et fantasques ; on allait sentir de près toutes les fleurs, imitant le continuel empressement des phalènes ; et on imitait leur bourdonnement aussi, en faisant : « Hou ou ou !... » la bouche à demi fermée et les joues bien gonflées d'air. »

George Sand nous donne une impression bien caractéristique des jeux enfantins sous le premier Empire, lorsqu'elle nous raconte : « L'impression militaire du dehors pénétrait forcément jusque dans notre nid, et plus d'une fois j'ai fait l'empereur, j'ai commandé sur le champ de bataille. »

La gloire de Napoléon Ier eût été moindre si

tous les enfants de son temps n'avaient pas *joué à l'empereur*. L'enfant qui joue aime à se mettre en avant, à afficher une supériorité. Il aime à figurer des personnages importants et, au besoin, formidables. « Maman, je suis les trois cents Spartiates ! » s'écriait Ernest Hello, dans sa toute petite enfance.

Il aime aussi les actualités. Qu'un personnage traverse la ville qu'il habite, qu'un aéroplane traverse le ciel de son jardin, le petit enfant sera ce personnage, sera l'aéroplane.

Mais sa fantaisie n'est pas toujours accessible à la nôtre, et, lorsque nous nous efforçons de l'amuser, il nous arrive de lourdement nous tromper.

« Un jour, dit M. Bernard Pérez, croyant beaucoup intéresser un de mes neveux, âgé de trois ans et quatre mois, et fort intelligent pour son âge, je lui dis, dans le jardin, que nous allions *faire* l'Adour, avec le pont et les peupliers de la rive. Du bout de ma canne, j'écartai les cailloux, et je traçai sur le sol une longue ligne creuse, large de quelques centimètres. Je détachai quelques branches d'arbuste, et je les enfonçai des deux côtés de cette petite tranchée : quelques cailloux entassés servirent de piles au pont improvisé avec le couvercle d'une boîte. Toutes ces constructions terminées, je demandai à mon neveu si c'était joli. Il me répondit : « Non, ce n'est pas bien joli. » Je ne me tins

pas pour battu. J'emplis d'eau deux grands seaux, et le contenu, déversé lentement en amont, produisit en aval un écoulement assez régulier, que je qualifiai de *Fleuve Adour*. L'admiration de mon neveu se faisait toujours attendre. Je fis alors deux bateaux en papier, que je lançai sur un nouveau filet d'eau, et qui naviguèrent avec plus de rapidité que de rectitude entre les deux rives. Mon neveu, qui aimait fort les bateaux, se hâta d'en saisir un et le mit lui-même sur le lit bientôt desséché du fleuve. J'épanchai un nouveau torrent, qui, trop impétueux et trop abondant, submergea la frêle embarcation. Mon neveu s'écria : « Mais il n'y a « pas de bateaux sur l'Adour ! C'est sur la Ga- « ronne ! Et ils ne vont pas ainsi sur la Garonne ! « Non, ce n'est pas amusant, cela, tonton. » Je crus inutile d'insister, et je piétinai, en riant de moi-même, mon essai maladroit de construction enfantine. »

Voyez-vous cet esprit de dénigrement que manifeste le neveu : « Mais il n'y a pas de ba teaux sur l'Adour ! C'est sur la Garonne. Et ils ne vont pas ainsi sur la Garonne. » L'esprit de l'enfant devient quelquefois singulièrement précis. Ne dirait-on presque pas une jalousie d'artiste ? C'est que le jeu est proche parent de l'art. — Dans *le Livre de mon Ami*, nous lisons : « Suzanne a accompli ce soir le douzième mois de son âge, et, depuis un an qu'elle est sur cette

vieille terre, elle a fait bien des expériences. Un homme capable de découvrir en douze ans autant de choses, et de si utiles que Suzanne en a découvert en douze mois, serait un divin mortel. Les petits enfants sont des génies méconnus; ils prennent possession du monde avec une énergie surhumaine. Rien ne vaut cette première poussée de la vie, ce premier jet de l'âme.

« Concevez-vous que ces petits êtres voient, touchent, parlent, observent, comparent, se souviennent? Concevez-vous qu'ils marchent, qu'ils vont et qu'ils viennent ! Concevez-vous qu'ils jouent? Cela surtout est merveilleux, qu'ils jouent, car le jeu est le principe de tous les arts. Des poupées et des chansons, c'est déjà presque tout Shakespeare... »

L'enfant qui joue imite, disions-nous. L'art, souvent, imite la vie. Et l'imitation, sans être le caractère essentiel du jeu, y joue un rôle important.

L'imitation se manifeste, semble-t-il, jusque dans les jeux des jeunes animaux. Par exemple, l'oiseau, en se jouant, essaye ses ailes, à l'imitation de ses parents ; le lionceau tend à imiter les mouvements du vieux lion. Cependant il faut citer la remarque de Schneider :

« Si, dit-il, un lionceau voit un poisson qui nage ou un oiseau qui vole, il est peu probable qu'il s'éveille en lui une impulsion à nager ou à

voler, tandis que les mouvements du vieux lion éveillent en lui l'instinct d'imitation, justement parce qu'il est prédisposé par l'hérédité à ce genre de mouvements. C'est là une preuve que la perception d'un mouvement ne suffit pas à *elle seule* pour produire le mouvement, parce que, dans ce cas, les animaux essaieraient tout mouvement vu par eux; or, ce n'est pas le cas. Assurément, pourquoi un enfant qui voit une boule brillante oscillant comme un pendule, n'imiterait-il pas tout d'abord ces mouvements oscillatoires au lieu d'étendre la main vers elle? »

Justement, les yeux des enfants diffèrent totalement des jeux des petits animaux. Dans les jeux des enfants, l'âme humaine révèle sa présence. M. Barrès le remarque, lorsqu'il voit Philippe jouer avec son chien *le Velu*. « On voit bien que l'éloquent Bossuet n'a jamais eu d'enfant dans sa chambre à coucher pour écrire que « l'enfance est la vie d'une bête. » C'est vrai que sur le gravier d'un jardin, par une matinée de soleil, *un Velu* qui remue la queue et qui jappe, ressemble à un Philippe qui gazouille et qui saute à cloche-pied. Mais sur ce brave caniche à la physionomie sans rayonnement et qui demeurera stationnaire, l'enfant exerce des pensées déjà fortes.

Le petit chat qui joue avec une boulette de papier ne cherche aucun plaisir au delà du déploiement de son agilité; l'enfant qui commande

à son cerveau, en éprouve un lorsqu'il réduit à l'obéissance cet objet aux apparences capricieuses, le guidant, le laissant échapper, le rattrapant tour à tour. Le petit Blaise Pascal s'amuse à heurter son assiette, mais le son qu'il découvre le conduit à surprendre les lois de l'acoustique. Justement, ce qui me paraît intéressant à pénétrer, c'est l'état d'âme de l'enfant qui *joue*, pendant qu'il joue.

L'enfant pressent, dirait-on, que, devant lui s'étendent toutes les possibilités de la vie, et l'on croirait qu'il a hâte de les expérimenter : ainsi le petit paysan joue à *l'empereur*, et le petit roi *au valet*. L'enfant tour à tour reproduit les scènes du milieu où il vit, et cherche, semblerait-il, à y échapper. On supposerait qu'il a déjà le souci de se créer *un alibi* dans la vie comme les grandes personnes qui recherchent les émotions du roman ou du théâtre.

Et puis l'enfant possède une prodigieuse faculté de rêve. Les explications qu'il ne sait pas, les causes qu'il ignore, il les rêve. Rien de plus frais, de plus ingénieux, de plus charmant que ces rêveries. Elles expliquent l'univers. Elles peuplent sa chambre et son jardin. Stevenson a créé une exquise poésie de l'enfance, mais cette poésie a cela de particulier, qu'elle s'accorde avec les notions les plus précises de la psychologie enfantine, telle que la décrivent les observateurs et les philosophes.

Ainsi, le petit enfant de Stevenson se demande quelle sorte de personnage est le vent. Permettez-moi de vous traduire quelques vers de ce délicieux petit poème :

« Tout autour de moi, je vous entends passer, avec un bruit pareil à celui que font les jupes des dames sur l'herbe.

« J'ai vu les différentes choses que vous faisiez — mais toujours vous vous êtes caché. Je vous ai senti me pousser, je vous ai entendu appeler, mais je n'ai pas pu vous voir du tout, ô vent qui soufflez tout le long du jour, ô vent qui chantez si haut votre chanson !

« O vous, qui êtes si fort et si froid, vous qui soufflez, êtes-vous jeune ou vieux ? Êtes-vous une bête des champs ou des arbres ? Ou simplement un enfant plus fort que moi ? O vent qui soufflez tout le long du jour, ô vent qui chantez si haut votre chanson. »

Le petit enfant personnifiera très bien le vent : « Êtes-vous un enfant plus fort que moi ? » La charmante imagination du poète nous rappelant tout ce qui paraît insubordonné, capricieux dans les jeux redoutables du vent, se colore d'une grâce enfantine. Jouant, ce petit enfant dira volontiers : « Je suis le vent. »

Il personnifie le vent, il dotera d'une vie particulière son ombre. Il est un grand distributeur de vie imaginaire.

Un petit garçon déchiffrant l'alphabet s'était

épris, on ne sait pourquoi, de la lettre *W*. « Ce cher vieux *W!* » disait-il quand il le rencontrait. Stevenson, le poète de l'enfance, nous montre l'enfant qui anime son ombre :

« J'ai une petite ombre qui entre et sort avec moi, et je ne vois guère à quoi elle peut bien servir. Elle est tout à fait comme moi, depuis les talons jusqu'à la tête. Et je la vois sauter devant moi, quand je saute dans mon lit.

« La plus drôle de chose d'elle est la façon dont elle grandit, pas du tout comme les enfants raisonnables qui grandissent très lentement; quelquefois elle s'allonge comme une balle de caoutchouc, et, quelquefois, elle devient si petite qu'il n'y en a plus du tout.

« Elle n'a pas la moindre idée de la manière dont les enfants doivent jouer et peut simplement m'imiter de toute façon. Elle reste si près de moi, elle est poltronne, savez-vous; j'aurais honte de m'attacher à ma bonne comme cette ombre s'attache à moi.

« Un matin, de très bonne heure, avant le lever du soleil, je me suis levé et j'ai trouvé la rosée sur chaque fleur de gazon, mais ma paresseuse petite ombre était restée à la maison, et dormait profondément dans mon lit. »

Ainsi l'enfant dote chacune de ses créations de qualités ou de défauts. L'ombre est lâche, paresseuse, moqueuse, — moqueuse, parce qu'elle contrefait la réalité.

Cette faculté de rêve est très active dans le jeu. Nous allons la voir à l'œuvre, étudier comment elle se comporte, et quels états d'esprit elle crée. Ce sont — je ne saurais trop insister sur ce point — des états analogues à ceux de l'artiste qui crée une œuvre d'art, et l'enfant qu'on arrache trop brusquement à son jeu éprouve en quelque sorte la surprise pénible du dormeur réveillé en sursaut.

Citons des exemples. George Sand nous apporte ses souvenirs personnels. On devine qu'elle ne manquait pas d'imagination :

« En galopant sur nos coursiers imaginaires, et en frappant de nos sabres invisibles les meubles et les jouets, nous nous laissions emporter à un enthousiasme qui nous donnait la fièvre. Je me retrace particulièrement un soir d'automne où, le dîner étant servi, la nuit s'était faite dans la chambre. Nous nous poursuivions l'une l'autre à travers les arbres, c'est-à-dire sous les plis du rideau, Clotilde et moi ; l'appartement avait disparu à nos yeux, et nous étions véritablement dans un sombre paysage, à l'entrée de la nuit. On nous appelait pour dîner, et nous n'entendions rien. Ma mère vint me prendre dans ses bras pour me porter à table, et je me rappelai toujours l'étonnement où je fus en voyant les lumières, la table et les objets réels qui m'environnaient. Je sortais positivement d'une hallucination complète,

et il me coûtait d'en sortir si brusquement. »

Dans ses *Etudes de l'enfance*, M. James Sully nous cite la communication d'une mère de famille :

« Ma petite fille de quatre ans, écrit celle-ci, jouait un jour à la boutique, avec ses plus jeunes sœurs, au moment où j'entrais dans la chambre. L'aînée était le marchand. Je m'approche d'elle et l'embrasse. Elle éclate en sanglots : « Maman, tu n'embrasses jamais l'homme dans la boutique. » Mon baiser avait gâté son illusion. »

Ils se livrent tout entiers à cette illusion. Parfois elle persiste, comme chez ce petit garçon que cite M. James Sully. Il jouait au charbonnier. Le soir, dans sa prière, au lieu de dire à Dieu : « Fais que je sois un bon garçon », il disait : « Fais que je sois un bon charbonnier. » Un autre enfant jouait au cocher. Son propre frère arrive. Pour annoncer cette arrivée à ses parents, il dit : « Le frère du cocher est arrivé. »

Les enfants, lorsqu'ils adoptent un personnage, montrant un remarquable esprit de suite. Ils peuvent longtemps soutenir un rôle sans une diversion, sans une distraction. Il nous faudrait à nous, déployer une bonne dose de volonté pour nous absorber ainsi dans un personnage qui n'est pas le nôtre. Mais nous n'avons plus la même faculté d'illusion.

Mrs Mumford, dans le livre intitulé *L'Aube du*

Caractère, consacre à l'imagination chez les enfants un remarquable chapitre. Elle nous parle d'un certain petit Nott qui, venant de passer l'été sur une plage, déclare à l'un de ses camarades qu'il va se promener sur la falaise. Il s'enfonce à l'extrémité de la chambre, disparaît sous une table, puis il prend le jeu tellement au sérieux qu'il fond en larmes : il a si bien réalisé l'image de la falaise, de la mer, de la solitude, de l'immensité, qu'il s'es vu transporté devant ce spectacle, et que de s y voir tout seul et tout petit, cela a provoqué ses sanglots. On frémit à songer au ravage que le moindre conte de nourrice peut exercer sur une pareille organisation.

Il arrive à l'enfant de créer des personnages imaginaires. Stevenson le sait, et il intitule un de ses plus curieux poèmes enfantins : *l'Invisible Camarade de Jeu.* Ce phénomène est noté par M. James Sully, par M. Canton, par M. Fréderic Queyrat, dont le livre si remarquable, si substantiel sur *les Jeux des Enfants* est un de mes guides dans cette étude.

Une jeune allemande avait imaginé une compagne de jeu un peu plus âgée qu'elle et qu'elle appelait Serofa. Un petit garçon s'était forgé de toutes pièces un ami qu'il appelait Suchard, en l'honneur du chocolat de ce nom. Mrs Mumford nous raconte l'histoire d'une petite fille qui passait sa vie à soigner un bébé imaginaire. Quand

elle se promenait, elle faisait mine de rouler devant elle la voiture du bébé. Un jour on dut monter en tramway. Elle refusa, déclarant que la voiture du bébé ne pouvait pénétrer dans le tramway, et qu'elle n'abandonnerait ni cette voiture ni l'enfant. Quelqu'un donna le conseil d'attacher la voiture au tramway. La petite fille céda, mais demeura sur la plate-forme pour surveiller le prétendu bébé. J'ai rencontré moi-même de pareils exemples. Un petit garçon et une petite fille avaient doté d'un enfant imaginaire un ménage ami de leur famille, et qui n'avait pas d'enfants. Ils lui donnaient une petite fille. Elle avait le nom de ses prétendus parents : mettons que ce fût Dubois, et un prénom : mettons que ce fût Juliette. Entendant parler de cette Juliette Dubois, je crus moi-même à son existence. Elle était rendue responsable de tous les méfaits que commettaient mes petits amis. Avaient-ils désobéi ? C'était Juliette Dubois qui le leur avait conseillé. Un jouet était-il abîmé ? L'auteur du dommage était Juliette Dubois ! La terrible Juliette Dubois ! Elle devenait un personnage dramatique. Sans doute ces enfants ne croyaient pas à leur fiction : ils y voyaient surtout la matière d'une plaisanterie amusante, mais d'autres enfants arrivent presque à s'illusionner sur l'existence d'un personnage de même ordre. Un petit garçon qui avait deux frères réels parlait souvent d'un frère et d'une

œur imaginaires qu'il appelait — on n'a jamais
u pourquoi — Fidens Marin et Madame Le
oroner. D'où venaient ces noms ? Il arrive que,
hez l'enfant, cette vie imaginaire soit si intense
u'il la confonde avec la vie réelle.

Cela le mène à altérer la vérité sans qu'il y
it mensonge, du moins, tel que nous le com-
renons. De là des scènes pénibles entre cer-
ains éducateurs et certains enfants.

Les grandes personnes crient au mensonge.
es enfants chez qui persiste le demi-rêve du
eu, ne se sentent pas plus menteurs que lors-
u'ils jouent sans que personne le leur reproche.
ls flairent l'injustice, boudent et s'obstinent.
'est un inextricable malentendu. Pourtant il
e faut pas laisser aller bride sur le cou cette
aculté imaginative. Elle a besoin d'être modé-
ée, confrontée avec la vie réelle. Faire du réel
n fantôme, et donner au fantôme de l'irréel
es apparences de la réalité, c'est très dange-
eux, très malsain, cela peut susciter un état
norbide. Sans brusquer l'enfant, sans le frois-
er, qu'on le raisonne, qu'on lui fasse confron-
er le vrai et le faux, qu'on lui donne la juste
nesure des choses. La vie réelle fournit de
onnes digues pour canaliser l'imagination.

Il y a des jeux libres et des jeux organisés.

Souvent les jeux organisés ont un but édu-
atif. Les parties de ballon, par exemple,
xercent l'enfant, développent la liberté, la faci-

lité, la souplesse de ses mouvements. L'antique jeu qui charmait Nausicaa et ses compagnes sur le rivage de leur île fleurie me paraît devoir durer autant que l'humanité. Certains jeux servent de gymnastique; certains jeux développent l'adresse manuelle, jeux tels que le dessin, le modelage, le découpage. Tout enfant aime à dessiner.

M. l'abbé Klein, dans le livre intitulé *Mon Filleul au Jardin d'Enfants*, nous fait assister à des séances de dessin, de coloration, de modelage. J'y relève une page charmante sur la confection d'un calendrier pour le mois écoulé.

« Ce calendrier comporte autant de divisions que le mois a de jours. Chacune de ces divisions sera illustrée d'un sujet choisi par un des enfants, et celui qui aura trouvé le sujet exécutera l'illustration.

« Autour de notre calendrier de mai, que j'ai sous les yeux en écrivant, s'épanouissent marguerites et lilas, boules-de-neige, aubépines, roses de diverses couleurs et fines grappes de muguet. Entre ces bords fleuris, je retrouve ce qui, dans la nature ou dans la vie, a frappé davantage l'esprit de mes jeunes condisciples. D'un sol tout vert sous un ciel tout bleu surgissent, au premier jour, de hautes marguerites des prés; au second, un pommier rose; au troisième, plusieurs groseilliers; au quatrième, des lilas blancs. C'est ensuite une série de gros évé-

ements : le jardinage, avec trois petits hommes qui enfoncent ou voudraient enfoncer leur bêche ans la terre; la visite à Vithey d'une musique es environs, représentée par deux artistes qui iennent, il faut voir comment, l'un sa trom- ette, l'autre son tambour; une pluie tombant n raies énormes sur trois parapluies et un ca- uchon que portent des personnages admirables. e jardinage donne une nouvelle série, avec es enfants qui râtissent, qui arrosent, qui ème des petits pois. Puis c'est une poule aune en train de couver de gros œufs blancs; n champ de blé vert; des pivoines colossales; es iris; des capucines; une journée de vent, gurée par une tête qui souffle sur trois peu- liers penchés à frémir; un orage avec nuages ris, éclairs jaunes, flots de pluie au crayon oir; l'arrivée de trois canards, qu'on pren- rait aussi bien pour des chevaux, tant ils sont auts sur pattes. Ai-je oublié de dire qu'au-des- ous de chaque dessin, par l'effet d'une sage précaution, le sujet se trouve désigné en toutes ettres ? Que mentionnerai-je encore ? L'arrivée 'un petit chat, un buisson de roses, le grand apin fendu par un coup de foudre, et, pour erminer, quatre enfants qui tiennent des bou- uets à bout de bras : c'est la fête que nous aconterons, la jolie fête des fleurs de Mai. — N'est-ce pas ainsi qu'au moyen âge on représen- ait en bas-reliefs, sur les pieds-droits d'un por-

tail d'église, les travaux des douze mois et les signes du zodiaque ? N'est-ce pas ainsi que l'on admire, sur les façades de nos grandes cathédrales, ces calendriers de pierre appelant le peuple aux champs et à la vendange, l'invitant à amasser du bois et des provisions pour l'hiver? »

Voulez-vous la description d'une séance qui réunit la géométrie — géométrie bien primitive — et le modelage ? Demandons-la, cette fois encore, à M. l'abbé Klein.

« Tout à l'heure, dit la maîtresse, j'ai passé par la cour de la ferme, et j'ai trouvé dans le poulailler quelque chose que j'ai là dans ma poche. — Montrez ! — Vous allez bien deviner tout seuls... C'était blanc et avait à peu près la forme d'une boule. — C'était un œuf ! crient quelques voix. — Oh ! les petits malins. Oui, c'était un œuf, et le voilà !

« Et elle le met sur la table :

— « Maintenant, vous allez regarder, et me dire si c'est une sphère. — Non, puisque c'est un œuf. — Ça n'empêche pas. Une balle est une balle, et pourtant, nous l'avons vu l'autre jour, c'est aussi une sphère ; elle a la forme d'une sphère. Pourquoi ? — Parce qu'elle est ronde. — Très bien, Maxime. Regardez bien l'œuf à présent. Est-il aussi rond ? » Les oui et les non se croisent. On tire à nouveau la sphère de sa boîte pour la mettre à côté de l'œuf. « Est-ce

areil ? — Non, mademoiselle, l'œuf est pointu. »
Quelqu'un même, pour la circonstance, le dé-
nit « une boule pointue ».

Quand les enfants, non sans surprise, ont
ous constaté que l'œuf n'est pas rond, qu'il
oule assez bien sur les côtés, mais nullement
ur les bouts, Mlle B... leur apprend qu'on
ppelle cette forme-là ovale, qu'on appelle ovale
out ce qui a la forme d'un œuf. Elle insiste
our bien ancrer dans chaque tête la nouvelle
dée. Elle fait chercher s'il y a dans la salle
es objets qui aient la forme ovale. Les en-
ants, après quelque hésitation, montrent deux
oîtes de fer-blanc et un plat de terre où l'on
vait semé du blé. Cécile apporte même une
es feuilles de lilas, et l'on accorde qu'elle a
aison, pourvu que soit enlevée la pointe. Pierre
st appelé au tableau pour y dessiner un œuf.
Gustave, méticuleux contre son ordinaire, note
ue ce n'est pas bien et que l'œuf doit être pointu
'un bout. Lui-même est invité à en dessiner un
xact. On efface ensuite son chef-d'œuvre,
omme l'ébauche de Pierre, et l'on distribue les
ahiers pour que tout le monde y trace un ovale,
y dessine un œuf.

« Est-ce tout ? Pour le moment, oui, car
l'heure est arrivée d'envoyer nos petits géo-
mètres en récréation. Mais, à la seconde classe
du matin, on va faire du modelage; et ce qu'on
modèlera, vous le devinez bien, ce sera un œuf,

occasions naturelles de revenir, même à plusieurs reprises, sur le mot et l'idée de sphère, sur le mot et l'idée d'ovale.

« Et cette ombre innocente de géométrie n'assombrit en rien, je vous prie de me croire, le plaisir intense de pétrir en ses mains la terre glaise, de montrer sa sphère pour savoir si elle est bien ronde et d'obtenir alors permission de l'allonger en œuf. Les sphères, donc, ne resteront pas; mais les œufs seront conservés pour d'autres plaisirs, qu'on fait entrevoir, et que je veux bien vous dire d'avance, puisque vous ne pourrez pas, comme nous, assister aux classes de la semaine prochaine. Ces beaux œufs ovales que nous mettons durcir au soleil sur la fenêtre, un jour, ô bonheur! nous les peindrons en blanc, et quand ils seront secs, on s'en amusera bien. Chaque enfant du village emportera le sien pour jouer ou le donner à sa mère. Les enfants de la maison cacheront les leurs dans le poulailler. La directrice qui recueille les œufs croira que c'en sont de vrais; elle les portera à la cuisinière; celle-ci les mettra par mégarde à la coque, on les servira à table, et les grandes personnes, qui ne se douteront de rien, perdront leur temps à vouloir les manger. Mais la jeunesse emploiera le sien de la belle manière en rires inextinguibles. Et tel sera l'épilogue de notre classe de géométrie. »

Voilà des exemples de jeux combinés et joli-

ment combinés, ayant une portée éducative.

Mais, après avoir parlé des jeux libres et organisés, n'est-il pas à propos de dire un mot les jouets ? Les jouets sont comme les jeux; il y en a aussi d'organisés, il y en a d'imprévus, des jouets professionnels et des jouets d'occasion. Il y a des jouets de luxe et des jouets de misère. Les plus somptueux ne me semblent pas toujours devoir être les plus aimés.

L'art du jouet exprime une des plus tendres sollicitudes du cœur humain; son histoire enveloppe toute une province de nos affections et de notre sensibilité. En donnant à l'enfant un jouet, nous lui offrons un rêve : nous lui tendons un signe symbolique de ce vaste monde extérieur qu'il est appelé chaque jour à découvrir un peu.

Par vocation, le jouet doit être brillant, joyeux, pimpant, et n'évoquer que des songes roses. Il a donc son idéal, tout comme le grand art, mais ce n'est pas un idéal de poésie et de beauté, c'est un idéal de joie enfantine, de gaieté douce, l'idéal des parents qui tirent des rideaux à fleurs sur les fenêtres d'ombre de la nuit, pour éviter que les petits ne soient trop effrayés.

Par cela même qu'un jouet est un jouet, il possède un prestige, il intéresse tout enfant, il recèle un aimant mystérieux, capable d'attirer les petites âmes enfantines.

Les enfants exercent sur les jouets leur in-

constance et leur sensibilité. Ils apprennent en les maniant leur métier de petits hommes et de petites femmes. Certains n'aiment que les nouveaux, les beaux jouets neufs peinturlurés, reluisants d'or, sentant la colle et le vernis. Ils se fatiguent des anciens et les laissent. Plus tard ils aimeront peut-être aussi les maisons neuves au visage indifférent, et les gloires reluisantes dont le temps n'a pas encore adouci la patine. D'autres se passionnent pour les vieux joujoux déteints, éclopés, où chacun de leurs jeux a dessiné des égratignures. C'est à ceux-ci qu'ils tiennent. Ils donneraient pour eux toutes les splendeurs nouvelles. Je gage qu'ils auront de la vie une intelligence plus subtile que les premiers. Ils comprendront la poésie des forêts à l'automne, et le charme des ruines au clair de lune. Ils comprendront l'éloquence des demi-mots, et sauront deviner l'ombre que le silence projette sur une pensée. Ou bien ce seront tout simplement de bons petits cœurs sensibles. Que ne donnerions-nous pas pour avoir, s'ils existèrent, les jouets qui purent charmer le petit Dante et la petite Béatrice à leur première rencontre sous l'azur du beau mois de mai florentin ? Et ceux des enfants Pascal ? Et ceux du sauvage petit Corse qui devint Napoléon Ier ? De Napoléon, Florence conserve au moins un devoir de géographie terminé par cette ligne indifférente, et que l'avenir devait

endre tragique : « Sainte-Hélène, petite île... »
Le sérieux de la vie est intéressé par l'art du
ouet.

Le sérieux et même le tragique de la vie. Je
ais un coin silencieux du vaste Paris, un petit
imetière de calme et de verdure, où l'on re-
arque une tombe d'enfant. A travers la porte
itrée se devine une chambre creuse, où l'on
rrive par quelques marches. La chambre est
arée de photographies encadrées et de sta-
uettes pieuses. Elle n'a pas l'air d'appartenir à
ne tombe. Sans doute, on y pleure, mais on y
rolonge, à l'état de rêve, le souvenir d'une vie
isparue.

Sur un petit fauteuil est assise une poupée
londe, bien peignée, bien habillée d'un cos-
ume sobre. Depuis des années, cette poupée
st toujours là. Elle ne quitte pas cette tombe,
t le reflet doré des soirs de printemps l'effleure,
omme la clarté blanche des après-midis de
eige. Et l'on croit voir une sorte de tristesse
ans les yeux fixes qui contemplèrent une ago-
ie. Je ne sais rien de la petite morte dont le
ernier souffle a peut-être passé dans les che-
eux de soie de la petite poupée blonde et dont
e petit cœur l'aima de ses derniers battements,
ais ce jouet perdu dans un lieu de désolation
ous fait comprendre que les jouets du passé
ui sourirent aux enfances séculaires sont au-
éolés de tendresses humaines, et qu'un musée

de ces jouets parle éloquemment au cœur humain.

Ils ont servi d'accessoires à cet éternel drame de la vie humaine que les petits répètent inconsciemment avant d'y prendre eux-mêmes une part intense et parfois douloureuse. Pauvres bibelots qu'enveloppe une atmosphère d'amour. Jouets défraîchis, jouets brisés, jouets exhumés des tombeaux, ils nous racontent l'histoire des petits enfants d'autrefois, de ceux que pleurèrent si tristement les jolies épitaphes grecques, de ceux que les artistes toscans nous montrent exquis et presque anxieux en face du monde inconnu, de ceux que nous rencontrâmes un jour devenus vieillards et inclinés sur notre propre enfance, de ceux que nous étions jadis...

Il n'est donc rien de plus important que le jeu chez les enfants, ce jeu libre qui nous révèle leurs penchants et leurs tendances, ce jeu organisé grâce auquel nous les exerçons et nous parachevons leur éducation. Laissons-les jouer et regardons-les jouer pour les connaître. Observons tous leurs jeux. Peut-être serons-nous forcés quelquefois d'y intervenir, pour redresser un tort, pour prévenir un danger. Peut-être, justement, est ce le jeu qui nous révèlera chez eux un défaut à faire disparaître. En jouant peuvent se développer la loyauté ou la duplicité... Mais c'est principalement au jeu que l'éducateur doit agir, comme le lui recommandait saint

François de Sales, « à la manière des anges, par les mouvements doux et gracieux ». Il faut qu'il soit, ce me semble, à la fois présent et discret.

Le jeu nous est apparu comme un exercice, une préparation à la vie, la première manifestation de la faculté artistique; le jeu peut être une école de vertu où l'on s'exerce à la franchise, à la sensibilité, à la camaraderie, à l'oubli de soi-même, où l'on apprend à s'adapter à une petite société, à se solidariser. Par là il intéresse la vie morale de l'enfant, et jusqu'à son âme aux destinées immortelles. Rien n'est donc plus juste que le mot de Fénelon : « Laissons jouer les enfants. »

V

DANS LE MONDE DES ENFANTS

Un goûter d'enfants nous fournirait une page de psychologie aussi profonde et aussi instructive qu'une page tirée d'un traité de philosophie.

Il m'est arrivé de regarder plusieurs petits enfants — une dizaine environ — assis autour de la table, sous la surveillance des gouvernantes qui s'appliquaient à substituer les gâteaux secs aux gâteaux à la crème et à doser le chocolat ou le thé. Auprès de chaque enfant se trouvait une *surprise* d'où devait sortir une coiffure. Dans ces réunions, la première attitude des convives est timide, presque méfiante : ils s'observent les uns les autres, ils observent aussi les grandes personnes, et la maison étrangère où ils se rencontrent. Le mot farouche d'Emerson : « L'homme est un roi qui abdique lorsqu'il vient dans la société, » pourrait leur

convenir. Il y avait donc autour de cette table une dizaine de petits rois et de petites reines, fort peu disposés à abdiquer, et même légèrement offensés, eût-on dit, de voisiner de trop près, comme s'ils étaient gênés par leurs majestés réciproques. Ils représentaient une toute petite humanité, déjà si pareille à la grande par quelques points, et par quelques autres si dissemblable ! Les coiffures de papier de soie, légères, gracieuses ou burlesques, sortirent des papillotes argentées, se perchèrent sur les cheveux châtains ou blonds, fournissant à notre petit monde une occasion de trahir ses tendances variées. Les enfants se déridaient à qui mieux mieux. Michel, âgé de quatre ans, refusait absolument d'imiter les autres et de se parer de sa coiffure-surprise : visiblement, la peur du ridicule l'obsédait. Bernard, contemporain de Michel, avait arboré la sienne, la posait de travers, la rendant grotesque à plaisir pour amuser ses camarades. Évidemment, Michel et Bernard ne se ressembleront jamais : le premier craint de faire rire et le second cherche à faire rire. Parmi les petites filles aussi, les différences s'accentuaient : les unes portaient tout simplement leur bonnet ou leur chapeau de papier, oubliant qu'elles l'avaient sur la tête ; d'autres essayaient de petites mines coquettes et regardaient l'effet produit. Gaston pleurait pour une déchirure survenue à son casque, et

Jacqueline embrassait Gaston à tour de bra
afin de le consoler.

Ainsi ces enfants accusaient chacun leur na
ture individuelle, leur indifférence ou leur sen
sibilité, et, sans doute, le moindre de leurs
jeux nous eût ménagé sur leur compte les
mêmes révélations. Que des enfants jouen
librement, nous saurons lesquels sont égoïstes
lesquels sont *altruistes* (je me sers à dessein
de ce vilain mot pour marquer qu'il ne s'agit
pas encore d'une vertu, mais d'un penchan
naturel), lesquels ont le désir d'être acteurs e
lesquels ont le goût d'être spectateurs; nous
discernerons les violents et les doux, les ré
voltés et les résignés, ceux qui se suffisent à
eux-mêmes et ceux qui recherchent la société
des autres; enfin tous les éléments qui com
poseront la trame de leur vie future se révè
lent déjà, présents autour de la table du goû
ter ou dans la *nursery*; toutes les possibilités
de cette même vie sont déjà suspendues su
les têtes blondes ou châtaines, dans l'atmo
sphère surchauffée par les jeux. Jamais je n'ai
senti la vie plus puissante ni plus mystérieuse
que dans une réunion de petits enfants.

Ne pourrait-on pas dire que l'heure de l'étude
est celle où l'éducateur instruit les enfants, et
l'heure de la récréation celle où les enfants
instruisent l'éducateur? Il faut donc que l'édu
cateur ou l'éducatrice ait soin de se placer en

narge du jeu, reste, si vous le voulez bien, dans
a coulisse. Un livre a souvent servi à m'isoler
n apparence lorsque je voulais observer des
nfants. Ils ne pouvaient deviner que l'intérêt
e mon observation faisait pâlir les plus belles
ages de mon livre.

Bernard se met en frais pour Suzanne, mais
uzanne est muette, décidée à ne pas répondre.
Où demeurez-vous ? » Silence. « Dans quelle
ue ? » Silence. Bernard ne se décourage pas.
uisque, sur ce terrain, il ne peut rien obtenir,
va changer ses batteries. « Quel âge avez-
ous ? » Même silence, et pourtant les cinq ans
e Suzanne n'ont rien à dissimuler. « Comment
ous appelez-vous ? » Suzanne est résolue à
acher son nom, comme son adresse et son
ge. Est-ce timidité ? Je ne le crois pas. Entête-
ent plutôt, ou caprice. Ah ! Suzanne, Suzanne,
est un petit point d'humeur inquiétante qu'il
ous faudra surveiller. Suzanne serre les lèvres,
omme certains petits enfants de Florence dont
s bustes furent sculptés par Donatello ou
ino da Fiesole. Personne ne devinerait sans
avoir vu combien de volonté, de résolution
xprime cette petite bouche serrée : Bernard en
st impatienté, je le comprends, car l'impatience
e gagne moi-même par-dessus mon livre.
ernard regarde la petite main de Suzanne,
n trait de lumière jaillit dans son cerveau :
Est-ce que vous vous mangez les ongles ? »

questionne-t-il insidieusement. Cette fois, l'impassible Suzanne a rougi; ses lèvres se desserrent: un pauvre petit « non » hésitant, comme honteux, s'échappe de sa bouche; Bernard a visé le point vulnérable de l'orgueil chez Suzanne. Les grands yeux étonnés de Bernard regardent tour à tour les yeux assombris de Suzanne, et la petite main aux ongles révélateurs. Puis, d'une voix grave, indignée, il prononce : « Vous êtes une menteuse... »

Ainsi les deux enfants firent connaissance.

Que conclure de pareilles scènes, sinon que la psychologie des enfants est compliquée, et que chacune de nos leçons, chacun de nos récits — comme l'ouverture des papillotes-surprises — peut provoquer chez eux des réactions diverses, et aussi que chaque rencontre de leur vie — comme celle de Bernard et de Suzanne — fait surgir en eux de l'imprévu ?

*
* *

Ce problème d'un intérêt passionnant, inépuisable, qui est la psychologie enfantine, n'a jamais éveillé plus de curiosité qu'aujourd'hui. J'ai sur ma table des livres de tous pays, traitant de cette question; il sont venus à moi, mais d'autres, certainement, m'échappent, et, cependant, pour donner une idée du mouvement, les titres de ces livres récents suffiraient. Voici

Méthode Montessori, par Maria Montessori (cette méthode Montessori reçoit aujourd'hui de nombreuses applications ; une des plus importantes est celle qu'en font à Rome, avec une lumineuse intelligence, les admirables Franciscaines Missionnaires de Marie, de la via Giusti). Puis voilà *The Dawn of character*, l'aube du caractère, étude de la vie enfantine, par Mrs Mumford ; *Pour former le caractère*, du pédagogue Foerster, traduit en français par C. Thirion et M. Pais ; *Mon Filleul au Jardin d'enfants*, par l'abbé Félix Klein ; le *Journal d'un Père et d'une Mère*, par M. et Mme Braunschwig ; les *Conférences pédagogiques* du diocèse d'Angers, publiées sous la direction de M. le chanoine Crosnier. Comment résister à la tentation de confronter dès aujourd'hui certains d'entre eux avec quelques observations personnelles ? En somme, les enchants que nous ont ingénument révélés des scènes enfantines, devraient être étudiés : il faudrait combattre les uns et cultiver les autres. Il a, chez tout enfant, un caractère à former ou développer.

Une des puissances maîtresses de ce petit être, puissance qui tend à faire de lui son esclave et sa victime, est l'imagination.

Pour l'enfant qui joue, le jeu tient du rêve et de la création artistique : il incline toujours à croire réelles les images qui traversent son cerveau, et, souvent, les frontières du rêve et de la

réalité ne semblent pas nettement déterminées.

Dans les *Conférences pédagogiques d'Angers*, où l'on s'occupe d'écoliers déjà mûrs, nous trouvons notés quelques empiétements de l'imagination, peu propices au développement de l'attention et de la réflexion. L'imagination a toujours besoin d'être gouvernée, sans quoi, fût-on Shakespeare, on ne créerait aucune œuvre d'art. « Travaillent-ils ? » se demande-t-on de ces écoliers qui, d'enfants trop imaginatifs, sont devenus des *distraits dissipés*. Ils poursuivent un rêve. Ils continuent la partie interrompue. La réalité, qui est alors la classe, l'enseignement des professeurs, la nécessité de travailler, n'a pas assez de prise sur eux. Les remarquables *Conférences d'Angers* nous donnent d'ingénieux moyens de tenir l'attention en éveil, mais il n'en est pas moins vrai que la tâche des maîtres serait simplifiée si les parents s'étaient préoccupés plus tôt d'éduquer l'imagination de leurs enfants.

*
* *

Nous avons laissé grandir un peu vite notre petit héros, et cependant j'aurais voulu parler de l'extraordinaire faculté d'observation qui s'est révélée chez lui, dès le plus jeune âge, parallèlement à sa faculté d'imagination. Il est tantôt observateur, tantôt imaginatif, et les observations qu'il a faites dans la réalité, il les

prolonge jusque dans son cher royaume de l'imagination. Il tend même à reproduire les actes, les gestes qu'il a observés. Ainsi dans l'attrayant ouvrage de M. Klein : *Mon Filleul au Jardin d'enfants*, ouvrage qui nous montre réalisée au vingtième siècle de notre ère une pensée que Platon exprimait, il y a plus de deux mille ans, dans son livre des *Lois*, ces fillettes qui prennent soin de la poupée, faisant sa toilette, son service, sa lessive, auraient moins de plaisir à se charger de cette mission, si jamais elles n'avaient observé leurs mères occupées de semblables besognes. Sans y penser, en jouant, elles s'exercent à leur rôle futur de ménagères et de mères de famille; et M. l'abbé Klein, qui sait les deviner, nous guide à travers leurs petites âmes, par cela même qu'il nous promène dans le jardin de son filleul. Mais si captivante que soit la compagnie du filleul, et surtout celle du parrain, mon imagination s'évade vers la vieille Athènes, où Platon voulait, aussi, que l'on exerçât les futurs soldats et les futurs laboureurs en les faisant jouer avec de petits instruments semblables à ceux de leur futur métier.

Pour former le caractère des enfants, l'exemple est sans doute le moyen le plus efficace, mais on peut aussi leur raconter de simples et jolies petites histoires morales qui, toutes, renferment une haute leçon, comme on en

trouve dans le livre de M. Foerster, que nous mentionnions tout à l'heure. Pour leur montrer la supériorité de la bonté sur la richesse, M. Foerster leur apporte la très belle et très profonde histoire du bien que fit à un malade une sœur de charité.

« Ce malade, dit-il, était un homme excessivement riche, un de ces hommes qui peuvent dépenser tous les jours plusieurs milliers de francs, acheter ce qu'ils veulent, voyager où ils veulent. Il parcourait la vie en *première classe*.

« Comme je lui demandais : « Pendant toute votre vie à quel moment avez-vous été le plus heureux? » Il me répondit: « Lorsque j'ai eu la fièvre typhoïde et que je fus soigné dans un hôpital à Lyon. — Et c'est là votre meilleur temps ? demandai-je tout surpris. — Oui, une sœur de charité me soignait avec tant de douceur, et elle avait une patience si angélique, que je ne l'oublierai jamais. Elle avait, en dehors de moi, beaucoup d'autres malades à qui elle rendait chaque jour des services fatigants. Or, pendant huit semaines, je vis sur sa douce figure la même lumineuse bonté ! Oui, en ce temps-là, j'étais vraiment au ciel ! »

« Pourquoi cet homme a-t-il la nostalgie d'un hôpital et pourquoi soupire-t-il après le ciel? Parce que le ciel se trouve dans l'amour et non dans l'argent. Tout ce qu'on peut acheter avec de l'argent n'est rien, comparé à un visage qui

se penche sur nous, plein de grâce, et nous murmure des paroles de consolation. Et plus un homme a d'argent, moins il reçoit d'amour vrai de ses semblables. »

De telles histoires valent d'être méditées aussi par les grandes personnes. Il est bon de les dire aux petits, autour de la lampe allumée, avant la prière du soir, heure solennelle de la chambre d'enfants sur laquelle un Schumann et un Moussorgsky peuvent mettre de la musique, traduisant à peine quelque chose de la délicieuse musique des anges qui plane sur la prière des petits enfants et qui flottera sur leur sommeil, alors que la faible veilleuse remplaçant la lampe éteinte fera paraître toute blanche dans l'ombre la statue de Notre-Dame. Et vers la blanche statue, plus frais que le parfum des violettes et plus pur que le parfum des lis, montera le parfum des petites âmes.

VI

COMMENT RACONTER DES HISTOIRES AUX ENFANTS

Voilà, certes, un symptôme de l'évolution féminine. Une *authoress* anglaise, Mrs Sara Bryant, a consacré un très savoureux petit livre à l'art de conter des histoires aux enfants. Or, cet art, j'en suis sûre, est aussi vieux que le monde. Mais nous raisonnons aujourd'hui tous nos actes et tous nos gestes, et Mrs Bryant obéit aux exigences contemporaines lorsqu'elle cherche à formuler les principes de cet art délicat. Elle dédie son ouvrage à sa mère, « la meilleure des conteuses », et il est parfaitement vrai que la mère de Mrs Bryant n'a nullement eu l'idée de consigner ses expériences dans un livre, malgré tout son talent de conteuse. Donc, j'avais raison de dire que l'œuvre de notre *authoress* est un remarquable indice de l'évolution féminine.

Que de choses on peut enseigner aux en-

ants en leur racontant des histoires ! Que de choses leur furent enseignées à travers les âges ar cette méthode naïve et spontanée ! Leur angue maternelle, d'abord, puis de graves prinipes illustrés pour leur jeune esprit de beaux xemples ! Il n'y a pas à leur conter que des istoires inventées ; il y a les histoires vraies, acrées ou profanes. Il y a les histoires imainées, quelquefois si profondes, celle, par xemple, des fées à la fontaine, qui octroyèrent une bonne jeune fille le don précieux de voir e changer en perles et en pierres précieuses es paroles sorties de sa bouche, tandis que la échante sœur regardait avec colère des crauds et des vipères s'échapper de la sienne ! Les petits enfants n'auront pas de peine à omprendre que ces crapauds et ces vipères essemblent au mensonge et à la médisance, ue les paroles affectueuses et généreuses ont our emblème des perles et des diamants.

Toute conteuse leur apparaît comme une agicienne qui ouvrirait à leurs yeux les perspectives d'un monde enchanté : les hommes rimitifs aimaient qu'on leur fît de beaux récits, t les petits enfants sont des êtres primitifs. Irs Bryant nous dit avec beaucoup de grâce - et cette histoire nous captive autant que les ontes adressés par elle à ses jeunes auditeurs euvent captiver ceux-ci — comment elle fit, ar son art, la conquête d'une âme enfantine.

« Tante Sara » — c'est le nom de Mrs Bryant pour une petite nièce de trois ans — n'avait pas vu celle-ci depuis les premiers mois de sa courte existence : la visite d'une tante fut annoncée à cette jeune personne qui confondit tante Sara, la tante inconnue, avec une autre tante, parfaitement connue, et sœur de Mrs Bryant. Elle allait se jeter dans les bras de la visiteuse, quand elle s'aperçut de sa méprise, et se hâta d'opérer une retraite. Le premier jour, elle suivait sa tante d'un peu loin, l'examinant comme si elle nourrissait le secret espoir de voir tout à coup cette tante malencontreuse se transformer et devenir la tante favorite. Mais l'espoir fut déçu; la pauvre tante Sara dut porter la peine de toutes ces déconvenues successives, et le soir, elle n'avait fait aucun progrès dans la confiance de sa jeune nièce.

Le lendemain matin, Mrs Bryant pénétra dans la nursery lorsque la bonne était occupée à brosser les cheveux de la boudeuse. La jeune personne, assise sur une chaise haute, prit un air de distante majesté ; Mrs Bryant jugea que le moment était bon pour intervenir, et, s'asseyant sur un tabouret, elle se mit à conter les aventures des « tingly-tanglies », dont la fonction est de mêler les boucles des petites filles, et, tout doucement, le charme du récit opérait. la curiosité luttait encore contre une sorte de réserve, puis la réserve fut chassée par la curio-

sité : « Qu'est-ce que c'est que ça? » demanda sa mignonne auditrice. Mrs Bryant donna toutes les explications possibles sur ces créatures imaginaires, et, dès qu'elle eut cessé de parler, elle eut la joie d'entendre la petite voix réclamer : « Encore ! » Une fois les cheveux brossés, les boucles frisées, la fillette vint délibérément s'asseoir sur les genoux de sa tante : « Tante Sara, dit-elle, je vous aime tant que je ne sais pas quoi faire. » Elle ajouta confidentiellement : « Je ne vous connaissais pas quand vous êtes venue hier soir, mais maintenant je vous connais tout le temps. » Et Mrs Bryant bénissait la merveilleuse puissance du conte.

Cette puissance, notre authoress l'expérimenta mieux encore un jour où elle eut à conquérir, non pas une seule petite âme — petite âme déçue et rendue mélancolique par sa déception — mais tout un turbulent auditoire d'enfants terribles. Invitée à conter des histoires, elle se trouve en pleine bataille. Elle débute par le conte le plus drôle et le plus gai que puisse lui suggérer sa mémoire. Elle parlait bas, ne s'occupant que d'atteindre les premiers rangs des enfants; peu de regards demeuraient fixés sur le sien, et les conversations de voisin à voisin, plus ou moins amènes, plus ou moins belliqueuses, ne ralentissaient guère. Une seconde histoire n'obtint pas beaucoup plus d'attention ; à la fin de cette seconde histoire, elle aperce-

vait en guise d'encouragement la hideuse grimace qu'un petit garçon lui adressait chaque fois que les yeux de l'enfant rencontraient ceux de la conteuse. Elle hésitait à commencer la troisième histoire : qui ne la comprendra ? Cependant, elle triompha de cette hésitation ; alors seulement elle eut sa récompense. Dès le début, l'auditoire lui parut changé. Visiblement, il avait pris le parti d'écouter, et, bientôt, elle se sentit suivie, soutenue par l'attention de la petite assemblée.

Sans doute il y a de nombreux avantages à conter ainsi des histoires aux enfants. Nous retrouvons, disais-je, dans cette méthode la forme primitive de la culture humaine. Platon jugeait cette culture orale supérieure à la culture écrite. L'âme enfantine peut recevoir par le moyen de récits appropriés à sa compréhension, des messages de beauté, de vérité, de bonté. Lorsque ces récits se trouvent *parlés* et non lus, pour elle, ils s'animent d'une vie, ils s'éclairent d'une flamme, qui n'appartiennent à aucun livre. La lecture à haute voix n'obtiendrait pas elle-même un pareil résultat, puisque le livre s'interposerait toujours entre la lectrice et l'auditoire, tandis que l'âme de la conteuse agit directement sur l'âme des enfants. Pour être à la hauteur de sa tâche, celle-ci doit avant tout mettre de l'âme dans son récit.

Il est bon que les enfants aient dans une jour-

née quelques minutes de tranquillité; il est bon de les tenir quelquefois attentifs; une histoire contée les exerce à fixer leur attention, les préparant à leurs études scolaires, affinant chez eux cet unique instrument de culture : l'attention. Ce n'est pas qu'il soit toujours facile de bien conter; Mrs Bryant, qui possède son art, nous donne comme exemple le début d'un petit conte, et ce début me paraît un modèle du genre : « Il était une fois un petit lapin fourré qui demeurait avec sa mère dans un joli nid chaud, sous le gazon épais; comme ce devait être délicieux de demeurer dans un endroit pareil, si différent de ceux où demeurent les petits garçons ! »

La curiosité de l'enfant est éveillée, et le petit lapin traverse une série d'aventures offrant avec sa propre existence des analogies et des contrastes, car c'est un lapin qui parle, comme les bêtes de La Fontaine, mais, en même temps, il se meut dans le monde herbeux, odorant de thym, emperlé de rosée, où doit se mouvoir un lapin, et où s'embusquent les dangers que peut redouter un lapin.

Ce début proposé par Mrs Bryant me charme, parce qu'il me laisse deviner les inflexions de voix auxquelles la conteuse a recours pour piquer et maintenir en éveil l'attention curieuse de son jeune auditoire.

Elle nous convaincrait — même si nous n'en

étions pas convaincus auparavant — qu'il existe un art de conter. « C'est, dit-elle, un très vieux, un très bel art. » Je crois bien ! Ce fut, par excellence, l'art des aïeules, et le moyen âge a peut-être voulu en figurer la muse naïve quand il sculpta sur une cathédrale, sa quenouille à la main, la reine Pédauque ou la mère l'Oye.

Au dix-septième siècle, l'art de conter eut son triomphe. Mme de Caylus nous dit avec quelle grâce Louis XIV lui-même savait conter, quand il daignait conter. Mme de Maintenon aussi contait à merveille, et j'ai lu quelque part que, à l'époque où elle était tout simplement Mme Scarron, elle eut à présider un dîner un peu trop court. Les convives oubliaient la brièveté du menu, tant l'hôtesse les tenait sous le charme de son esprit. Tout à coup, la servante se glissa derrière elle : « S'il vous plaît, madame, encore une anecdote, car le rôti manque... »

L'anecdote suppléa sans doute à l'insuffisance du rôti.

La fin du dix-septième siècle vit se répandre la mode des contes de fées, et connut l'essaim des brillantes conteuses : la comtesse d'Aulnoy, la comtesse de Murat, Mlle de la Force, Mme d'Auneuil, Mlle Lhéritier de Villandon, à qui nous devons *Finette ou l'Adroite princesse*, conte tiré d'un vieux fabliau, redit par les gouvernantes aux enfants du dix-septième siècle, et gracieusement retracé par la fine plume de

VII

L'ENFANT ET LA POÉSIE

L'enfant est presque toujours un poète. Je isais cette constatation l'autre jour en feuille-ant les *Études sur l'Enfance* de M. James Sully. et ouvrage fut accueilli avec un sérieux succès ar le public compétent de l'Angleterre, des tats-Unis, et de la France, où une traduction a mis à la portée de ceux qui ne savent pas anglais. C'est un livre psychologique et scien-fique. Mais il traite de l'enfance, et, comme ne poudre impalpable et chatoyante, la poésie e répand tout à coup sur ces pages austères. n'y a pas à dire : elle est là, sans que notre uteur l'ait voulu, simplement parce qu'il fut dèle à sa méthode d'enquête prise sur le vif. a cueilli des dialogues entre mères et enfants, es dialogues que l'on serait fort embarrassé 'inventer. Dans ces dialogues, les petits ga-ouillent que « l'herbe pleure, » parce qu'ils la

obtenir la combinaison harmonieuse de ces éléments, et jusqu'alors elle avait manqué. Depuis, les enfants rient de bon cœur lorsque Mrs Bryant leur débite ce fameux conte. Cela prouve que les mots en eux-mêmes sont peu de chose, et que, sans que nous nous en doutions, il passe beaucoup de notre âme à travers les mots.

Elle insiste pour que la conteuse possède bien son histoire, et pour qu'elle ait la ferme volonté de s'y intéresser, quand même elle la répéterait pour la centième fois. A ce prix seulement, les enfants écouteront et seront conquis. Ils écouteront : leurs cœurs, leurs esprits s'ouvriront, prêts à accueillir toutes les impressions que vous leur suggérerez, et grâce auxquelles leurs yeux découvriront les douceurs et les beautés du monde créé par Dieu.

Vous gagnerez ainsi leur confiance : ils s'amuseront des fées sans y croire ; ils croiront aux anges, et se sentiront protégés. Ils sauront que, à travers les siècles, vécurent des héros et des saints, et vous renouerez pour eux d'une main légère le fil sacré de la tradition humaine. Vous illuminerez devant eux les plus beaux horizons de la vie.

VII

L'ENFANT ET LA POÉSIE

L'enfant est presque toujours un poète. Je faisais cette constatation l'autre jour en feuilletant les *Études sur l'Enfance* de M. James Sully. Cet ouvrage fut accueilli avec un sérieux succès par le public compétent de l'Angleterre, des États-Unis, et de la France, où une traduction l'a mis à la portée de ceux qui ne savent pas l'anglais. C'est un livre psychologique et scientifique. Mais il traite de l'enfance, et, comme une poudre impalpable et chatoyante, la poésie se répand tout à coup sur ces pages austères. Il n'y a pas à dire : elle est là, sans que notre auteur l'ait voulu, simplement parce qu'il fut fidèle à sa méthode d'enquête prise sur le vif. Il a cueilli des dialogues entre mères et enfants, des dialogues que l'on serait fort embarrassé d'inventer. Dans ces dialogues, les petits gazouillent que « l'herbe pleure, » parce qu'ils la

voient scintillante de rosée, que les étoiles son les « étincelles du fourneau de Dieu », et les papillons des « fleurs volantes. » Ailleurs, un petit garçon, se rappelant avoir eu beaucoup de rêves dans une certaine chambre où il a dormi supplie sa mère de ne plus le loger dans cette chambre *pleine de rêves.*

*
* *

Les enfants ne sont pas seulement poètes ils sont aussi dramaturges et acteurs. Le jeu est pour eux un drame perpétuel qu'ils se chargent de mettre en scène et d'interpréter. Ils ne s'inquiètent pas plus des accessoires que la troupe mémorable du *Songe d'une Nuit d'été* et conviendraient volontiers comme les personnages de Shakespeare : « Toi, tu seras le mur. Toi, tu porteras une lanterne, et tu représenteras la lune. » Enfin les premières questions qu'ils balbutient sont telles que les posent les plus hautes philosophies et les psychologies les plus affinées.

Plus d'une femme habituée à briller dans les causeries de salon a dû s'avouer à court d'esprit et de science, devant une de leurs interrogations : « Maman, pourquoi ne voyons-nous pas deux choses avec nos deux yeux? » Ce petit psychologue avait trois ans et demi. « Maman, pourquoi ma sœur n'est-elle pas moi, et, pourquoi, moi, ne suis-je pas ma sœur? » La jeune

personne qui s'inquiétait ainsi de ce que la philosophie appelle le principe d'individuation, était, nous dit-on, la fille de gens très simples, très positifs, nullement soucieux de métaphysique.

Quelle sera donc la première pâture de ces petits esprits à qui s'applique délicieusement ce que Platon déclarait des poètes, qu'ils sont « chose légère, ailée et sacrée, » de ces petits esprits si sensibles, si subtils, si profonds? Quel volume leur confiera leur mère? Le rire éclatant de l'enfance nous en voile trop souvent le réel sérieux. Car l'enfant est avant tout un être sérieux. Regardez-le, tout animé par le jeu qu'il vient de délaisser, assis n'importe où, sur le vieux banc, sur la pelouse, sur une marche disjointe, pensif et recueilli, son livre entre les mains et les sourcils froncés, épelant avec ferveur quelque naïve histoire : je ne connais rien de plus auguste que ce spectacle familier, non, quand même il s'agirait de Christophe Colomb abordant le Nouveau Monde : c'est une petite âme encore ailée — je reprends le mot de Platon — à laquelle cet alphabet gauchement manié doit ouvrir le monde merveilleux de la pensée humaine, et l'enfant ne joue plus, ne rit pas, il s'absorbe: il pressent quelque grande chose.

Pour comprendre ce lecteur novice, il faut retourner par le souvenir à nos propres années d'enfance. Il faut nous rappeler nos impressions

de petite fille pour deviner ce qui peut intéresser les petites filles que nous connaissons.

Quels furent nos frais étonnements devant le mystère de l'imprimé?

Les mots tout seuls nous apparaissaient comme d'exquis petits génies faisant surgir à nos yeux — oui, je le *voyais* — l'objet qu'ils avaient mission de désigner: rose, clé, table, étoile... Une page de mots équivalait à un album d'images. Les enfants me semblent avoir le goût des mots poétiques. J'entends de la vieille poésie un peu surannée, un peu démodée, sur laquelle ils n'ont pas eu le temps de se blaser. La tendre Desbordes-Valmore m'a révélé, d'un alexandrin, quand j'étais toute petite, le charme du vieux quartier provincial que j'habitais, et que le progrès contemporain a, depuis, fait banal, sous prétexte de l'améliorer.

Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert.

C'étaient des rues étroites, bordées de vieux murs et de jardins, d'où les lilas en fleur avaient l'air de grimper sur l'épaule de ces vieux murs, un peu par espièglerie, et beaucoup pour nous adresser des sourires d'amitié. N'est-ce pas un immense bienfait, mieux qu'un cadeau de reine? A plusieurs d'entre nous, sans doute, la glorieuse Marceline, par ses *Poésies de l'Enfance*, a donné d'apercevoir la grâce du printemps. Ne

devons-nous pas également certaine reconnaissance à la jolie rengaine du *Petit oreiller*?

> Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
> De l'aube au rideau bleu...

Peut-être ne saisissais-je pas trop bien l'image, mais elle correspondait pour moi à la lueur du matin se jouant aux plis de certain rideau bleu tendu devant ma fenêtre, et j'en étais ravie. Mettre ainsi de la beauté dans le décor intime où s'écoule la vie de l'enfant, une beauté qui soit bien à sa portée, c'est accomplir une véritable œuvre d'éducation.

Il y a, chez Mme Desbordes-Valmore, des termes qu'il est moins facile de comprendre, mais je ne crois pas nécessaire d'expliquer à l'enfant, trop minutieusement et un à un, tous les mots qui forment un poème. D'abord, souvent, nos explications le déroutent au lieu de l'aider : « Je comprendrais très bien, maman, si seulement tu ne voulais pas m'expliquer, » disait une petite fille à sa mère. Elle avait raison, cette petite, il faut expliquer, mais pas trop. Que, dans un texte dont le sens général se saisit plus ou moins vaguement, certains mots inconnus surgissent comme des îles de rêves inexplorées et mystérieuses, à travers un océan déjà parcouru, c'est peut-être un charme, et c'est, en tout cas, une sollicitation au travail personnel de la pensée naissante.

Avec son attirail un peu fané, un peu démodé, de roses et d'hirondelles, la poésie de la sensible Marceline s'adresse à l'enfance sur un ton doucement maternel et moraliste. Celle de Robert-Louis Stevenson — et assez de petits Français savent aujourd'hui l'anglais pour qu'il me soit permis d'en parler ici — s'exprime en camarade de leur âge. Imaginez qu'une fée donne à un enfant des mots qui demeurent à la portée de l'enfance, pour exprimer toute la musique secrète, tout le délicieux ineffable d'une âme enfantine, et vous aurez l'art exquis de Stevenson, en ce volume intitulé : *Un jardin de vers pour l'enfant.*

Ainsi prenez l'étonnement extasié du baby qui découvre le monde comme un jardin fleuri où le soleil, pour éclairer ses ébats, s'ouvre à la manière des roses ; comme une vaste *nursery* où la lune se casse à la manière des joujoux pour former le croissant, et tâchez de le formuler en deux vers afin qu'une mère le dépose sur des lèvres enfantines, comme une goutte de miel ; c'est le distique de Stevenson : « Le monde est plein de tant de choses ! Je suis sûr que nous y serons heureux comme des rois... »

L'enfant aime donc la poésie, parce qu'il y trouve des images et des rimes et que rien ne ressemble autant à un jeu que les images et les rimes. Mais il a ses prosateurs de prédilection qui sont aussi poètes. Vous évoquerai-je, Per-

rault, chanoine Schmid, Andersen, qui fûtes le Shakespeare des petits, incomparable Mme de Ségur?

Je suis pour les images et je suis pour les fées. La science perd trop à vouloir se faire amusante. Réservons-la pour d'autres heures, pour d'autres moments. Il y a des livres qui veulent instruire et n'y arrivent guère; il y en a d'autres qui, sans avoir l'air d'y penser, cultivent les facultés les plus délicates et les plus splendides : « J'aime mieux, me confiait une mère, que mon petit garçon me récite *l'Oiseau bleu*, que s'il me décrivait, sous forme d'apologue, le phénomène de la digestion. »

VIII

LES ENFANTS INCOMPRIS

Une coïncidence toute fortuite m'a mis entre les mains deux petits livres qui racontent l'histoire, l'un d'une petite fille, et l'autre d'un petit garçon ayant le même malheur, celui d'être incompris. Ces ouvrages appartiennent à deux plumes féminines. Le plus ancien des deux est écrit en anglais; paru en 1869, il est toujours familier aux lectrices anglaises. Le second est français et nouveau, datant seulement de quelques mois; et il peut aspirer, de son côté, à une notoriété durable. Il s'agit de *Misunderstood* par Florence Montgomery, et des *Grandes Tristesses d'Alice* par Mme Jean Guiraud, née Petit de Julleville. Sans doute il y a plus d'imagination et de poésie dans le roman britannique, mais on trouve certainement plus d'observation et de psychologie dans le livre français.

Il y a plus d'imagination et de poésie dans la

scène du tombeau de *Timon d'Athènes* que dans la conclusion du *Misanthrope*, mais il y a plus d'observation et de psychologie dans le moindre trait du *Misanthrope* que dans tout le drame de *Timon d'Athènes*.

C'est une véritable petite-fille d'Alceste que la jeune Alice aux grandes tristesses. Elle a, du misanthrope de Molière, la droiture, la fierté, l'humeur sombre. La pauvre petite n'a pas connu sa mère, morte à sa naissance; et toujours pèse sur elle le malheur originel; son père, attristé par le deuil, est sévère à son égard. Sa farouche petite âme a plus de penchant à s'enfermer dans une forteresse intime qu'à se frayer des accès sur le monde : entre elle et le monde, il faudrait un doux et maternel intermédiaire. Cela lui manque absolument.

Humphrey, le héros de Mme Florence Montgomery, est également privé de sa mère. Il l'a connue, lui, et cette mère le comprenait. L'enfant que l'on croit oublieux, indifférent, garde au fond du cœur un éternel souvenir. Le groupe délicieux d'Humphrey et de son petit frère Miles mériterait d'être peint par un Lawrence ou par un Reynolds, sur le fond de parc anglais où tous les deux ils prennent leurs ébats. La plume de Mme Florence Montgomery a des douceurs et des fraîcheurs qui rappellent les beaux peintres dont s'orna l'Angleterre au déclin du dix-huitième siècle. Elle possède, comme

beaucoup d'autres Anglais, qu'ils s'appellent Dickens, George Eliot, ou qu'ils portent des noms moins illustres, le don des trouvailles exquises, pleines de vérité et d'ingéniosité, lorsqu'il s'agit des mots d'enfants.

La bouche sérieuse d'Alice ne s'entr'ouvre guère ni pour le sourire ni pour ces mots chatoyants et frémissants. Elle cède à la contrainte, mais sans paraître vouloir céder. « Cela se trouve bien. Je ne voulais pas dîner. Je n'ai pas faim », dit-elle lorsqu'on la condamne au pain sec. « Je n'aime pas le dessert », déclare-t-elle lorsqu'elle est privée de dessert, et elle résiste courageusement aux attraits d'une savoureuse crème au chocolat. Elle a déjà le tempérament d'une petite cornélienne. On triompherait de ses obstinations et de ses résistances, avec la dose de patience et de fermeté, de raisonnement et de tendresses, que saurait seule mesurer une mère ou une éducatrice très habile.

Nos deux auteurs ont des visées différentes. En écrivant, Mme Guiraud pense surtout aux jeunes filles : elle veut les éclairer sur les dangers de l'orgueil et de l'entêtement. D'autres avant elle y songèrent, d'autres y songent encore ; mais le charme du livre donne à la leçon qui s'en dégage une portée éducatrice peu commune. Le petit livre anglais projette une autre éducation, celle des parents. La très courte

éface mériterait d'être citée : « On a songé
e la vie des enfants, telle qu'elle leur appa-
ît, de leur propre petit point de vue, n'est pas
ffisamment réalisée par ceux qui les en-
urent. » Une pareille phrase doit être médi-
: et le commentaire de cette phrase, nous le
ouvons précisément dans la vie même de cette
ice — vie grandement triste — que déroule
us nos regards émus la plume de Mme Gui-
ud. Lisez ces deux livres, l'un après l'autre,
llais dire l'un en face l'autre, et vous songe-
longuement, ensuite, avec une mélancolie
sireuse de devenir souriante, qu'il y a de par
monde beaucoup de petites créatures incon-
emment avides de rencontrer devant elles un
ur qui les pénètre et qui les devine... C'est
cas, me direz-vous, pour quelques grandes
rsonnes. Mais nous parlons ici des enfants.
Il y a des enfants incompris, et c'est presque
jours la faute de leur entourage. Le point de
e de l'enfant diffère du nôtre, la vie ne lui
paraît pas comme elle nous apparaît à nous,
les enfants ne savent guère s'expliquer.
âme de l'enfant, souvent subtile et complexe,
incapable de s'analyser : il a, d'ailleurs, si
u de mots à sa disposition, le pauvre petit!
s grandes personnes ont une tendance à juger
enfants, comme si les enfants étaient sim-
ment des diminutifs, des abrégés de grandes
rsonnes. Aucun jugement ne me semble moins

équitable. L'enfant, même aimé, même choy
a l'intuition de ne pas être compris et, souven
il se tait quand il aurait à nous dire des chos
fort intéressantes. Autant que la brusquer
l'ironie lui paraît déconcertante et redoutable
En présence de ce mystérieux petit être, u
grande personne a beaucoup à deviner. Elle s
perd si elle cède à la tentation de lui appliqu
sa propre logique. L'enfant a sa logique spé
ciale. A la fois ingénieuse, touchante, et su
tout inattendue, cette logique, qui n'a jamai
été contrariée par l'expérience du monde ext
rieur, est sensiblement plus rigoureuse que
nôtre. Songez donc qu'elle ne connaît pas se
limites ! L'enfant croit très aisément à l'infle
bilité des principes de morale qu'il a adopté
Il ne faut pas désobéir. Il ne faut pas ment
Cela lui paraît tout clair, jusqu'au jour où
vous entend donner l'ordre à un domestique
répondre aux visiteurs, si vous restez chez vou
par la phrase consacrée : « Madame est sortie
Il reçoit un choc, et tout son petit édifice mo
court le risque de s'effondrer. N'essayez pas
lui dire qu'il est des mensonges permis, d
mensonges obligatoires qui, d'ailleurs, ne tro
pent personne. Sa logique triomphera de
vôtre : « Le mensonge est une faute. » Il n'y
pas à le sortir de là. Vous avez menti, et vo
êtes en faute, toute grande personne que vo
êtes... à moins que vous l'ayez trompé, lu

tit enfant, lorsque vous lui avez affirmé que le ensonge est une faute... Et, dans le code qu'il forge à lui-même, l'enfant estime que c'est ne faute très grave de tromper sa jeune con- ance. Le pire qui pût arriver serait que l'enfant ardât pour lui seul le secret de son trouble. Il t dangereux de laisser perpétuer la fausse te qui détruit toute l'harmonie de cette petite me. Interrogez l'enfant, pressez-le de vous pondre, et qu'il sente, dans vos paroles, de douceur, de la sollicitude, de la tendresse; bituez-le à ne pas craindre de vous ouvrir n cœur.

Plus d'une fois, je n'en doute pas, vous aurez constater chez l'enfant cette émouvante et licieuse anomalie : il est toujours prêt à croire l'inflexibilité des lois morales, et toujours clin à professer la plus complète indifférence, la rigueur des lois physiques est en jeu. Que s étoiles apparaissent en plein jour, qu'un jet soustrait aux lois de la pesanteur demeure ns point d'appui, suspendu dans l'espace, cela l'inquiètera pas, mais que vous — vous qu'il specte — après lui avoir enseigné l'horreur mensonge, vous commettiez en sa présence seul petit mensonge — pour lui le monde est uleversé! Les enfants sont à la fois héroïques romanesques. Ils se plient difficilement aux mpromissions. C'est ce qu'a très bien vu, s bien décrit M. René Boylesve dans le

charmant récit de *l'Enfant à la Balustrade*, qu
n'est pas une lecture d'enfant, mais une œuvre
de psychologie aiguë et délicate.

Il s'agit, en réalité, d'une mesquine lutte de
petite ville, mais pour le cerveau de l'enfant
la balustrade qui la contemple, elle revêt les
couleurs des grands combats où la plus haute
justice est intéressée. Puis, lorsque la lutte
s'achève à la satisfaction des grands qui, for
gaiement, immolent leur fierté à leurs intérêts,
un peu d'idéal s'effrite en silence dans une pe
tite âme qui ne saurait rien exprimer de sa dé
ception.

L'enfant se résigne à ce manque de mots que
nous constations tout à l'heure, comme il se
résigne au froid, à la pluie, à sa faiblesse, à sa
petite taille; et il ne souffre pas de ce défaut
d'expression, comme une grande personne en
souffrirait. Très souvent, les enfants vous pa
raissent moins communicatifs que les grandes
personnes. Ils ne songent nullement que telle
chose puisse être dite : ils ne souffrent donc
pas de ne pas la dire. J'ai connu des enfants
qui, peut-être sous l'influence d'une lecture ou
d'une histoire racontée, se forgeaient, dans
leur propre tête, un dangereux petit roman :
« Si j'étais un enfant trouvé que papa et
maman auraient adopté, papa et maman m'aime
raient moins qu'ils n'aiment mes frères et
mes sœurs. » Ensuite il n'est pas difficile

l'enfant d'imaginer qu'il est un enfant trouvé. La moindre réprimande des parents les plus tendres cause alors des désastres dans cette petite cervelle travaillée par un doute morbide. Et les parents ne savent pas, ne le supposent pas, sont à cent lieues de le supposer. L'enfant pleure quelquefois en cachette, mais l'insouciance de son âge le reprend, il se mêle aux jeux des autres, et les larmes d'enfant ne laissent pas de traces. Certains parents très attentifs ont vécu des années, sans soupçonner qu'un pareil drame se jouait dans le cerveau de leur enfant. Je tiens ce renseignement de deux jeunes femmes, de familles différentes, qui, chose étrange, m'ont affirmé toutes les deux avoir traversé pareille phase dans leur enfance. Il est vraisemblable qu'elles ne sont pas les seules. Un mot de leur part aurait éclairé leurs parents, et ceux-ci n'auraient pas manqué de les guérir. Oh ! certes, il faut encourager les enfants à parler !

D'autres garderaient, sans doute, le même silence, non plus, à vrai dire, pour un roman douloureux, forgé à plaisir dans leur petite tête, mais lorsque leur perplexité s'exerce sur un fait d'apparence mystérieuse. Un mécanisme d'horloge les surprend-il, vite ils inventent une explication semi-féerique qui leur plaît, sans qu'ils soient bien sûrs de sa vraisemblance ; mais, plutôt que de la contrôler, plutôt que

d'interroger les grandes personnes, il se taisent. Pourquoi ? Peut-être craignent-ils une moquerie, ou bien ils préfèrent garder leur rêve.

Il suffit de deux ou trois exemples pour nous faire évoquer le mystère de l'âme enfantine... Pour nous le faire évoquer, pas pour nous le faire approfondir. Simplement, mais vigoureusement, l'auteur des *Grandes tristesses d'Alice* nous dessine toute une psychologie d'enfant. Et si nous avons raison de sourire des femmes incomprises, nous aurions raison plus encore de pleurer sur les enfants incompris, car l'incompréhension de leur entourage peut fausser toute leur vie. Chercher à comprendre un enfant, c'est travailler pour l'avenir, c'est presque deviner ce que sera l'avenir.

IX

MÈRES ET PÉDAGOGUES

On est tenté de sourire un peu des psychologues qui viennent faire la leçon aux mères de famille. Comme si les mères de famille n'étaient pas capables d'en remontrer cent fois pour une aux psychologues, lorsqu'il s'agit du bien de ce petit être qui absorbe toutes leurs pensées ! Soit : mais sans nier les inspirations de l'amour maternel, il faut prendre garde que l'amour aveugle aussi souvent qu'il éclaire, et que l'inspiration, pour s'épanouir avec efficacité, a besoin de se soumettre à une discipline.

De nombreux parents, pénétrés de cette vérité, se sont associés afin d'augmenter, en les réunissant, leurs efforts et leurs expériences ; afin, aussi, de provoquer et de recueillir les leçons de la psychologie et de la pédagogie. L'existence d'une *Parents' Union* en Angleterre, une tentative faite en France sous le nom

d'*Union des Parents et des Éducateurs*, des associations des mères de famille aux États-Unis, de fréquentes réunions de parents en Allemagne, enfin et surtout la fondation de la Ligue belge d'éducation familiale qui, la première, a suscité un essai d'entente internationale, attestent que de semblables entreprises répondent aux aspirations de tous les pays. Cette ligue belge a pris l'initiative des congrès internationaux de Liége, de Milan, de Bruxelles, assemblés en 1905, 1906 et 1910, qui se sont tout de suite révélés comme de merveilleux laboratoires d'étude. On s'y occupa, relativement à l'enfance, de questions psychologiques, physiologiques, hygiéniques, médicales, pédagogiques.

*
* *

« L'idéal de l'éducation, déclare Herbert Spencer, serait d'obtenir une complète préparation de l'homme à la vie tout entière... Songez qu'il y a vingt manières de se tromper, et une seule de ne pas se tromper... » Si l'erreur est si large et la vérité si étroite, qu'il faut de prudence et de précision pour atteindre celle-ci sans effleurer celle-là ! Dans le cadre familial, la mère gouverne un royaume. Qu'elle soit triste ou gaie, active ou paresseuse, pensive ou irréfléchie, aux yeux des petits le premier aspect du monde se ressent de ces influences. « Ce qu'on appelle l'homme, écrit Joseph de Maistre

c'est-à-dire l'homme moral, est peut-être formé à dix ans, et, s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. Si la mère, surtout, s'est fait un devoir d'imprimer sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais. »

La tâche maternelle qui me semble ici magnifique ne peut être appelée humble qu'à condition que l'on adjoigne à cette épithète un autre adjectif dont elle s'accompagne dans les vers de Dante : haute et humble, *alta ed umile*.

Si la mère, quelquefois, médite sur les conseils des psychologues et des pédagogues, comme sur ceux des hygiénistes, en ce qui concerne son petit enfant, cela ne la dispense d'aucune réflexion, d'aucune observation personnelle. C'est pourquoi le Congrès de Liége lui recommandait de tenir un cahier de notes prises au jour le jour sur la vie quotidienne de ses enfants. Tout doit y trouver place : la santé, les remèdes, les symptômes des petites maladies, arrêt ou développement intellectuel, progrès ou retards, réflexions enfantines, particularités de caractère, influence de certaines observations. Ainsi la mère, enregistrant ses expériences, peut y recourir et arriver à se créer un plan, une méthode d'ensemble, souple et flexible, cela va sans dire, mais orientée et

coordonnée, de façon à ne rien laisser de trop au hasard.

Cela sera d'autant plus utile que l'enfant est souvent une personne inconnue, et une personne très secrète, très profonde, très difficile à connaître. Sa confiance peut être si facilement affermie ou diminuée : « Maman, regardez ceci. Maman, regardez cela, » crient les babies à tout propos, habitude qu'ils conserveraient, ajoute Herbert Spencer, si la sotte maman ne leur défendait point de la tracasser. »

Or, il est peu d'affaires aussi sérieuses que l'éveil de ces premières impressions, mais la pauvre maman que Spencer, avec une injuste sévérité, traite si vite de sotte, a le droit de succomber quelque peu à la fatigue : elle n'a pas assez de sa voix pour répondre à toutes les questions qui lui sont posées, ni de ses yeux pour regarder tous les objets qui lui sont signalés. Le congrès de Liége a pris avec plaisir connaissance des jolies pages que M. Louis Arnould lui avait envoyées sur la Patience féminine dans l'éducation, et qui, par une note juste et fine de compassion attendrie, dédommagent un peu ces pauvres mamans de certaines rudesses du philosophe anglais.

*
* *

Serait-il vrai que, chez beaucoup de pédagogues de profession, le premier sentiment qui

s'éveille à l'égard de la famille soit celui de la défiance? En tout cas, cette fâcheuse disposition est en passe de s'atténuer, et deux livres sont récemment parus, en France même, qui contribueront à la corriger : l'un, de M. Paul Crouzet, s'appelle *Maîtres et parents;* l'autre, de M. Bouillot, s'appelle *la Coopération de la Famille et du Lycée.*

« La famille, affirme M. Paul Crouzet, professeur au lycée de Toulouse, est la première école et reste l'école permanente de chacun de nous. » M. Bouillot, professeur au lycée de Beauvais, déclare : « Nul ne contestera qu'au point de vue hygiénique et moral, la famille soit pour l'enfant le milieu pédagogique par excellence. »

Il est à désirer, beaucoup le pensent, que des rapports suivis se nouent entre parents et professeurs. Or, ces professeurs se plaignent de ne pas être toujours compris des familles. Tels parents se débarrassent de l'éducation de leurs fils comme d'un fardeau. Des maîtres ont — ayons le courage de l'avouer — pu dresser tout un petit réquisitoire contre certains préjugés maternels ou paternels, délibérément contraires aux plus saines notions pédagogiques.

Par exemple, je trouve signalés chez M. Crouzet un ou deux exemples de gâterie désastreuse Un élève arrive en retard à l'école d'une façon.

régulière. Les parents prévenus font la sourde oreille, et l'instituteur ayant adressé un dernier avertissement, le père répond : « Vous avancez la pendule tout exprès. »

Puis il y a des petits cerveaux que l'on surchauffe, afin de complaire à la vanité des parents. Le brillant est préféré au solide, le paraître à l'être.

On surmène la mémoire, on subit à l'excès le prestige de cette éclatante faculté, mais on néglige totalement la compréhension, faculté plus intime, plus sérieuse, plus profonde. Il y a long temps, hélas ! que Montaigne disait : « Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir... »

Si les professeurs émettent des critiques vis-à-vis de certaines familles, il serait intéressant que les familles pussent adresser leurs propres remarques aux professeurs. Pour arriver à une entente, des explications paraissent nécessaires.

Les échanges de visites sont recommandés, les causeries sont préconisées, les conférences peuvent servir à nouer des relations précieuses entre maîtres et parents; des examens passés chaque mois par l'enfant, à l'école et devant sa famille, ont donné d'excellents résultats.

Le carnet de correspondance, qui vogue entre l'école et la maison familiale, doit être soigneusement annoté; il peut renfermer, page à page, les observations des maîtres et celles des pa-

rents; il faut le rendre, autant que possible, toujours plus pratique, plus clair, plus complet. « Mettez que ma fille est bavarde; j'aime mieux cela qu'une note en chiffres, » disait un jour une brave femme.

M. Bouillot demande pourquoi la famille ne rédigerait pas un bulletin trimestriel qu'elle communiquerait au professeur, en réponse à celui que le professeur remet à la famille. Ce serait encore un moyen de se concerter et d'agir en commun.

Voilà, certes, une besogne qui ne saurait laisser la mère indifférente et qui n'est ni banale ni terre à terre. Son cœur, pour la parachever, aura des intuitions merveilleuses dont profitera ensuite la science des éducateurs, et telles remarques qu'elle fera sur ses enfants seront fructueuses pour d'autres enfants. Je me rappelle ici l'impression que laissèrent au congrès de Liége les expériences toutes familières d'un grand-père qui est, en même temps, un éducateur; il est vrai qu'il s'agissait d'une page délicieuse, et que ce grand-père était M. Ernest Lavisse :

« Ma petite-fille de huit ans sait fort bien à présent, écrit M. Lavisse (elle le sait, grâce à son grand-père), que, dans le concert donné par le vent, le peuplier ne chante pas comme le sapin ni comme le hêtre... Je lui rends un grand service en la préparant à comprendre les poètes.

Lorsqu'ensuite elle lira dans son La Fontaine :

Du bout de l'horizon accourt avec furie,

elle ne comprendra pas tous ces mots difficiles, mais elle entendra le grand bruit du vent à travers les arbres... Elle ne sera pas une petite perruche. Il y a bien assez de perruches, de perroquets aussi. »

*
* *

N'est-ce pas une initiative pour laquelle une mère, mieux qu'un professeur, peut rivaliser avec un grand-père? Il s'agit de développer, dans une petite âme, le sens profond des humbles choses; de lui donner ce sentiment exquis et intime de la poésie qui ne se traduit pas toujours en vers, et qui, loin de désenchanter de la réalité, l'illumine et la transfigure, en projetant de beaux rayons sur le devoir, la nature et la vie.

X

LA CASA DEI BAMBINI

La Casa dei Bambini! Cet italien a-t-il besoin de traduction? *Le Case dei Bambini*, les maisons des Enfants, ont donné son titre à un livre de la doctoresse Maria Montessori, traduit en français.

Il s'agit d'une maison qui est une école, et d'une école où les enfants se croient dans leur maison. C'est une invention féminine, ingénieuse et charmante. Mlle Montessori est docteur en médecine; elle ne s'est pas contentée de la science des livres; ayant observé les enfants, elle a voulu faire bénéficier l'école des connaissances qu'elle avait puisées dans cette étude; enfin elle a réalisé son rêve.

Elle a trouvé d'admirables collaboratrices à Rome chez les Franciscaines missionnaires de Marie, dont le couvent est situé via Giusti. Les Franciscaines ont offert à Mlle Montessori

une de leurs salles, pour qu'elle y fît des cours.

Ces cours étaient suivis par des institutrices, des professeurs, des dames de l'aristocratie romaine, des religieuses de diverses congrégations. Ils ont cessé, mais les Franciscaines ont conservé leur école modèle où l'on initie de jeunes institutrices à la méthode Montessori. Elles ont envoyé de ces institutrices dans plusieurs pays, et jusqu'en Russie. En Italie, la méthode Montessori est appliquée dans un certain nombre d'écoles laïques et d'écoles congréganistes, notamment dans l'asile fondé par le Souverain Pontife Pie X aux environs de Saint-Pierre. Qu'est-ce qu'une école Montessori? Par des conférences, par des articles remarqués, Mlle Jeanne Barrère l'a fait connaître en France. Il existe à Paris une ou deux écoles de ce genre, mais l'idéal de la fondatrice serait qu'elles bénéficiassent du voisinage d'un jardin. Leur véritable cadre se compose d'une ou deux salles ouvrant de plain-pied, par une porte-fenêtre, sur ce jardin ou sur une cour.

Mlle Montessori meuble ces salles de petits fauteuils et de petites tables, petites tables à une seule place — tout cela léger, approprié à la taille de l'enfant. Elle y suspend l'image d'une madone de Raphaël. Lorsque nous franchissons le seuil d'une école Montessori, nous avons vraiment le sentiment que

ous pénétrons dans le monde des enfants. Mlle Montessori est doctoresse : elle a tracé ingénieux systèmes de mensuration pour cons-ter le développement physique de ses élèves : on matériel est toujours ingénieux. En outre, lle veut réagir contre la manie qu'ont certains rofesseurs d'étourdir leur public du bruit de urs paroles, de leurs adjurations, de leurs re-roches. Elle prend comme maxime ce vers de ante : « Que tes paroles soient mesurées ! » Parler peu, parler le moins possible, « *comp-r* et *peser*, nous dit Mlle Montessori, les pa-bles à prononcer, » voilà ce qui convient à une ducatrice. Le cerveau de l'enfant ne sera pas tigué, désorienté par un flux de discours, et outes les paroles auront une portée, acquerront ne valeur. Il y a des éducateurs, des éduca-ices, pleins de bonne volonté, mais dont la ersonnalité est oppressive ; ils s'imposent eux-êmes avec leurs systèmes, leurs habitudes, urs manies, leurs tics, au pauvre petit être huri dont ils ébranlent l'équilibre.

Il faut toujours partir de ce principe que l'en-ant n'est pas fait pour l'éducateur, mais que éducateur est fait pour l'enfant.

Aussi s'attache-t-on à laisser l'enfant mani-ester sa nature ; la maîtresse s'efface pour ob-erver, quand il le faut ; et nulle part mieux que ans une école Montessori ne se révèlent, va-iées et nuancées, les personnalités enfantines :

les unes toujours prêtes à se mettre en avant, les autres à se cacher, certains enfants toujours prêts à être acteurs, certains autres à demeurer spectateurs. Mais qui parle d'éducation parle de discipline : tous ces penchants veulent être disciplinés.

Une des plus jolies trouvailles de Mlle Montessori consiste dans ses leçons de silence. Je les goûte pour plusieurs raisons que vous démêlerez à mesure qu'on vous les décrira. Je laisse Mlle Montessori vous les décrire :

« Dans diverses poses, assise ou debout, je reste absolument silencieuse sans bouger un doigt, en respirant d'une manière aussi imperceptible qu'il m'est possible. Puis, appelant un élève, je l'invite à faire de même. Ce n'est pas chose facile: il bouge un pied, pour le poser mieux, étend un peu la main sur le bras du fauteuil ou respire trop haut. Pendant l'exercice, coupé de brèves explications, les élèves, enchantés, regardent et écoutent, s'intéressent à ce fait, nouveau pour eux, qu'il y a plusieurs *degrés de silence* et qu'on fait tant de bruit sans le savoir. Le silence est absolu là où rien, absolument rien, ne bouge. Ils me regardent, étonnés, quand je me mets debout au milieu d'eux et que c'est vraiment comme si je n'y étais pas. Les voilà tous à tâcher d'en faire autant. Et, tandis qu'ils s'observent anxieusement, avec la ferme volonté de demeurer tranquilles,

l se produit vraiment un silence différent de ce que l'on appelle, généralement, de ce nom. La salle paraît vide, on perçoit le bruit de la pendule, et ce tic-tac semble angmenter d'intensité à mesure que le silence est plus complet. Du dehors, de la cour, qui semblait silencieuse, des bruits nous parviennent; c'est un oiseau qui picore, un enfant qui passe.

« C'est le moment de clore les volets; les petits sont invités aussi à fermer les yeux en appuyant lentement la tête sur leurs mains. Dans cette obscurité le silence absolu se rétablit. « Attendez maintenant une voix légère qui vous appelle par votre nom. » Alors, d'une chambre voisine, à travers la porte ouverte, je les appelle doucement, je prononce lentement les syllabes, comme quand on lance un cri dans la montagne, et cette voix, presque mystérieuse, parvient au cœur des petits et parle à leur âme. »

Il y a là toute une méthode de discipline, une victoire sur soi-même, puis un repos, puis un exercice de l'ouïe. Tous, tant que nous sommes, nous gagnerions à prendre quelquefois de ces leçons de silence, à faire le silence dans notre âme comme dans la chambre où nous respirons!

*
* *

J'ai parlé de l'ingéniosité du matériel Montessori. Voyons le matériel gymnastique : des barres parallèles; l'enfant marche appuyant

les pieds sur la barre la plus rapprochée du sol et s'accroche des deux mains à la barre supérieure. Il exerce ainsi les jambes *sans faire reposer sur elles le poids du buste.* Une balançoire à planchette, que l'enfant assis, les jambes étendues, met en mouvement par une pression des pieds sur la planchette, et cela sert à fortifier le genou. Un petit escalier rond où l'enfant s'exerce à monter et à descendre des marches. Des degrés, pour apprendre à sauter. Des échelles de corde, etc.

J'admire beaucoup les dix cadres employés à la *Casa dei Bambini* pour ce que l'on appelle la gymnastique éducative. Il s'agit de cadres où sont cloués des morceaux d'étoffe ou de peau, qu'il faut unir ou séparer, en les boutonnant ou en les déboutonnant, en les agrafant ou en les dégrafant, en les laçant ou en les délaçant, en les nouant ou en les dénouant. Tout y passe : les gros boutons, les petits boutons, ceux qui ne réclament que les doigts, ceux qui nécessitent l'usage des crochets, les agrafes, les pressions, etc. Véritable gymnastique manuelle par laquelle l'enfant apprend à s'habiller tout seul.

Pour la gymnastique respiratoire, la maîtresse ordonne des exercices d'aspiration et de respiration. Il y a de multiples gymnastiques. La vue, par exemple, doit s'exercer au discernement des couleurs, des formes et des grandeurs. La maîtresse dit d'abord à l'enfant :

Voilà du bleu, voilà du rouge. » Elle lui dit nsuite : « Comment s'appelle cette couleur ? Et elle autre ? » On arrive à présenter à l'enfant ifférentes nuances des mêmes couleurs, pour es lui faire reconnaître. Pour lui apprendre le iscernement des formes, on lui montre à enastrer certaines plaques de formes diverses, ans des ouvertures adaptées à chacune de ces ormes. Pour les grandeurs, on lui donne des ylindres de volumes différents, et des planhettes où chacun de ces cylindres a sa place narquée par un trou correspondant à sa mesure xacte.

Apprendre le nom d'une couleur, c'est réner sur une nouvelle province du monde. L'enant le comprend ; il est très fier de cette acquiition. J'admire la joie du petit enfant que nous écrit Mlle Montessori et qui, courant dans le ardin, regarde pour la première fois le ciel et 'écrie triomphalement : « Oh ! que le ciel est leu ! » C'est un jour qui marque dans la vie 'un enfant que celui où ses yeux conquièrent out le bleu du vaste ciel !

Les leçons de silence, que nous avons enviagées sous le rapport de la discipline, servent ussi beaucoup à l'exercice de l'ouïe. La maîresse réclame le silence. Elle le réclame de plus n plus profond. L'enfant, ce qui est un merveilleux exercice, discerne les degrés de sience, écoute les sons légers, les bruits loin-

tains. Mlle Montessori nous déclare que le sens musical de l'enfant ne s'éveille guère par des instruments trop compliqués, par le piano ; elle aimerait que la lyre antique berçât leur première instruction musicale.

Le rythme est ce qui, d'abord, frappe le plus. Les enfants y discernent-ils un écho du battement de leur propre cœur ? Un pressentiment de la chanson des vagues ? Ou du mouvement des mondes ? Toujours est-il qu'ils se montrent sensibles au rythme dès leur berceau, car n'est-ce point par le rythme qu'agit sur eux la cantilène de leur nourrice ? Et le petit Joseph de Maistre ne comprenait pas les beaux vers de Racine que sa mère lui lisait à voix haute, mais il en goûtait la noble musique : « Mes oreilles, dit-il, ayant bu de bonne heure cette ambroisie, n'ont jamais pu souffrir la piquette. »

Ils apprennent les couleurs, les sons, les parfums. Les yeux bandés comme pour un jeu de colin-maillard, ils s'évertuent à distinguer l'odeur douce de ces humbles fleurs qui sont les fleurs des enfants et des aïeules : les violettes, le lilas, le réséda, le muguet, et qui nous font respirer l'âme des anciennes saisons. Ils s'efforcent de reconnaître au toucher le satin, le velours, la soie, la toile, la laine.

Mais le petit être qui n'ignore plus le parfum des roses, le bleu du ciel, ni les gammes du silence, est mûr pour les premiers élé-

ments de notre savoir : l'écriture, la lecture, l'arithmétique. Comment les lui enseignera-t-on ?

Le dessin, vous le savez, nous l'avons déjà remarqué, est un jeu de l'enfance. L'enfant cherche tant bien que mal, plus souvent mal que bien, à reproduire les objets qu''il a sous les yeux: une maison, une lampe, une cheminée, un arbre... A tenter ces informes essais, la main acquiert déjà une sorte de dextérité. Pour que l'enfant soit de plus en plus maître de son crayon et de sa craie, on lui donne un crayon de couleur, de la craie de couleur, afin de remplir sans en dépasser les contours certaines figures dessinées. Le trait progresse toujours vers la précision. Cela mène petit à petit l'enfant à écrire.

On lui remet les différentes lettres découpées en papier à l'émeri. Il suit leurs contours, il en marque les traits, il reconnaît leur forme. Elles lui deviennent familières. Ensuite il les assemble pour des mots simples. Puis un beau jour il constate qu'il sait écrire sans s'apercevoir comment il l'a appris : il reproduit ces mots. La lecture suit de près l'écriture.

L'arithmétique elle-même prend des allures concrètes : elle s'enseigne par le système des bâtonnets : un bâton et d'un décimètre représente un; de deux décimètres, deux; de trois décimètres, trois, etc., jusqu'à dix. Le bâtonnet

d'un décimètre est bleu, celui de deux décimètres bleu et rouge. Ensuite le bleu et le rouge alternent par décimètre. Lorsqu'on initie l'enfant aux premières opérations du calcul, il est facile de lui montrer que, réunis, un bâtonnet de trois décimètres et un bâtonnet de deux décimètres égalent un bâtonnet de cinq décimètres, de lui rendre ainsi visibles de simples additions et de simples soustractions. L'école dispose aussi de planchettes divisées en casiers 0, 1, 2, 3, 4, jusqu'à 10. Dans le casier 0, on ne met rien; dans le casier 1, on met un cube; dans le casier 2, deux cubes, etc.

*
* *

C'est entre 9 heures et 4 heures que se déroulent ces exercices variés. L'entrée des bambins, le matin, est suivie d'une salutation, d'une visite de propreté, d'exercices de vie pratique : se débarrasser des manteaux, et mettre les tabliers en s'aidant réciproquement. Suit une revue de la salle pour y rétablir l'ordre et enlever la poussière. Puis une leçon de langage : on raconte ce qu'on a fait la veille. Puis une exhortation morale et la prière en commun.

De 10 à 11 heures et demie se placent les exercices intellectuels, les leçons de choses, entrecoupées de repos, et diverses autres besognes. De 11 heures et demie à midi, le repas, suivi d'une courte prière.

Le reste de la journée est consacré à des jeux libres, à des jeux dirigés, au travail manuel, au dessin, à des occupations multiples.

Les aiguilles courent sur le cadran, et le soleil accomplit son trajet, et les ombres des arbustes tournent dans les jardins selon la loi durable, à laquelle les révolutions des hommes ne changent et ne changeront rien. Les petits réunis au Jardin d'enfants ou à la *Casa dei Bambini* découvrent peu à peu le monde. Ils le découvrent sans fatigue, presque en jouant, en se disciplinant pourtant, car l'enfant a besoin d'une discipline.

Et j'aime à citer, une fois encore, le distique de Stevenson mettant sur les lèvres des tout petits cette parole d'ébahissement confiant : « Le monde est plein de tant de choses ! je suis sûr que nous y serons heureux comme des rois. »

Sans doute, c'est la pensée des bambins, lorsqu'ils découvrent le silence, la musique, la couleur, le parfum.

Leur institutrice leur apprend qu'ils tiennent de Dieu ce royaume, et qu'ils y règnent par leur âme. Elle s'applique à leur faire aimer le bien et détester le mal.

Et lorsque le soleil s'abaisse sur les horizons glorieux et sévères de la campagne romaine, sur les collines légères et comme soulevées vers le

ciel de la mystique Ombrie, les petits enfants d'une école Montessori, réunis sous l'image de la madone de Raphaël, le saluent, non par les vers de Stevenson, mais par le cantique de saint François d'Assise : « Soyez béni, mon Dieu, pour notre frère le soleil[1] ! »

1. Le livre de la doctoresse Montessori : *Les Case dei Bambini* a été traduit par Mme Gailloud (Neuchâtel (1913). Une étude de Mme Fisher : *L'éducation Montessori*, a été publiée en 1915 (Paris, Fischbacher), avec introduction de Mlle Magdeleine Dufresne.

XI

SUR QUELQUES VISAGES D'ENFANTS SÉRIEUX

I

Une chose nous frappe : c'est le sérieux dont le doux art toscan revêt beaucoup de visages enfantins. Ils sont sérieux, ces mignons visages, d'un sérieux exact, vécu : ce n'est pas sans émotion que nous contemplons les yeux graves et la petite bouche close, aux lèvres bien serrées, de tel buste d'enfant, sculpté par Donatello.

Florence, dirait-on, n'a connu que des enfants très sages, et, malgré son petit *Rieur*, Florence est sévère ; si parfois elle sourit, c'est surtout pour Léonard. La gravité qui caractérise un certain nombre de têtes modelées par Luca della Robbia se mêle, encore, à la douceur de Mino da Fiesole.

Si l'on chante, le chant est austère, comme celui des *Chanteurs au lutrin*.

Cependant, nous ne sommes pas surpris de les voir regarder ainsi l'aurore de la vie, les doux enfants nés à l'ombre des lis de Florence, et leur gravité nous apparaît suave, comme celle de l'ange que Dante sculptait en rêve pour une *Annonciation*. Nous ne sommes pas surpris, car nous avons songé maintes fois que le sérieux de l'enfance est plus attendrissant encore que son rire ou ses larmes : il exprime un étonnement devant la vie, une interrogation devant les choses, et tant de confiance en notre savoir, en notre pouvoir ! Rien n'est plus touchant que la façon dont s'ouvrent les yeux d'un enfant, alors qu'il interroge, si ce n'est l'attitude de son âme, qui s'ouvre bien plus encore. La sévère et tendre Florence s'adoucit autour de ces petits êtres qu'elle enveloppe de grâce, de rêve et de beauté.

Les maîtres ont mis une exquise tendresse à dessiner, à peindre comme Léonard ou Botticelli, — à modeler comme Donatello, Luca ou Mino, ces doux visages d'enfants sérieux et réfléchis. Ils ressemblent à des enfants que nous connaissons, à ceux qui nous expliquaient hier, qui nous expliqueront aujourd'hui, qu'ils tiennent le soleil pour une lampe d'or, la lune pour une veilleuse d'argent, le ciel du matin pour un grand tapis d'azur, le ciel du soir pour un grand rideau sombre à fleurs étincelantes, tiré sur la splendeur du jour, comme leur bonne

tire sur la mélancolie du crépuscule les rideaux à fleurs de leur tiède chambrette.

Les maîtres se sont émus devant eux, même devant les plus petits. Léonard — les dessins du Louvre en témoignent — n'a-t-il pas fait tenir toute la grâce mystérieuse de la vie dans le gonflement d'une joue enfantine qui, vue de profil, dissimule un nez trop court encore pour se révéler? Dante, le Florentin par excellence, au milieu des guirlandes de flammes, des rondes embrasées et mélodieuses, des éblouissements et des visions ineffables, dont il enchante son Paradis, évoque délicieusement le frais gazouillis des berceaux. « Comme le petit, dit-il un peu plus loin, comme le petit se réfugie bien vite où va sa plus grande confiance... » Comment l'aurait-il oubliée, cette touchante confiance des petites âmes venant de s'ouvrir, lui qui parle si tendrement des petits oiseaux au nid et des petites feuilles vertes, si jolies qu'il en tisse la robe des anges ?

Il semble qu'il y ait quelque chose de sacré dans le sérieux enfantin, si fugitif soit-il. Ne dénote-t-il pas l'attente de l'âme qui se dispose à recevoir les premières impressions de la vie? Puissent-elles lui sembler douces et développer, cultiver ce don de confiance ! Une parole amère, un sourire moqueur lui feraient mal, comme l'aigre bise attardée de l'hiver froisse douloureusement les feuilles vertes, les toutes petites feuilles qui

viennent seulement de naître, dit avec une admiration attendrie l'immortel poète florentin.

Pendant ces minutes fugitives où le pressentiment de la vie colore de ses reflets l'âme songeuse des petits enfants, les mères interrogent l'inconnu de la destinée, de la destinée qui demeure le secret de Dieu : c'est alors qu'elles interprètent un rêve ancien, comme la mère de Dante, ou que, surprises d'un jeu de lumière, elles s'imaginent voir une flamme voltiger sur la muraille, comme la mère de Pic de la Mirandole. Les mères croient toujours au génie des petits enfants.

II

Bien d'autres ont sans doute interprété des rêves, bien d'autres ont cru voir autour du berceau de leur fils voltiger de lumineux présages, et ces fils ont été des inconnus obscurs dont aucun rayon de gloire n'est venu toucher le nom; mais elles n'avaient pas tort de s'émouvoir, car il y a quelque chose d'auguste dans la plus humble des destinées humaines. Qui sait? Les inconnus ne reçurent peut-être pas la moins belle part de bonheur. La mère de Dante, Monna Bella, n'eût pas manqué de tressaillir en apprenant les aventures de douleur et de génie que l'avenir réservait à son glorieux fils

C'était un enfant grave que Dante. On imaginerait volontiers qu'il se fit un jeu de réaliser l'idéal de l'amour chevaleresque sur lequel dissertaient les doctes personnages de l'époque, comme certains enfants s'amusent à projeter d'être de grands voyageurs ou de grands capitaines. Il put écrire dès sa neuvième année : « Ici commence la vie nouvelle... »

Pic de la Mirandole était un enfant studieux, doué d'une mémoire invraisemblable. Sa mère l'envoya faire ses études à l'Université de Bologne. Il apparaissait radieusement beau; les érudits fameux s'émerveillaient de ses aptitudes. Mais ce n'est pas dans la conversation savante, élégante et subtile d'un Marsile Ficin, qu'il trouva plus tard le repos de son âme : la paix tomba dans son cœur, des lèvres de Savonarole. Il brûla les vers d'amour qu'il avait composés et s'occupa de bonnes œuvres, consacrant la plus grande partie de ses biens à doter, pour les marier, les jeunes filles pauvres de Toscane. Il mourut « au temps des lis », selon la prédiction de Camilla Rucellaï, soit parce qu'il était encore à la fleur de l'âge, soit parce que, le jour même de sa mort, le roi de France, Charles VIII, entra dans la ville de Florence. A ses derniers moments, il était assisté par Savonarole [1]. Il avait admiré Platon, et, vers la fin de sa courte

1. Walter Pater, *The Renaissance*, pp. 31-51 (Londres, 1888).

vie, s'était efforcé de pratiquer l'Évangile On l'ensevelit revêtu d'habits dominicains — comme Dante d'habits franciscains — sous les dalles de Saint-Marc. Était-ce cette destinée que présageait la petite flamme voltigeant aux yeux de la mère, sur le sommeil de l'enfant ? Pic de la Mirandole n'est-il pas plus intéressant pour ce qu'il laisse deviner de la capacité de son âme, qu'une telle montagne d'érudition ne parvint jamais à combler, que pour toutes les sciences accumulées dans son laborieux cerveau ?

Qui dit qu'elle ne fut pas une des premières pensées de Pascal, la phrase célèbre : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye » ? Une des pensées de cet enfant de génie ayant accompagné le développement de l'âme et de l'intelligence, et comme pénétré dans l'essence de la vie intime ?

Et lorsqu'il contemplait les carrières de marbre de Sessignano, son pays nourricier, le petit Michel-Ange, qui regardait en jouant ces marbres, s'amusait-il à les tailler, à les sculpter en rêve, pour faire surgir *Moïse*, *l'Aurore* et *la Nuit* ?

Après s'être exercé sous la direction du Florentin Domenico Ghirlandajo, ne s'avisa-t-il pas en son adolescence de créer une statue de neige dans le jardin des Médicis ? Et Léonard, auquel il était réservé de fixer, d'immortaliser le sourire de Florence, Léonard enfant passait

on temps, dit-on, à dessiner des visages de emmes souriantes; adolescent, il se plaisait à ettre en liberté les oiseaux enfermés dans des ages; ainsi ne préludait-il pas également à la lorieuse carrière de sa vie, s'il est vrai que art doit être « une délivrance »[1].

« O race humaine, née pour voler si haut », 'était écrié Dante, et lui-même se reconnaissait oupable « d'avoir abaissé ses ailes »?

III

Le sérieux des enfants émeut ceux qui les aiment; sous la gaieté des jeux, il n'en est pas moins l'attitude réelle de leur petite âme devant a vie. Si fugitif qu'il apparaisse à la surface, l nous impose un devoir : celui de répondre érieusement lorsque nous sommes interrogés érieusement. Ces enfants ne seront pas Dante, Pic de la Mirandole, Léonard, Michel-Ange ou Pascal, mais ils seront des hommes, ils sont des âmes. Une parole entendue chemine quelquefois silencieusement pendant des années, avant d'arriver à toucher le fond d'une âme d'enfant, mais quand ce fond est touché, la marque est presque indélébile.

Observons la gravité des petits, surtout ne

1. Ernest Hello.

l'encourageons pas : tâchons au contraire de les faire rire du bon rire franc, délicieux et sain... A Florence, quand le jour tombe, des fusées de voix enfantines montent en rires perlés de la ruelle étroite vers le ciel mauve, léger, lumineux. Et les échos charmés s'épanouissent, n'ayant pas le loisir de regretter les accents de Dante ou ceux de Léonard de Vinci.

XII

LA VIE REGARDÉE PAR UNE JEUNE FILLE

Chaque être humain organise comme il peut sa vision du monde, et pour certains les menus faits de l'existence viennent se cristalliser autour d'une idée. L'artiste a le don de nous transmettre en quelque sorte sa manière de voir, et le même paysage varierait à travers l'art de Ruysdaël ou celui de Claude Lorrain. Tous ne lisent pas la vie dans le même sens, ni sous la même lumière. A chaque âge différent, il est possible que la lumière se modifie, et ceux qui conservent dans l'âge mûr la lumière de leur jeunesse sont ceux qui, de bonne heure, se sont éclairés aux reflets des sommets éternels.

Certains voient la vie se dérouler comme une fresque imagée, colorée, chatoyante, mais ils n'en devinent pas la profondeur, ils n'en soupçonnent pas la réalité.

D'autres, avant même d'en avoir l'expérience, la devinent profonde et mystérieuse, et le sentiment qu'elle leur inspire est mélangé de peur et d'attrait.

Elle est si vaste et si complexe qu'elle semble correspondre aux définitions les plus contradictoires et qu'elle devrait concilier les formes d'art les plus diverses, puisque, le plus souvent, chacune se donne à tâche de reproduire un de ses aspects. Quel qu'il soit, l'être jeune est posé devant la vie comme devant un problème à résoudre. Le tout petit enfant lui-même est chargé de découvrir une province du monde: il ne comprendra vos explications qu'autant qu'elles s'harmoniseront avec ses propres découvertes, et la province que représentent à ses yeux sa chambre, sa *nursery*, la maison familiale ou la salle d'école, la rue qui passe devant sa fenêtre, l'espace de ciel qu'embrasse cette même fenêtre, le jardin où il joue et où il respire de si près l'odeur de la terre, de l'herbe, des feuilles mortes et des fleurs, tout cela lui fournira la substance de multiples étonnements et de nombreuses leçons.

Certes, un petit enfant a sa vision du monde sur laquelle on écrirait des volumes, si l'on parvenait à la bien connaître. Il existe pour lui deux sortes de questions : celles qu'il nous adresse et celles qu'il s'adresse à lui-même. Quand il a trouvé lui-même une réponse qui le

satisfait, son esprit se repose, et il n'éprouve pas toujours le besoin de la soumettre à notre contrôle; il est satisfait; il y a des chances pour qu'il renferme en soi cette satisfaction; on dirait qu'il y tient, qu'il a peur de l'exposer à quelque choc extérieur. Lorsqu'il vous posera sa question, il notera fort bien la plus subtile dissonance de votre réponse. Il se taira peut-être, car il y a des enfants très polis et qui vous sauront gré de votre bonne intention, qui auront même un peu de chagrin pour vous de voir que vous demeurez au-dessous de cette intention, qui souriront gentiment d'un petit air contraint, poli, je le répète, et gêné, comme ennuyés de trouver une grande personne au-dessous de sa tâche de grande personne, qui est de tout savoir et de répondre à tout, et ils en ressentiront une sorte de léger malaise.

Les psychologues de profession se sont courbés de nos jours sur la petite âme de l'enfant, pour l'ausculter, pour l'écouter; ils se sont moins occupés de la jeune fille. En revanche, dans les romans, dans les drames, où l'enfant ne tient qu'une petite place, la jeune fille en tient une plus grande, beaucoup plus grande. Le romancier, l'homme de théâtre se plaisent à la voir regarder le monde, comme le philosophe de profession se plaît à voir l'enfant découvrir le monde. Il y a pour la jeune fille, comme pour l'enfant, différentes façons de regarder.

Certaines jeunes filles tendent à se représenter la vie comme une longue partie de plaisir, un tennis perpétuel, une promenade sans fin.

C'est, croirions-nous, un défaut ordinaire à la jeunesse de tous les temps (et que l'âge mûr devrait souffrir avec assez d'indulgence) que cette instable et folle gaieté sans cause et sans racines, à laquelle il nous est permis de préférer une gaieté plus calme et plus constante, plus profonde et plus modérée.

Justement, j'ai sous les yeux un vieux livre très remarquable où la fille de Louis XI, Mme Anne de Beaujeu, consigna, sous forme d'enseignements adressés à sa fille Suzanne de Bourbon, le résultat de ses expériences. Et la question « jeunes filles » y est traitée. Madame Anne a l'humeur un peu sévère, et les jeunes demoiselles qui venaient à sa cour, où un séjour équivalait à une sorte de brevet de bonne éducation, risquaient d'encourir quelques remontrances.

*
* *

Il y aurait beaucoup à dire sur ce livre, car il porte l'empreinte d'une très grave et très forte personnalité. Dans les sombres châteaux qui gardaient un peu de l'atmosphère du moyen âge, bien que la Renaissance commençât à les ciseler, les ajourer et les fleurir, les jeunes filles du quinzième et du seizième siècles ressem-

blaient par maints côtés aux jeunes filles d'aujourd'hui, et nous constaterions la même ressemblance chez ces demoiselles de Saint-Cyr, dont l'éducation préoccupait Mme de Maintenon.

Mais l'éducatrice de Saint-Cyr est connue, et celle de Moulins, plus lointaine, ne nous apparaît guère que comme une femme politique d'extrême habileté qui fut la tutrice d'un petit roi d'intelligence assez lente.

Il y a certaines gaietés, certaines folies qui donnent sur les nerfs de Madame Anne, car, après avoir lu son livre, je crois « la moins folle femme de France » susceptible d'avoir eu ses nerfs. C'est très consolant pour beaucoup d'autres.

Anne de Beaujeu ne supporte pas les « moqueresses », ni les impertinentes, ni les envieuses que leur envie porte à médire; ni celles qui se piquent d'être hautaines, qui parlent bas par dédain, ni celles qui se font esclaves de la mode, qui s'habillent légèrement en hiver, « pour être plus gentes et menues », quittes à devenir, par leur imprudence, « homicides de soi-mesme ». Elle ne les veut pas non plus trop romanesques, et c'est une étrange chose que l'accent dont Madame Anne, dans ce livre, raconte l'histoire de certain chevalier incapable de tenir plus de quatre heures le serment fait à une femme que Madame Anne dit avoir intimement connue.

Il y a beaucoup de mélancolie et un peu d'amertume dans le cœur mystérieux de Madame Anne.

Il semble que le jardin de ses pensées soit un de ces jardins d'automne où nous marchons dans le long bruissement et l'âcre parfum des feuilles mortes.

Elle devrait, je crois, hésiter avant de donner à des jeunes filles une vue aussi désenchantée de la vie. Il y a bien des chances pour qu'une pareille vue offusque de jeunes yeux. Cependant, la jeune fille que rêve Madame Anne serait une courtoise et charmante créature, capable de causer avec toutes gens de ce qui les intéresse, et cela nous fait supposer que la fille de Louis XI a pressenti le mot de Molière : elle souhaite que son élève ait des *clartés de tout*.

Pourquoi faut il qu'il entre encore tant de politique dans la sagesse de Madame Anne? C'est une sagesse qui prend sur la terre de solides appuis, mais qui manque certainement d'envolée. Elle veut toujours que l'on contente Dieu et le monde : c'est une sagesse de mi-côte, ignorant le souffle des radieux sommets.

J'aimerais que l'on offrît à des jeunes filles une sagesse plus élevée et plus fraîche, plus printanière en quelque sorte, tout en étant aussi sérieuse, et, pour chercher dans la vie réelle des types de jeunes filles françaises, j'in-

terrogerai ce grave dix-septième siècle, où l'âme française apparut dans un si bel équilibre. Gilberte et Jacqueline Pascal sont de vraies jeunes filles, plus vraies que les Agnès, les Henriette et toutes les ingénues de théâtre; Gilberte répond en vraie jeune fille, dans toute la fierté de ses dix-sept ans, lorsqu'elle dit aux personnes qui insistaient pour que Jacqueline vînt jouer devant Richelieu *l'Amour tyrannique* de Scudéry : « M. le cardinal ne nous aura pas donné assez de plaisir pour que nous songions à lui en faire. » On sait que, grâce à M. le Cardinal, M. Pascal, le père, avait dû chercher asile en Auvergne, comme un fugitif.

Alors que tout le monde s'inclinait très bas devant le tout-puissant ministre, il appartenait à une jeune fille de dix-sept ans, éloignée du monde et de ses compromissions, de demeurer bien droite, la tête haute. Gilberte s'adoucit, par affection filiale, mais j'aime la qualité de son héroïsme. En réalité, l'héroïsme suppose une sorte d'optimisme qui manque peut-être à Mme Anne de Beaujeu, et qu'une éducatrice ne devrait jamais abandonner.

*
* *

Ce bel éloignement des compromissions me représente un trait caractéristique de certaines jeunes filles, les plus profondes et les meilleures.

Elles ont le sentiment profond, religieux, de la vie, de la conscience, de la destinée, et leur âme vibre de cette inquiétude généreuse qui ne doit s'apaiser que dans les hautes satisfactions du devoir accompli. Ces jeunes filles-là ont le sens aigu des responsabilités; on dirait presque qu'elles ont passé des heures à regarder du bord de l'eau les cercles toujours élargis qu'y dessina la chute de la pierre au fond de l'étang. Elles songent toujours aux répercussions. Elles savent qu'il n'est pas beaucoup de paroles indifférentes, que, parmi ces paroles, les unes blessent et les autres guérissent, et je ne dis pas qu'elles soient assez parfaites pour ne jamais user de celles qui blessent; mais, après les avoir employées, elles regrettent d'en avoir fait usage, et elles voudraient appeler toutes les autres à leur secours, pour effacer l'œuvre des premières.

Ce sont des attentives. Comme un voyageur en marche sur une route, elles interrogent toutes les lumières du chemin, toutes les étoiles du ciel, toutes les lueurs de l'horizon. Elles sont justement à l'âge où toute la vie s'oriente. Emerson nous conseille d'atteler notre charrue à une étoile, et quand ces jeunes filles ont découvert leur étoile sous la forme d'un grand livre, ce qui ne veut pas toujours dire un gros livre un grand livre peut se présenter sous un petit volume), sous la forme même d'une belle parole

ou d'une haute pensée, elles marchent résolument vers le but que leur indique cette étoile.

J'avais cette impression très nette en lisant l'autre jour un ouvrage paru sous ce titre : *Boules de neige*, et sous cette signature : M. Desroches, ouvrage honoré d'une préface de Mgr Gibier. Sous sa couverture, blanche comme son titre, le mystérieux petit volume attira ma curiosité. Ce n'était pas un roman, le sous-titre me l'indiquait : *Boules de neige*, *études sociales*[1]. Quelqu'un me dit tout bas que M. Desroches est un pseudonyme cachant la personnalité d'une jeune fille. Cette révélation doubla mon intérêt, car ce livre, que l'on me disait en lui-même intéressant et profond, devenait une sorte de document. Il nous transmet, en effet, le regard d'une jeune fille sur le monde, regard observateur, anxieux, apitoyé, regard qui va très loin, puisqu'il ne perd jamais le phare qui, de l'au-delà, brille sur l'océan des misères. Le titre de cet ouvrage nous en fait deviner la pensée fondamentale : M. Desroches croit que chacune de nos paroles, chacune de nos actions fait « boule de neige », qu'un geste a d'innombrables répercussions, qu'un mot sorti de lèvres humaines suit une carrière indépendante de celui qui l'a prononcé, qui l'a peut-être oublié, qui peut-être le regrette aujourd'hui. Ainsi, ce geste, ce mot

1. Paris, Gabalda.

sèment la lumière ou les ténèbres, la joie ou la tristesse, la richesse ou la ruine.

Il y a trente « Boules de neige » dans le livre de M. Desroches, petites scènes, brèves esquisses, courtes anecdotes, illustrant la pensée profonde d'où le livre est sorti. Ces « Boules de neige » sont, en réalité, des nouvelles, mais des nouvelles à portée philosophique et sociale. Ah! les mots, les mots, si souvent dits, si inconsciemment jetés, comme ce « Mercredi sans faute, » qui donne à notre autoresse une de ses plus poignantes inspirations !

Ces pages-là demandent qu'on les médite, M. Desroches possède le clair regard d'une jeune fille de France. Elle n'a pas plus qu'une Gilberte Pascal le goût des compromissions, mais elle oriente vers le devoir social sa belle intransigeance. Elle se fait ainsi servante d'une loi de charité, d'une de ces lois dont parle Antigone, « qui ne sont pas écrites et ne seront jamais effacées ».

XIII

NÉCESSITÉ DE RÉPANDRE DANS LA FAMILLE DES NOTIONS EXACTES SUR L'ÉDUCATION[1]

Au moment où nous songeons à l'éducation de l'enfant, nous abordons ce sujet : l'éducation de la famille. Il n'y a là rien de paradoxal : la famille est la première éducatrice de l'enfant, et son rôle continue pendant et après l'école. En somme, elle devrait être l'éducatrice par excellence. Ses intérêts les plus sacrés reposent sur la tête de celui qui se trouve appelé à la prolonger et à la perpétuer. Cependant elle a, parfois, une tendance à rétrécir ses horizons : elle oublie que l'enfant ne restera pas éternellement le petit être auquel on prodigue les sourires et les caresses; que le dur métier d'homme à travers la rude vie humaine l'attend au premier tournant de l'avenir, et que, pour

1. Rapport présenté au Congrès d'Éducation familiale de Milan, tenu en 1906.

être à la hauteur de sa tâche, il aura, cet enfant, des devoirs à remplir non seulement envers lui-même et ses proches, mais encore envers Dieu, la patrie, la société et l'humanité.

Si nous envisageons toutes les répercussions que peut avoir, dans le temps et dans l'espace, une vie, même très simple et très courte, nous comprendrons que l'éducateur, quel qu'il soit, depuis la mère de famille qui dicte à l'enfant ses premiers balbutiements, jusqu'au maître qui se glorifie d'allumer dans cette jeune intelligence toutes les belles curiosités du savoir et de former une poignée de disciples, ne pourra jamais avoir de pensée trop haute ou d'horizon trop vaste.

Faire l'éducation de la famille! Un tel programme attire l'ironie. Comme si la famille n'était pas la plus vieille des institutions humaines, et comme si elle avait besoin que des pédagogues vinssent se mêler aux pères de famille, pour raisonner sur une mission qu'elle accomplit naturellement depuis que le monde est monde!

Personne ne prétend nier que si l'on arrivait à écrire l'histoire de la famille à travers les âges et l'humanité, on ne se trouvât en possession d'une multitude de pages magnifiques qui nous raconteraient les innombrables bienfaits de la famille.

« Elle est le commencement de la société, »

dit M. Paul Bourget, — que nous ne suivrons pas jusqu'au bout des conséquences qu'il tire de cette vérité, — « car les rapports de père, de mère et d'enfant sont primordiaux... Elle en est le terme, car, suivant que le corps social est sain ou malade, cette cellule familiale est elle-même saine ou malade, en sorte qu'elle est tout ensemble cause et effet. »

Quand elle est malade, le corps social tout entier souffre de sa maladie.

De nos jours, la vie est un phénomène complexe et le monde une organisation compliquée. Tout s'organise, en effet, selon des méthodes scientifiques ou données comme telles. Et la famille, qui garde sa forme immuable à travers les vicissitudes des races et des sociétés, subit de toutes parts de violents assauts. On oppose le droit de l'individu à celui de la famille, le droit de l'État à celui de la famille. Heureux ceux qui, de toutes ces oppositions, pourraient faire une harmonie! La famille éclairée doit prétendre à ce rôle.

La famille s'est quelquefois montrée égoïste en luttant contre des intérêts généraux, ou tyrannique en méconnaissant des droits individuels. La famille antique, la famille païenne était tyrannique.

Quand la famille fut tyrannique aux époques chrétiennes, elle ne s'inspira pas en cela du véritable esprit du christianisme.

Saint Paul n'avait rien de commun avec les vieux Romains lorsque, ayant prêché l'obéissance aux enfants, il s'adressait aux pères :

« Pères, ne provoquez point vos enfants à la colère, de peur qu'ils ne deviennent pusillanimes. »

Il ne faudrait pas que la famille entreprît une éducation au hasard ; la nécessité s'impose d'observer minutieusement la nature, l'aptitude, la tendance de l'enfant, et, sur ces données, d'élaborer un plan d'éducation.

« Le problème général comprenant tous les autres, dit Herbert Spencer, est celui-ci : Quelle est la véritable ligne de conduite à suivre dans toutes les situations, dans toutes les circonstances de la vie ? Comment traiter le corps ? Comment diriger l'intelligence ? Comment gouverner les affaires ? De quelle façon doit-on élever sa famille ? Comment faut-il remplir ses devoirs de citoyen ? De quelle manière enfin faut-il utiliser toutes les sources de bonheur que la nature a données à l'homme ? Quelle est la meilleure manière d'employer toutes nos facultés pour notre plus grand bonheur et pour celui d'autrui ? Comment enfin vivre d'une vie complète ? Voilà ce qu'il nous est par-dessus tout nécessaire de savoir, et ce que l'éducation doit nous apprendre. Le but de l'éducation est de nous préparer à vivre de la vie complète. Donc, le seul mode rationnel de juger quel est le meilleur système d'éducation,

est de savoir à quel degré il nous rapprochera du but poursuivi.

« L'idéal de l'éducation serait d'obtenir une complète préparation de l'homme à la vie tout entière. Songez que le régime auquel les enfants sont soumis a une influence, soit bonne, soit mauvaise, sur leur avenir tout entier, qu'il y a vingt manières de se tromper ; et vous mesurerez l'étendue des misères qu'introduit dans le monde notre système d'éducation hasardé, irréfléchi[1]. »

L'idée naïve des parents est souvent de se recommencer dans leurs enfants. Parfois on décide qu'un fils adoptera la profession de son père, et le fils est encore au berceau ! Le problème des aptitudes de l'enfant est à peine posé qu'on prétend l'avoir résolu. « Pourquoi telle étude ? Pourquoi telle science ? diront un père ou une mère. Je m'en suis bien passé, moi : les choses n'en ont pas été plus mal. » Soit : elles auraient peut-être encore mieux été si vous vous étiez appliqué à l'étude en question, mais, sans cette étude, qui peut affirmer qu'elles vous réussiraient de même aujourd'hui ? Cela nous prouve tout simplement que l'éducateur doit élargir ses horizons, et que les gens satisfaits de leur personnalité, au point de vouloir la prolonger telle quelle à travers les siècles, ne sauraient prétendre à ce rôle.

1. Spencer, *De l'éducation*, trad. franç., pp. 21 et 42.

Point n'est besoin pour cela d'exagérer le scrupule que certains ressentent à propos de la liberté de l'enfant. Nous savons tous que l'homme est né libre, mais le pauvre petit être désarmé qui fait ses débuts dans la vie n'aurait la liberté que de mourir, si des soins vigilants ne lui étaient assurés. Sous prétexte de respecter sa liberté, laisserons-nous un enfant jouer dans un jardin qui renferme des plantes vénéneuses, sans l'en éloigner, ou tout au moins, les lui signaler ? Au point de vue moral, n'y a-t-il pas des plantes vénéneuses dans la culture intellectuelle ? Et condamnerons-nous ce pauvre petit être à ne pas profiter de l'expérience séculaire de l'humanité ? Le priverons-nous des traditions de sa race ? Lui imposerons-nous de recommencer, pour son propre compte, à franchir étape par étape les phases que cette race a parcourues, pendant des siècles ? Sa vie sera trop courte pour y suffire. « La genèse de la science chez l'individu, dit Herbert Spencer, doit suivre la même marche que la genèse de la science dans la race. »

La famille est le cadre naturel de l'enfant, le milieu le plus favorable à son développement et à son bonheur. Ailleurs il ne rencontrera point, au même degré, les éléments nécessaires à la croissance de toute sa vie. Il a besoin d'une telle minutie de tendresse que seuls ses proches sont à même de la lui donner. Aucune mesure d'attention ne nous semble excessive. Si petit et si dé-

cile qu'il soit, l'enfant est une personne inconnue que nous apprenons très lentement à connaître. Il ne faut de notre part qu'un peu d'imprudence pour lui inspirer l'aversion des choses dont nous voudrions lui imposer l'attrait.

« Au cours des siècles passés, écrit le vicomte E. M. de Vogüé, les générations futures ont constamment trompé les éducateurs qui espéraient s'en faire un instrument de règne. Prendre l'âme de l'enfant : éternelle et vaine ambition de tous les maîtres d'un jour ! La petite fugitive leur échappe d'une fuite perpétuelle, des courants insondables l'emportent ; elle obéit aux suggestions des événements publics, à l'influence d'un grand écrivain, au prestige d'un homme qui s'empare des imaginations. L'université de Napoléon fit faillite à son catéchisme impérial. La génération qu'il y formait au service militaire et à l'obéissance muette eut pour trait distinctif une éclosion prodigieuse d'orateurs, de libéraux, d'idéologues : elle devint la bourgeoisie pacifique et révolutionnaire de 1830[1]. »

Tous les éducateurs devraient méditer sur ces lignes Ce passage bref nous fait songer à une terrasse exiguë par ses dimensions réelles, mais d'une immense portée par les perspectives qu'elle nous ouvre sur des paysages inconnus et profonds. Il suffirait à nous indiquer qu'une

1. Paradoxes sur l'enseignement (*Gaulois*, 26 novembre 1903).

éducation n'est pas chose facile, mais ardue et compliquée. Les réactions d'une âme enfantine ne sauraient se prévoir comme celles d'une combinaison chimique. Elles échappent souvent à nos prévisions. Il est à supposer que plus de fautes auraient été commises si l'amour des parents n'avait eu pour se guider de sublimes intuitions, mais il est permis de se demander si la puissance intuitive n'est pas diminuée, en certains cas, par l'habitude des applications scientifiques; c'est pourquoi de nos jours surtout, il est bon que les parents éducateurs s'initient à une certaine science de l'éducation.

La petite personnalité de l'enfant se réserve. Elle nous échappe toujours en quelque point, et c'est le point où elle se distingue des autres personnalités. Un vieux scolastique disait : « L'individuel est inexprimable. » Nous ne sommes jamais sûrs de bien le comprendre, et c'est ce que nous oublions trop aisément.

Le père et la mère ont parfois de la peine à admettre qu'il y a des domaines inconnus dans l'âme de leur petit enfant. Ils veulent être crus, suivis, imités. Ils s'imaginent souvent que l'influence se propage tout simplement en ligne droite ; mais, dans cette naïve petite âme, il y a des ruses inconscientes et des observations inattendues qui vous guettent, tapies en embuscade. Tout cela implique la nécessité d'un plan

d'éducation, nécessité qui fut reconnue de tout temps par les êtres réfléchis.

Puis il y a des cerveaux rebelles : « Toute affirmation forte, en même temps qu'elle entraîne les esprits moyens et moutonniers, dit M. Gabriel Tarde, suscite quelque part dans un cerveau né rebelle, ce qui ne veut pas dire né inventif, une négation diamétralement opposée, et de force à peu près égale... Les hommes se contre-imitent beaucoup (c'est-à-dire font tout l'opposé de ce qu'ils voient faire), surtout quand ils n'ont ni la modestie d'imiter purement et simplement, ni la force d'inventer[1]. »

A mesure que l'enfant grandit, cette loi lui est applicable. Il est utile d'y songer lorsqu'on veut entreprendre une éducation. Nous soumettons aux membres du Congrès, comme conclusion, le vœu suivant :

Que les parents s'éclairent par les livres et surtout par l'observation directe en élaborant un plan d'éducation, qu'ils l'élaborent en tenant compte de la personnalité de l'enfant, que ce plan ait pour but principal de préparer celui-ci à vivre d'une vie utile et complète, enfin qu'ils essaient de déterminer la force d'imitation et de contre-imitation que possède le cerveau de l'enfant, lorsque cet enfant commence à raisonner et à juger, de manière à prévoir et à modérer les réactions possibles contre l'influence familiale.

1. Tarde, *Les lois de l'imitation*, p. xii.

XIV

INSTRUCTION ET CULTURE

Ces deux termes sont loin d'être synonymes. Des esprits de médiocre instruction nous laissent parfois deviner en eux le parfum d'une culture exquise. Des intelligences bourrées de faits, de dates, de formules, de systèmes et de théories, peuvent nous éblouir par la multitude des données sur lesquelles elles s'exercent, et nous froisser par le manque de ce je ne sais quoi où nous devinons l'influence de la culture.

Il ne s'agit pas ici de l'apanage d'une classe quelconque de la société. La culture ne s'achète pas à prix d'or, et surtout, ne s'improvise pas. Il y a quelque étroitesse à ne traiter d'esprits cultivés que ceux qui ont lu beaucoup de livres. J'ai connu des gens très simples qui ne savaient même pas lire et dont l'existence ne manquait ni de dignité ni d'harmonie, car la pratique en était réglée par les conseils d'une très vieille

sagesse que, presque à leur insu, les pères communiquaient aux fils, et que les fils, à leur tour, enseignaient à leurs propres enfants. Certes, il est désirable, il est juste que l'instruction soit largement distribuée à tous. Au lieu de nuire à la culture, il est normal que l'instruction la favorise et la développe. Elles doivent concourir au même but, et, pourtant, elles demeurent distinctes : on aurait tort de les confondre l'une avec l'autre.

La culture nous apparaît comme une sorte de patine que revêt un être intellectuel et moral. En grande partie, elle est en nous l'œuvre de nos morts. Par de très simples histoires que nos aînés nous racontent sur ceux qui nous ont précédés, ils renouent, quelquefois sans y prendre garde, le fil frêle et sacré des traditions humaines. Ces influences secrètes peuvent être plus puissantes sur l'éveil des idées et l'orientation de la vie que l'histoire d'un peuple ou des événements généraux accomplis dans le cours des siècles. Il faudrait que nous eussions perdu la moindre notion de nos souvenirs d'enfance pour ne point comprendre le prestige qu'exercent sur un être tout jeune et tout frais d'esprit ces simples mots : « J'ai vu. » Les choses vues et senties de ceux qui parlent s'empareront beaucoup plus des imaginations neuves que les choses écrites dans les livres. La culture, une certaine culture, existait sans doute avant l'in-

vention de l'alphabet. A ce sujet, il n'est pas mauvais de rappeler le délicieux paradoxe de Platon : « L'usage de l'alphabet amène, par la négligence de la mémoire, l'oubli dans l'âme de ceux qui étudient. En effet, s'attachant aux monuments des lettres extérieures, ils ne considèrent pas les choses elles-mêmes à l'intérieur de leur esprit. » Ne craignons pas d'aller au cœur de ce paradoxe pour en extraire un principe de sagesse et de vérité qui peut illuminer à nos yeux les méthodes et les disciplines de la culture. Ceux qui ne s'attachent qu'aux monuments des lettres extérieures seront peut-être instruits ; ils ne seront pas cultivés. La culture s'adresse à l'homme tout entier, aux facultés intellectuelles et morales, raisonnantes et émotives ; or on peut, à la rigueur, modifier assez vite l'intellect d'une race, mais non point son émotivité. Le Japon, qui s'est assimilé si vite l'extérieur de la civilisation occidentale, vibre encore au fond de lui-même de l'antique émotion des aïeux.

La vraie culture, la culture complète, — nous ne nions pas qu'il y en ait d'incomplètes qui soient variées, considérables, immenses, — la culture complète s'étendra facilement de l'intelligence à la sensibilité, de la compréhension à l'émotion. L'éducateur devrait se souvenir de la parole de Bossuet, si profonde et si belle : « Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne pas à

aimer ! » Connaître est le propre de l'instruction ; la connaissance agit en nous et sur nous, et lorsqu'elle nous a pénétrés par l'intelligence, elle provoque une réaction de notre être moral qui peut s'appeler l'amour. L'instruction s'occupe de la connaissance ; la culture embrasse l'ensemble de ces actions et de ces réactions. Ainsi la plus large part en revient-elle à la famille, et les heures de récréation n'y contribuent-elles pas moins que les heures d'étude. Une certaine époque de la vie est consacrée à l'instruction ; la culture embrasse la totalité de l'existence. Après l'école, le jeune homme, la jeune fille, commencent à exercer le privilège que l'homme a de se cultiver soi-même.

Parmi tous les facteurs de culture, nous trouvons la causerie, les livres, l'art. Je ne parle pas de la nature, tout en reconnaissant la grande influence d'un beau paysage sur l'âme humaine, mais cette influence échappe à nos théories. Examinons ces trois principaux facteurs, relativement à l'enfance et à la jeunesse.

1° *La causerie.* — Causer avec un être jeune et le faire causer, ce doit être un des soucis de l'éducateur, qu'il soit parent, professeur ou simplement ami du jeune disciple. La parole est la forme primitive de la culture humaine, elle en est restée la plus vivante. Un éclair dans les yeux de celui qui parle, un frémissement de sa voix, en diront plus que tous les commentaires.

« Elle n'apprit ni à lire, ni à écrire, disait Michelet de Jeanne d'Arc, mais elle sut tout ce que savait sa mère des choses saintes. Elle reçut sa religion, non comme une leçon, une cérémonie, mais dans la forme populaire et naïve d'une belle histoire de veillée, comme la foi simple d'une mère... Ce que nous recevons ainsi avec le sang et le lait, c'est chose vivante, et la vie même... »

Il songeait sans doute que Jeanne d'Arc manquait peut-être d'instruction, mais qu'elle ne manquait pas de culture, pas plus que ces femmes de France auxquelles pensait Du Guesclin prisonnier, et dont il déclarait que pas une, sachant filer, ne refuserait de filer une quenouille pour payer sa rançon. Or, il ne s'agit pas seulement de parler ; il s'agit de faire parler et de donner à penser. C'est contre les adaptations extérieures et superficielles qu'est dirigé ce conseil de Platon : « Or, cela ne signifie pas : ne crois pas à ce que l'on te dit ; cela signifie : efforce-toi de l'éprouver en toi-même. »

2° *La lecture.* — Beaucoup se préoccupent de savoir ce qu'il faut lire et comment on doit lire. Un Père de l'Église, saint Basile, nous a laissé un fort beau traité de la *Lecture des Auteurs profanes.* Il s'adresse à des jeunes gens, et loin de les détourner de cette lecture, il leur donne le moyen de la rendre profitable. « Ce que je viens précisément vous conseiller, dit-il, c'est

de ne pas mettre sans réserve entre les mains des auteurs le gouvernail de votre pensée comme celui d'un navire pour les suivre partout où ils voudront vous mener, mais de savoir accueillir l'utile et négliger le négligeable. » Ah ! le joli conseil ! En vous abandonnant au courant de la lecture, ne perdez pas le gouvernail de votre pensée. Toute la sagesse du lecteur n'est-elle pas contenue en ces quelques mots? Et comme il est bon de les répéter aux jeunes gens ! Le critique anglais Mathew Arnold qui fut au dix-neuvième siècle un des plus célèbres apôtres de la culture, s'étend sur la combinaison « d'hébraïsme » et d' « hellénisme, » — ce sont ses propres mots — qui, selon lui, sert de fondement à notre civilisation. L'opuscule de saint Basile envisage déjà ces deux éléments, lorsqu'il compare l'usage de la littérature sacrée avec celui de la littérature profane : « S'il y a quelque affinité entre les deux littératures, la connaissance de l'une et de l'autre ne peut assurément que nous être utile ; sinon la comparaison, en nous faisant voir leurs différences, ne sera pas d'un faible secours pour nous affermir dans l'amour de celle qui est la meilleure... La vertu propre de l'arbre est de se couvrir de fruits dans la saison, mais, de plus, il reçoit une sorte de parure des feuilles qui s'agitent autour de ses rameaux ; de même, le fruit essentiel de l'âme est la vérité, mais

en même temps la sagesse extérieure (lisez : humaine) est pour elle une enveloppe qui ne manque point de grâce, comme ces feuilles qui offrent un abri au fruit, et à l'œil un aspect agréable. » Le propre de la culture est, en effet, de rendre les intelligences douces, fraîches, reposantes, comme peut l'être le feuillage dans la chaleur de l'été.

Des parents choisissent parfois quelques lignes pour les lire à voix haute devant de jeunes enfants. Cette méthode n'est pas dépourvue d'avantages ! Que le choix doit alors être judicieux ! Nous savons que Joseph de Maistre imprégna son âme de l'harmonie et de la beauté de notre langue française en écoutant sa mère lire à haute voix Racine que son âge ne lui permettait pas de comprendre.

Il serait bon que les enfants eussent une poésie à leur portée. En France, on met entre leurs mains les fables de La Fontaine qui sont, certainement, des chefs-d'œuvre littéraires, mais dont la philosophie désenchantée ne saurait leur convenir. Ce n'est point à eux que le poète pourrait dire :

Nous n'osons plus parler des roses.

Qu'on leur parle, au contraire, des fleurs, des étoiles, de la maison, du jardin, des oiseaux qui chantent, de la lampe qui éclaire... Cela ne sera pas pour eux des rengaines. Un peu de mu-

sique autour des objets familiers leur en fera sentir le charme. Et sans que cette poésie prétende égaler la perfection littéraire des fables de La Fontaine, sa douceur intime leur vaudra mieux que de savoir trop tôt que :

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir...

3° *L'art.* — L'art est un autre grand facteur de la culture. Il émane d'elle et il la perfectionne. Nous parlions de la culture de Jeanne d'Arc. En remontant plus loin dans le moyen âge, nous constatons que cette époque tant décriée fut, de toutes, la seule qui produisit un art véritablement populaire et démocratique, art admirable et qui, nulle part, en aucune période, ne fut jamais dépassé : c'est l'art « énorme et délicat » des cathédrales. L'art grec, dans une société à base d'esclavage, était plutôt aristocratique. En ce qui concerne la culture populaire dont émanait l'art gothique, M. Émile Malè, dans son magistral ouvrage, nous donne de merveilleux détails.

Aujourd'hui, les reproductions d'art sont peu coûteuses ; pour la sculpture, on peut avoir aisément des moulages. Avec un peu de patience et sans beaucoup de frais, bien des localités pourraient acquérir en quelques années leur petit « musée des moulages, » sur l'exemple, suivi de plus ou moins près, que nous donne

le charmant musée du Trocadéro. Les douces influences de la culture artistique pénétreraient les jeunes esprits : ils connaîtraient alors la noble joie que répand une œuvre de beauté.

Vœux. — 1° Je ne crois pas qu'il y ait lieu de révéler aux parents et aux professeurs le rôle influent de la causerie dans une éducation, tous le reconnaissant; mais il est bon de rappeler quelquefois que l'on doit faire parler l'enfant;

2° Pour favoriser le développement de la culture, il serait utile de créer ou de développer une poésie enfantine, destinée à être comprise et sentie par les enfants, et d'en susciter des essais[1];

3° L'établissement d'un certain nombre de musées de moulages contribuerait au développement de la culture artistique; puisse l'attention des éducateurs être attirée sur ce point[2]!

1. On trouvera en appendice les essais de poésie enfantine qu'avait, en 1907, tentés Lucie Félix-Faure Goyau sous le titre : *Chansons simplettes pour les petits enfants.*

2. Ce rapport fut présenté au Congrès de l'Éducation familiale de Liége (1905).

XV

L'INSTITUTRICE

S'il est un lieu commun accrédité en France, c'est le propos que l'on répète à tort, à travers, sans y penser : « Il y a trop d'institutrices ! » On l'a tant dit, tant redit que des étrangers s'en autorisent pour diminuer les honoraires des femmes-professeurs appelées à leur enseigner, dans le cadre de la famille, les constructions de notre grammaire, les subtilités de notre syntaxe, avec la pureté de notre prononciation. Qu'il y ait des institutrices sans élèves, c'est un fait, mais que des familles, d'autre part, éprouvent souvent beaucoup de peine à trouver l'institutrice qu'elles rêvent d'installer sous leur toit, c'est un autre fait, non moins évident. La pléthore est réelle, et la disette est réelle : que signifie ce paradoxal contraste ?

*
* *

« Il y a trop d'institutrices », dit-on. Il n'y a peut-être pas assez de vraies institutrices.

Lorsque les enfants débutent, les mères n'ont pas beaucoup d'exigences, et se persuadent aisément que la première venue leur donnera toutes les garanties de compétence professionnelle. Quelques-unes de ces mères en exigeraient davantage d'une lingère ou d'une femme de chambre. D'être institutrice, ce n'est pas seulement une « situation, » ce n'est pas seulement une « place ; » mots un peu passifs, un peu terre à terre. C'est aussi et surtout une profession, pour laquelle on tire beaucoup de soi-même, une profession qui réclame que l'on s'y prépare, et dont l'exercice sera d'autant plus noble, d'autant plus respecté, que l'apprentissage en aura été plus laborieux. A Paris, des syndicats comme celui de la rue de l'Abbaye offrent à leurs membres une série de cours, dans lesquels ces institutrices se forment ou se tiennent en haleine ; elles s'y groupent, tout à la fois, pour être dignes de leur métier et pour défendre la dignité de leur métier. L'institutrice confinée en province peut profiter, aussi, de certaines publications qui l'aident dans sa tâche quotidienne, lui donnant lumière, lui rendant courage.

De nos jours une femme remarquable, la vi-

comtesse d'Adhémar, a consacré plusieurs chapitres de son beau livre : *Nouvelle éducation de la femme dans les classes cultivées*, à ce que, nous souvenant d'Alfred de Vigny, nous pourrions appeler : *Grandeur et servitude de l'institutrice*, et *les Dames du préceptorat*, telles qu'elle les conçoit, telles qu'elle voudrait les former, échapperaient d'autant plus aisément aux risques de certaines servitudes qu'elles connaîtraient mieux et feraient connaître mieux, par la façon longue et laborieuse dont elles s'y seraient préparées, la grandeur de leur vocation.

En fermant ce volume, je dirais à la future élue : « Avez-vous la vocation ?... » Si elle me répondait : « Je ne suis pas sûre de l'avoir encore, mais je le désire, » je murmurerais : « Courage ! » Si elle me déclarait : « Je ne l'ai pas, je ne l'aurai jamais ; cependant, puisqu'il faut travailler, cette profession ne me déplaît ni plus ni moins qu'une autre, » je lui conseillerais d'en chercher une autre, et cela dans son propre intérêt, comme dans celui de ses élèves. Il est des travaux auxquels on ne peut s'appliquer sans les aimer tout à fait. Or, l'institutrice ne travaille point sur de la soie, du papier, du fer ou du cuivre ; elle travaille sur de vivantes et frémissantes petites âmes humaines où le moindre coup de poinçon égaré, le moindre coup de pinceau dévié, préparent des ruines, des catastrophes. Pensez donc que de la pre-

mière instruction dépend souvent le goût ou le dégoût du travail, l'amour ou la haine de l'effort intellectuel, et tout le rythme de la vie !

A chaque instant, du pied-à-terre intellectuel que l'on se ménage dans un jeune esprit, on voit des portes et des fenêtres s'ouvrir sur l'exquis jardin de la sensibilité enfantine aux perspectives inattendues. Cette riche et fragile petite âme repose, entière, entre les mains de l'institutrice. Il ne s'agit point seulement d'une question professionnelle ; le mot « mission », qui fait parfois sourire comme trop prétentieux, est le seul, ici, qui convienne. « L'âme, disait un auteur, je ne sais plus lequel, est un livre où Dieu écrit, » et l'institutrice doit s'appliquer à lire les caractères tracés dans ce livre. A elle de démêler les aptitudes, les difficultés, les répugnances. A elle de proportionner l'effort requis à la réelle capacité de l'enfant. Et quand elle accomplit sa tâche en y mettant tout son esprit et tout son cœur, il n'y a pas d'héroïne plus admirable.

*
* *

« Être institutrice dans une famille ! disent certains, c'est une position délicate, un peu fausse... » Délicate, oui, et c'est à l'honneur de celles qui l'occupent. Fausse, non, surtout lorsqu'on sait l'accepter franchement. Comme toutes les choses humaines, elle a ses lumières et ses

ombres, et l'art de la vie est d'en faire jaillir de la beauté. Représentez-vous une jeune fille arrachée à sa propre famille, à son propre foyer, et arrivant comme une étrangère à un autre foyer, au milieu d'une autre famille. On l'observe, quelquefois, avec plus de parti pris critique que d'indulgence. L'être humain aspire à se créer un asile dans sa demeure : lorsqu'il n'a plus de maison, il se contente d'une cellule, il s'arrange d'un tiroir, d'une étagère, de quelque coin de bibliothèque... Un ou deux livres, un ou deux portraits, qui donc ne possède pas un pareil trésor ? La nouvelle institutrice disposera-t-elle d'un rayon d'armoire pour y installer, loin de tout regard indiscret, son petit coffret à souvenirs ? Les domestiques ont plus de liberté qu'elle. Ils réclament leurs congés, leurs sorties. Beaucoup d'institutrices ne peuvent revendiquer ces sortes de privilèges : le jeudi, le dimanche, elles doivent promener les enfants, surveiller leurs jeux comme elles ont, pendant le reste de la semaine, surveillé leur travail, accompagner les élèves à ces goûters où elles n'ont pas le loisir de perdre de vue, pendant une seconde, le maintien des fillettes. Il se trouvera des mères — en petit nombre, il faut l'espérer — qui reprocheront aux institutrices la minute fugitive que celles-ci se réservent, et, cependant, leur carrière même leur impose, à des moments donnés, de

sauver quelque parcelle de temps pour lire, réfléchir, se recueillir. Les enfants participent au bénéfice de ces lectures, de ces réflexions, de ce recueillement. Il est facile de concevoir que si l'institutrice n'est pas soutenue, dans la vie quotidienne, par un réel amour de sa tâche et de sa mission, il n'y aura pas d'existence aussi dure, aussi amère que la sienne.

J'insiste sur ce mot *vocation* ; il n'a rien d'excessif ; quelles que soient les circonstances où se trouvent certaines femmes, quand elles ont le goût et l'attrait de l'éducation, ce goût et cet attrait persistent, comme chez Jacqueline Pascal à Port-Royal des Champs, ou chez Mme de Maintenon à la cour de Versailles, chez Mme de Rémusat ou chez Mme Necker de Saussure.

Mais Jacqueline était morte aux choses de ce monde, à la pédagogie comme au reste, et il fallait un ordre de ses supérieurs pour qu'elle acceptât les fonctions d'éducatrice qui lui furent décernées par Port-Royal. Il y a, dans le fameux règlement composé par la sœur de Pascal, pour les enfants de Port-Royal des Champs, des maximes exquises à l'usage de toutes les institutrices du monde : « Nous devons toujours regarder ces petites âmes comme de sacrés dépôts dont il nous faudra rendre compte..., nous donner toutes à elles, sans aucune réserve, ne les négligeant en quoi que ce soit. » De même, selon Jacqueline, le principal

effort de l'éducation doit tendre à « rendre les enfants simples. »... « Mais, ajoute-t-elle, il faut faire cela si simplement qu'on ne les rende pas fines en les exhortant à être simples. » Et, pour enseigner la lecture à ces enfants de Port-Royal, on se servait d'une méthode phonétique inventée par le grand Pascal.

A Saint-Cyr, Mme de Maintenon appelait à son aide Racine et Lulli. Plus tard, elle jugea sans doute que tant de musique et de poésie rendait singulièrement difficile la rentrée dans la prose de la vie quotidienne, et elle mit un terme à de si beaux enthousiasmes. Les demoiselles de Saint-Cyr étaient nombreuses, et l'exaltation se multiplie par le nombre des personnes qui y participent. Puis elles avaient été fêtées, admirées, elles avaient figuré dans un spectacle devant le Roi. Il y avait risque de vertige pour de jeunes têtes: quel aperçu merveilleusement irréel une pareille gloire devait leur donner sur la vie! Et Mme de Maintenon, toute prudente, toute circonspecte qu'elle était, se croyait obligée de leur dire :

Il n'y a personne qui ne souffre ; j'ai l'honneur, depuis longtemps, de voir le Roi de fort près ; s'il y a quelqu'un qui pût secouer le joug, et n'avoir point de peine, ce serait assurément lui. Cependant il en a continuellement...

Ainsi leur confiait-elle ses impressions de

Versailles pour leur apprendre la vie. Sortant de la cour où les passions étaient ardentes, Mme de Maintenon appuyait toute sa théorie de l'éducation sur la raison. Les mots : « raison » ou « raisonnable » reviennent à chaque page, sinon à chaque ligne de ses instructions délicates et judicieuses.

Elle quittait Versailles pour venir corriger les lettres des demoiselles de Saint-Cyr, et pour expliquer à des fillettes de sept ans ce que c'est qu' « une personne raisonnable ». Voilà les indices d'une réelle vocation, avec ses impérieuses exigences.

Cette tâche austère et ardue a, pour qui sait s'y dévouer, des douceurs infinies.

XVI

UNE INSTITUTRICE : VICTORINE MONNIOT

Il y a, dans toute vie cachée, l'élément d'un livre exquis. C'est la pensée qui s'impose à nous, le sentiment qui nous envahit, lorsque, dans une ville inconnue, sur le chemin d'une cathédrale ou d'un palais, nous nous attardons à rêver devant une porte close, une fenêtre voilée, une marche de pierre, devant tout ce qui nous parle de l'ineffable vie anonyme des êtres humains ! Ces voiles légers dont se drapent, sous leurs vitres, d'humbles croisées provinciales nous apparaissent un peu comme des rideaux de sanctuaire, le sanctuaire des vertus modestes, des joies intimes, des épreuves obscures, fils insaisissables qui contribuent à tisser je ne sais quelle dentelle invisible et magnétique à travers des chambres dépourvues d'art et de souvenirs fameux, mais où l'âme subit une influence.

I

Olivier Lefranc a pris une de ces vies cachées pour en faire un beau et bon livre[1]. Son héroïne vécut à Paris ou dans le voisinage de Paris, mais d'une existence qui semble posséder un genre de beauté et d'austérité propres aux existences provinciales. En réalité, de pareilles existences furent et sont encore nombreuses à Paris. La société cosmopolite, mousseuse et brillante, qui jongle avec les gloires comme avec des bulles de savon, les ignore; et pourtant ce sont de tels êtres qui constituent l'âme profonde de la cité.

Victorine Monniot était fille d'un officier de marine qui avait épousé par amour une jeune institutrice, amie de pension de la Duchesse de Reggio; la Duchesse avait, depuis quelques années, confié l'éducation de ses enfants à son ancienne compagne. Mlle Monniot ne reçut en partage ni la grâce, ni le charme physique de sa mère; à travers les réticences de la discrète biographie, je crois bien entrevoir qu'elle était laide, mais on peut lui appliquer, dans toute sa plénitude, ce mot que l'on prononce trop souvent avec l'ironique intention d'amener un sourire sur les lèvres de l'auditoire; elle avait une

1. Paris et Lyon, Vitte.

belle âme, une très belle âme. Ses parents lui avaient transmis leur élévation morale, et, de sa mère, elle tenait sans doute une étonnante aptitude pédagogique. Ce fut son talent.

Après un séjour à l'île Bourbon, elle retrouva la France ; elle vivait près de Mme Monniot ; son père était mort. Toute jeune encore, elle devait se chercher une carrière. Timide, effacée, mais sensible et fière, ne possédant ni beauté ni fortune, elle nous apparaît, au moral, comme une harpe frémissante d'harmonies douloureuses et contenues. J'aime, dans le livre d'Olivier Lefranc, certaines touches délicates et si joliment féminines : l'allusion à la laideur, par exemple, et le passage où la question est posée — sans réponse — demandant si le cœur de Mlle Monniot avait un secret. Problème insoluble ! De tels cœurs ne se dévoilent jamais. « Nous n'affirmons pas qu'aucune velléité de bonheur terrestre, aucun élan instinctif vers le grand amour humain ne soit venu occuper sa pensée ou son cœur : elle était trop véritablement femme, dans la belle et complète acception de ce mot, pour ne point ressentir ce qui fait vivre les autres. » Mais elle se tut. De celle qui se raconte et se plaint, même avec éloquence, même à travers le prestige de l'art, ou de celle qui se tait et qui mourrait d'un mot révélant quelque chose de sa souffrance cachée, nous savons laquelle a connu le drame le plus intense

et le plus haut. Le cœur voilé de Victorine Monniot se reconnaît cependant à l'odeur des larmes. Cette jeune fille qu'un regard superficiel eût pu facilement juger déshéritée accepta de telle façon la laideur, l'obscurité, le délaissement, qu'elle fit de la laideur un élément de beauté morale, de l'obscurité l'inaccessible abri de la paix, du délaissement une source jaillissante d'amour destinée à se répandre sur des âmes proches ou lointaines. Elle fut donc une héroïne. Sa biographie nous donne quelques extraits de son journal et de sa correspondance qui nous la font deviner exquise et rare: par exemple, cette page où, après les années d'absence, elle retrouve son ancienne paroisse, l'église Saint-Philippe-du-Roule : « J'aurais voulu passer ma vie comme la lampe symbolique se consumant perpétuellement devant Dieu. » Un tel désir est une attitude de l'âme, une belle et noble attitude, d'autant plus qu'il n'y a pas là une ombre de littérature... Mlle Monniot n'a pas l'intuition littéraire d'une Eugénie de Guérin : elle n'emploie guère d'expressions personnelles; son style s'efface comme sa personne, mais le don du style artiste n'est pas nécessaire à sa vocation, et nous verrons comment elle possède un autre talent dont elle use merveilleusement. Ce qui nous frappe dans ses notes intimes, c'est la faculté de souffrir qu'elles décèlent. Victorine Monniot a toutes les subtiles

exigences des natures amoureuses de l'absolu. Elle parlait à sa mère de sa *tyrannique conscience*. Et seule avec elle-même, dans un cahier où elle consignait les *Entretiens de son âme à Dieu*, elle laissait échapper cette plainte : « O mon âme, as-tu rencontré sur la terre quelqu'un qui approchât du céleste ami Jésus ? » « Hélas ! La plaie est vive et saignante en moi des amitiés déçues, des illusions détruites et des amers regrets !... »

« Prends, entre toutes tes affections, *la plus chère*, celle à qui tu as donné davantage... Ce qu'elle te rend te satisfait-il ? Es-tu pour elle ce qu'elle est pour toi ?... Connais-tu bien enfin les douceurs de l'amitié ? Ah ! je suis contrainte d'avouer que j'en connais plutôt les douleurs ! Et cependant il y a de la douceur à donner, même quand on ne reçoit pas. »

Il me semble que l'on ne peut toucher qu'avec un respect attendri la page où sont écrites ces lignes pures, ardentes et douloureuses.

Victorine se reconnaissait elle-même dans la sensitive : « Elle n'a ni beauté, ni parfum, pas une richesse à cacher, et pourtant dès que le regard et la main s'en approchent, son humble feuillage devenant plus humble encore se replie... J'incline à croire que Dieu a fait ces petites plantes pour son seul regard. » Ici, sa rêverie voisine avec celle d'Eugénie de Guérin. D'ailleurs, il est vrai que, parmi ses sœurs

somptueuses et embaumées, la pauvre sensitive, si elle ne nous éblouit pas, nous émeut; tout l'éclat des autres vaut-il ce mystère qui l'élève d'un degré dans les échelons de la vie?

Cependant l'âme frémissante et refoulée de Victorine Monniot devait un jour s'épancher et s'exprimer. Elle avait son talent à faire fructifier, son talent, son trésor!

II

Victorine Monniot éprouvait un grand amour: celui de l'enfance. Les nécessités de la vie l'avaient contrainte à donner des leçons, mais elle eût toujours porté le sceau d'une vocation. N'oublions pas qu'elle était timide : « Les heures passées dans une maison étrangère la mettaient à la torture, nous dit son biographe, sauf quand on la laissait seule avec les enfants. »

« On se plaint parfois, écrit Mlle Monniot dans *Marguerite à vingt ans*, que les institutrices s'arrogent des droits de mère. Hélas! nous n'avons que les souffrances de cette maternité du cœur! » Ce mot-là nous ouvre des perspectives sur l'âme profonde; nous le sentons révélateur comme une inflexion de voix. Penchée sur cette enfance qu'elle aimait, Victorine Monniot la devina, la pénétra, comprit ses chagrins, ses joies, ses aspi-

rations, ses luttes, ses drames, — petites luttes, drames minuscules, dira-t-on, mais toutes les forces qui font la tempête peuvent être en jeu dans la moindre goutte de l'océan.

La discrète, l'humble, l'effacée Mlle Monniot devint l'auteur du *Journal de Marguerite*, un livre dont les éditions se chiffrent par une centaine et plus, mais ce n'est pas — on le devine — cette vogue de librairie qui nous attire à elle avec tant d'émotion.

Le *Journal de Marguerite* fut suivi de *Marguerite à vingt ans*, et de plusieurs autres ouvrages. Cependant nous n'empiéterons pas sur le doux livre d'Olivier Lefranc en nous étendant sur ces différentes œuvres; n'ayant pas connu Victorine, nous ne dirons qu'un mot, un seul mot, au nom de son public — ce public de fillettes de dix ans dont nous fûmes, il y a si longtemps ! avec toute la fraîcheur d'un enthousiasme merveilleusement éveillé par elle à la perspective de grandes et saintes traditions.

Marguerite à dix ans devint l'héroïne de nos dix ans, à nous, et nous l'avons aimée comme une délicieuse petite amie, très vivante. Une langue originale et pittoresque nous eût déroutées, nous qui commencions à peine à balbutier notre langue maternelle. Sans doute, nous n'aurons aucune peine à admettre que le talent de Mlle Monniot fût d'essence plutôt pédagogique

que littéraire, mais elle nous apparaît au plus haut degré comme une évocatrice d'enthousiasme, une éveilleuse d'âmes. Connaissons-nous plus beau titre?

A l'âge où les blanches mousselines de la première Communion se tendent sur l'horizon de l'enfance, âge de printemps et d'aube, que de mères ont remis entre de petites mains appliquées ce livre tout enrichi de sentiments exquis et simples comme un bouquet de primevères! Les petites mains ont ouvert le livre; les fraîches intelligences ont pénétré dans ce monde charmant et semblable au monde réel; les tendres cœurs ont battu pour ces figures amies qui se dessinaient dans les imaginations. Marguerite avait des qualités et des défauts; bon cœur et, quelquefois, mauvaise tête; toutes les scènes enfantines sont jolies, et je n'ai jamais vu d'enfants plus vrais que certains types observés ou imaginés par Victorine Monniot. Caroline Valmy, l'institutrice de Marguerite, la sérieuse et douce « Mademoiselle, » faisait notre conquête. Caroline Valmy incarne toutes les idées, toutes les expériences pédagogiques, et quelque chose de l'âme de Victorine Monniot. Avec elle, l'éducation nous apparaît comme une échelle de cristal où l'enfant monte, de degré en degré, depuis la sphère de l'inconscience jusqu'à celle des plus hautes émotions morales. Les premières pages de *Marguerite à dix ans* font sentir la

profonde vertu éducative du Catholicisme. Écoutez-la parler elle-même. Il s'agit de la Toussaint et du Jour des Morts : « Monsieur le Curé a parlé des morts et a dit de prier pour eux, parce qu'ils en ont besoin, et que ce sont nos frères comme les saints. Quelle grande famille cela fait! Je trouve que c'est très beau et très touchant, parce que les uns sont heureux et les autres malheureux. Eh bien ! ceux qui sont heureux prient pour ceux qui sont malheureux, et tout le monde s'aime. Ainsi, hier, les saints demandaient au bon Dieu toutes sortes de grâces pour nous, et voilà qu'aujourd'hui c'est notre tour de prier pour les âmes qui sont dans le Purgatoire. » Une signification de beauté se cache sous ces petites phrases simples et enfantines. C'est la grande idée de la Communion des Saints traduite avec tant de gentillesse par une enfant émue ! Mais toute petite fille de dix ans pourrait la comprendre et la traduire ainsi, et toute lectrice de cet âge se sentira touchée par le sublime enseignement qui faisait vibrer Marguerite.

Le récit de Noël est très intéressant au même point de vue. « Mademoiselle a dit que le petit Jésus pouvait choisir, puisque tout lui appartient, et qu'il a choisi une crèche pour nous apprendre à ne pas tant rechercher ce qui est joli ou commode, ou nous plaindre quand nous ne l'avons pas; et qu'il faut penser à ceux

qui sont pauvres et ne jamais les mépriser, puisque le bon Dieu s'est rendu semblable à eux ; que nous devons les aimer au contraire. »

Les colères, les taquineries, les examens de conscience, les résolutions se succèdent, et l'on devine que ces petites âmes se trempent, et Caroline Valmy, toujours attentive, saisit dans chaque circonstance le prétexte d'une sage leçon. Toutes les petites lectrices sont à l'école de Caroline Valmy. Les histoires de catéchisme, d'étrennes, d'amitiés, de sympathies ou d'antipathies enfantines leur semblent découpées dans leur propre existence. Elles s'y attachent, mais elles entrevoient d'autres perspectives.

Comme Marguerite est une petite fille catholique, Mlle Valmy se sert des admirables enseignements de l'Église pour éveiller cette conscience et soulever cette âme. Elle assouplit cette petite vie au rythme de la grande vie liturgique que l'année roule dans son cours. Quelle source d'éducation que cette vie liturgique! C'est l'Avent et sa mystérieuse attente, époque où doit se parfaire et s'épurer ce désir de justice qui nous fait souffrir ici-bas pour se transformer plus tard en une béatitude ; c'est Noël, le sublime délaissement de la crèche, l'exaltation de la pauvreté ; le Carême et le sursaut moral qu'il donne à notre être en tournant, de force, nos yeux vers nos misères, nos imperfections, nos fautes ; Pâques, la victoire du Crucifié, le renou-

vellement des cœurs; l'Ascension et la pensée du Ciel, de l'Invisible; et chacune de ces fêtes apporte son présent, ajoute une fleur à la couronne mystique que l'âme se tresse dans ses méditations.

Marguerite est si bien une amie qu'on assiste à sa croissance; on veut la suivre à travers les années. Mlle Monniot nous a donné le *Journal de Marguerite à vingt ans*. Celle-ci a connu les épreuves; elle a pleuré; elle est institutrice à son tour; de jolis pastels d'enfants illuminent encore ce cadre, et un pur roman se noue, Olivier Lefranc nous le racontera, qui se termine par le sacrifice héroïque de Marguerite. Marguerite se sacrifie, d'abord, parce que Dieu l'appelle, et ensuite pour faire le bonheur de sa sœur Stéphanie. Certains feront la moue à cette conclusion. Pourquoi prêcher, diront-ils, cette fausse idée du sacrifice quand il n'y a de vrai que notre droit au développement de notre personnalité? — Calmez-vous, chers contradicteurs : si notre personnalité se développe au point d'empiéter sur les droits du prochain, qui lui posera la limite? En vertu de quel principe l'arrêtera-t-on? Et que seront alors les droits des personnalités voisines à leur propre développement? Le plus sûr, c'est encore d'accoutumer l'enfant à cette idée du sacrifice, puisque la liberté de chacun vit des contraintes que s'impose autrui. Et quand même vous trouveriez que Victorine Monniot

exagère, rassurez-vous, l'égoïsme humain possède assez d'avocats au fond de notre âme pour que le contrepoids s'établisse bien vite. C'est pourquoi j'aime à voir Marguerite se renoncer, comme pourrait le faire une petite Cornélienne élevée à l'école du beau mysticisme chrétien, une Jacqueline Pascal, moins le jansénisme. Quand elles sont devenues grandes, les petites amies de Marguerite ont lu tant d'autres livres! Je ne garantirais pas que plusieurs ne soient devenues des Nietzschéennes comme d'autres, et sans doute elles ont oublié le vieux petit volume dévoré pendant les années de catéchisme, sous les yeux de leur mère ou de leur gouvernante. Mais, sans qu'elles le sachent, il y a peut-être un ressouvenir inconscient de cette lecture au fond de leurs meilleures aspirations. Et chaque année amène à Victorine Monniot un nouveau contingent de lectrices dans la personne des futures premières Communiantes. Moi aussi, j'ai lu beaucoup de choses depuis *Marguerite;* mais quand j'ai rouvert ce livre enfantin qui voile à peine une philosophie profonde, j'ai ressenti la même émotion qu'en retrouvant les vieux jardins où je jouais, petite fille, les vieux jardins où le printemps et l'automne ont toujours les mêmes parfums.

Il faut remercier Olivier Lefranc d'avoir éclairé, comme d'une lampe de sanctuaire, la pâle et douce figure de Victorine Monniot; ce demi-jour

convient à notre héroïne. Son biographe rappelle à son sujet la belle phrase de Carlyle : « Malheur à nous s'il n'y a en nous que ce qui peut s'exprimer et se laisser voir ! » Certes, il y à beaucoup à deviner dans cette âme profonde où les choses exprimées valent surtout par la perspective qu'elles ouvrent sur tout un arrière-plan de choses inexprimées et ineffables. Dans notre monde d'automobiles, de téléphone, de lumière électrique, une telle physionomie nous étonne comme un anachronisme. Heureusement, elle a le privilège d'évoquer des voiles de mousseline, des lilas d'avril, et tout un printemps de jeunes âmes ouvrant leurs ailes vers le divin en attendant de devenir les hôtes mêmes du Jésus de l'Eucharistie. Et ce privilège lui compose une gloire très douce qui n'est déjà presque plus de la terre.

SECONDE PARTIE

AU FOYER ET AU DELA DU FOYER

I

FENÊTRES FLEURIES

Regardez les lis des champs.

Ils sont loin, les champs que l'on voit en rêve. Les villes hérissent sous le ciel leurs toits et leurs cheminées : pas d'air, pas de verdure, pas d'horizon, mais des grincements de roues sur le pavé, des cris discordants au fond des impasses, et, dans les chambres exiguës, enfumées, où le soleil entre à peine, vivent et meurent les pauvres fils des hommes.

Il est pénible qu'ils soient privés des jouissances de l'art, il est impie qu'ils soient frustrés des joies de la nature. Dieu fait luire son soleil pour tous, et nous devons veiller à ce que chacun ait ici-bas sa part de lumière.

Ruelles noircies et tapageuses, elles sont de véritables cités dolentes où le moindre rayon porte un message du ciel. Je sais une ville de

province dont les maisons sous un ciel morne prennent les couleurs de la boue et de la suie; chaque fenêtre y a ses fleurs et le riche velours des pensées y alterne avec les grelots d'argent du muguet. Fleurs si fraîches, si délicates, si somptueuses qu'elles semblent adresser aux vieilles misérables maisons, aux pavés inégaux et suintants, les vers radieux de Béatrice : « Dieu nous fit telles, en sa miséricorde, que votre misère ne saurait nous atteindre. » Elles sont le luxe et le poème des existences laborieuses.

Un si beau décor nous fut préparé! C'est pour abriter notre rêve ou alléger notre fatigue qu'une douce fraîcheur coule des ombrages, et les aurores illumineront les campagnes, les soirs les embraseront, mais il ne pénétrera rien de ces fraîcheurs ou de ces splendeurs dans l'atmosphère étouffée de la mansarde?

Il est juste, il est bon de vouloir donner à chaque être humain la sécurité d'un logement plaisant et sain.

Le foyer se constitue à l'image de notre vie intime. Et toute la vie humaine se composant d'actions et de réactions, notre vie intime, à son tour, s'influence de l'aspect de notre foyer. Il faut comprendre le charme de cette poésie secrète. Qu'il y ait de l'air, du jour, des meubles simples, avec de l'ordre et de la propreté : nous aurons l'impression d'une sorte de luxe. Rappelons-nous que tout un grand art est sorti de

l'amour que des cœurs humbles avaient pour ces modestes intérieurs.

Ouvrons les yeux et regardons autour de nous : le jour reflété dans les luisants d'une commode, un rayon du couchant faisant étinceler un cuivre, un rosier fleuri dans sa grâce et dans ses parfums; nous avons devant nous de la paix, de la douceur, de l'harmonie, et ces trois éléments constituent une beauté. Une beauté, certes! Les hommes ont droit au beau, comme ils ont droit à la vie, et le charme au foyer agira sur eux pour les retenir au milieu de leur propre famille.

La fenêtre découvre un pan de ciel, un bout de toit. Où sont les champs que l'on voit en rêve? Assez loin, mais les champs, les jardins, les bois, ont délégué ici leurs messagères : un rideau de fleurs abrite ce foyer contre les tristesses ou les banalités de la rue. Oh! oui, des fleurs! Donnez à pleines mains des lis et des roses, selon le chant de Virgile et de Dante.

La pieuse légende du moyen âge a une signification profonde, lorsqu'elle nous dit « le pain transformé en roses dans les plis de la robe d'Élisabeth », car l'amour qui donne le pain doit savoir donner les roses; l'homme ne vit pas seulement de pain, et la vraie beauté lui apporte une parole du Créateur; le pain et les roses ne sont que des formes fugitives que prend ce don d'amour; les formes passent, et

le principe d'amour demeure dans l'éternité.

Fleurissons les fenêtres et prônons les fenêtres fleuries. Sans doute il y aura plusieurs moyens pour faciliter aux ménages ouvriers l'acquisition des fleurs destinées à parer leurs fenêtres. Des œuvres s'occupent de ce point. Elles ne sont ni moins belles, ni moins nobles que leurs aînées ; au contraire elles reconnaissent une grande aspiration de l'âme humaine vers son idéale beauté.

Idéal invisible qui transparaît dans les symboles visibles, que ce soit un marbre de Phidias ou de Michel-Ange, une toile de Léonard ou de Rembrandt, un lis ou une rose de notre jardin. Toute impression de beauté résulte du contact d'une âme vivante avec un de ces symboles, et la nature de l'impression provient à la fois de la qualité de cette âme et du degré de perfection atteint par ce symbole. Certains collectionneurs peuvent être, en réalité, des pauvres au milieu de leurs splendides galeries, dont toute la beauté enrichit l'âme d'un passant. Certains êtres accroissent le trésor de leur âme pour avoir respiré une fleur ou contemplé un rayon. Le plus magnifique des parcs anglais donne-t-il plus de joie à son possesseur qu'une de ces fenêtres fleuries à son propriétaire ? Cela dépend de la capacité de joie que comporte une nature. Croyez-vous que Véronèse ait eu plus d'amour pour ses galeries de marbre que Peter Van

Hoogh pour le pavé bien net d'une cuisine de Hollande ?

La vie humaine toute pénétrée de rêve est la substance précieuse de l'art, et nulle parcelle de vie n'est dénuée de beauté. Il convient à cette vie de s'encadrer dans un peu de grâce. Je connais une chambre où, depuis des années, languit un petit infirme. La mère, malgré son travail, ne peut éloigner le souci du pain quotidien. Mais il règne un aspect de bien-être dans le petit logement. Pourquoi ? Parce qu'elle y entretient une propreté scrupuleuse, et que, pour égayer son malade, elle y cultive quelques plantes.

L'infirme a son fauteuil près de la fenêtre fleurie. Lui-même il arrose ces plantes, surveille leur progrès. Immobile et imaginatif, il les regarde... Lis, roses, pensées, violettes et résédas charment tour à tour sa cellule. Il ne voit rien des spectacles du dehors, mais il a ces fleurs, et souvenez-vous que Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'une d'elles.

Si nous voulons obéir à la loi divine, il faudra, certes, tout en donnant des vêtements à ceux qui ont froid, du pain à ceux qui ont faim, ne point oublier de mettre l'âme de nos frères en mesure de recevoir après le travail de chaque jour la leçon de douceur, de paix et de beauté, que Jésus confie aux fleurs dans son Évangile : « *Regardez les lis des champs...* »

Tâchons de multiplier les fenêtres fleuries.

II

LES FEMMES ET LES LIVRES

N'y a-t-il pas lieu de beaucoup rêver sur un catalogue de bibliothèque? Des titres de livres, des noms d'auteurs passent devant nos yeux. Certains nous apparaissent comme des étrangers, des inconnus; certains autres évoquent, en marge des pages, des visions, des sites, des sourires, des figures amies. Notre rêve encadre ces colonnes d'une mystérieuse illustration où s'entremêlent les fleurs délicates et les folles arabesques. Combien de ces volumes pourraient réclamer de nous une image où nous fixerions l'emblème que leur attribue notre souvenir! Images quelque peu disparates! Tel nous fait songer à la voile venue à nous de la haute mer, et dont les blancheurs portent le reflet d'une aube sereine. Tel autre ressemble à une terrasse de marbre au pied de laquelle les flots en mourant apaisent leur inquiétude. Tel autre nous

rappelle un coquillage où bruit l'écho des marées. Il y en a de frais comme des jardins anglais et d'harmonieux comme des parcs à la française, de majestueux comme des chênes séculaires et d'embaumés comme l'aubépine en fleur. Plusieurs ont la grâce fugitive de roses nées d'hier, oubliées demain. Quelques autres — de très rares — ont la beauté profonde et toujours renaissante des nuits étoilées : Homère, Eschyle, Dante, Pascal. Et d'autres encore sont porteurs de la parole, qui, lorsque le ciel et la terre passeront, ne passera point...

J'aimais à feuilleter ce catalogue, et je pensais à la *Bibliothèque choisie* qu'il nous représente : la Bibliothèque choisie de Louvain[1]. Ce catalogue est en quelque sorte une œuvre féminine. Il occupe, sous la direction d'un ou de plusieurs savants religieux, de studieuses activités féminines. J'ai reçu la visite de ses messagères, qui sont des apôtres. Elles se réjouissent, comme d'une conquête, du perfectionnement apporté à chaque nouvelle édition. La dernière en offre un très remarquable : elle comporte une bibliographie. Ainsi, supposons que vous désiriez étudier spécialement la Bretagne, ou Chateaubriand. Selon l'ordre alphabétique, au mot *Bretagne*, au mot *Chateaubriand*, vous

1. Cette bibliothèque, hélas ! fut détruite en 1914, comme la Bibliothèque Universitaire de la même ville, par la *Kultur* incendiaire de Germanie. (*Note de l'éditeur.*)

trouverez la liste des principaux ouvrages à consulter sur l'un comme sur l'autre. Cette *Bibliothèque choisie* de Louvain est, au besoin, circulante. Elle possède des caisses pour envoyer les livres à travers la Belgique et même hors de Belgique. Les catholiques ne sont pas les seuls à y recourir, car, fidèle à son titre de Bibliothèque choisie, elle offre à ses lecteurs beaucoup d'attraits et d'avantages. Mais ce qui me frappe encore plus que tout le reste, c'est la philosophie du catalogue en question, de ce catalogue dont quelques femmes, ferventes chrétiennes et amies de la culture, se font les missionnaires et les apôtres.

Dès qu'il sait lire, l'enfant possède le talisman qui lui ouvre le monde des livres. Mais ce monde est assez vaste pour égarer tout être humain qui s'y aventure. « Pourquoi songerions-nous, disait un écrivain, que le livre dût être supérieur à l'homme qui l'écrivit ? Or, ferions-nous de tous les hommes nos amis et nos guides ? Et le choix n'en est-il pas embarrassant ? »

Savoir choisir ses livres marque un certain degré d'avancement dans la science de la lecture. Comment ce degré s'acquiert-il ? N'y a-t-il pas, pour l'obtenir, plusieurs moyens, pour l'acquérir, plusieurs méthodes ? Je consulte un des plus beaux traités que nous ait légués la Grèce chrétienne des premiers siècles : *l'Homélie aux jeunes Grecs sur les lectures profanes*, par saint Ba-

sile. Je ne connais rien de plus sage et de plus lumineux que cette homélie, et j'y découvre, dès les premières pages, une méthode de culture :

« Le plus parfait des hommes est celui qui voit par lui-même ce qui est sage ; il n'est pas non plus sans mérite, celui qui se conforme aux conseils d'autrui... Ce que je viens précisément vous conseiller, c'est de ne pas livrer aux mains des sages antiques le gouvernail de votre pensée, comme celui d'un navire ; mais en prenant tout ce qu'ils offrent d'utile, sachez aussi ce qu'il faut négliger. »

Savoir retenir et savoir négliger à propos, voilà donc une science difficile. Une « Bibliothèque choisie » comme celle de Louvain donne une première orientation à notre effort. Les femmes qui veulent être les apôtres de cette bibliothèque ont peut-être lu certain passage de Ruskin, où celui-ci déclare que les lectures bien choisies confèrent à tout être humain je ne sais quel pouvoir vraiment *royal*, et que les femmes doivent prétendre à ce « pouvoir de reines », dans leur foyer, même au delà de leur foyer. Ruskin ajoute des remarques judicieuses sur les devoirs publics ou privés des hommes et des femmes. L'homme, explique-t-il, défend, au dehors, s'il le faut, sa demeure et son pays. La femme, à l'intérieur de l'une comme de l'autre, doit veiller au bon ordre, à la douceur des coutumes, à l'apaisement de la détresse, à

l'harmonie, à la beauté. Hors de sa demeure et de son pays, elle le doit d'autant plus que l'harmonie est plus difficile, la détresse plus immédiate et la beauté plus rare.

Faire connaître les beaux et bons livres, c'est lutter contre la détresse, c'est travailler pour l'harmonie et la beauté; c'est donc accomplir une œuvre féminine par excellence.

Telle est évidemment l'opinion de Mme Chenu, qui préside avec un admirable dévouement l'*Action sociale de la femme*, lorsqu'elle organise périodiquement des échanges d'idées sur le moyen de répandre à travers le monde les meilleurs livres de France. Il faut d'abord les avoir aimés, ces beaux livres, pour reconnaître leur pouvoir et se constituer leur apôtre.

Nous savons qu'il existe des manières nombreuses, et si diverses, d'aimer les livres! N'avons-nous pas tous entendu parler d'un jeune seigneur d'autrefois qui demandait au libraire de lui fournir des livres, n'importe lesquels, pourvu qu'ils fussent bien reliés et qu'ils parlassent d'amour? Ils pouvaient contenir de fades sonnets et d'insipides madrigaux, les livres du jeune seigneur, et peut-être en fut il charmé quand même, puisqu'en les lisant, il les embellit du reflet de son propre cœur. Mais s'il était amoureux, il n'en était pas moins bibliophile, aimant les reliures élégantes, celles que dans ses délicats poèmes du *Livre des livres*, M. Jean

Bonnerot chante avec un art si patient et si fin :

Habillé tout de neuf comme un page à la cour,
Petit comme un sourire et beau comme l'Amour,
Sur les anciens rayons où la gloire s'effrite,
C'était, avec son nom fleuri de marguerites,
Un poème en cinq chants qui soudain ressuscite...

Ce jeune seigneur n'eût jamais inventé les Bibliothèques choisies — il choisissait peu — ni les Bibliothèques populaires : il voulait des livres en habit de cour, difficiles à manier, craignant la poussière et le contact des mains hâtives. Il ne leur demandait qu'une récréation frivole, un peu vaine.

Ce n'est pas ainsi que fut goûté le petit livre sur lequel pleura toute la tristesse des âmes païennes, petit livre à jamais perdu. Il ne parlait guère d'amour; il parlait de la vie, de la mort, de la maladie, de la vieillesse et des changements de fortune. Un philosophe de l'antique Académie, Crantor, avait eu l'idée de recueillir dans ce livre tout ce que la philosophie, depuis des siècles, avait trouvé de plus apaisant : ce recueil, paraît-il, fleurait une certaine grâce attique et platonicienne. Les affligés le lisaient, d'autres le copiaient pour le donner à leurs amis affligés, d'autres encore le relisaient avant d'avoir à consoler quelque infortune. Ce petit livre fut très aimé, sans doute il y eut des femmes parmi les êtres dont il berça le chagrin. Ces consola-

teurs antiques qui, par bonté d'âme, copiaient soigneusement les phrases un peu vagues du petit recueil, avaient reconnu l'influence du livre. Mais il se répandait assez difficilement, cet ouvrage qu'il fallait copier pendant quelques heures de solitude et de silence. D'autres traités de consolation furent adressés par Sénèque à deux femmes, dont l'une était sa propre mère. Et plus soucieux de l'âme féminine que les philosophes antiques, les Pères de l'Église dédièrent à de pieuses dames quelques-uns de leurs graves traités.

Au temps de la barbarie, avant de fuir le monde, des femmes, comme sainte Radegonde, cherchèrent un refuge spirituel dans les livres, et, sous le règne de Louis le Débonnaire, une certaine Dhuoda, belle-fille du Guillaume des Gestes fameuses, trompait les rigueurs de sa destinée en dictant elle-même un livre à son chapelain : c'était un manuel que cette mère au cœur brisé souhaitait de léguer à ses enfants. Elle recommande à ceux-ci de le consulter « aussi souvent qu'une femme a recours à son miroir ».

J'aime cette image. Certains livres, en effet, ressemblent à des miroirs spirituels : les âmes sont à même de s'y contempler. Et, comme si elle voulait multiplier ces miroirs, Dhuoda insistait pour que ses fils, à travers les occupations d'une existence mondaine, conservassent

le soin et le souci de leur bibliothèque. D'autres châtelaines du moyen âge vouèrent comme elle aux livres un culte fervent. Je ne pense jamais sans m'attendrir à cette comtesse d'Anjou, nommée Agnès, qui vivait au onzième siècle, et qui paya d'un prix historique un simple recueil d'homélies : deux cents brebis, un muid de froment, une pareille mesure de seigle, de millet, je ne sais combien de peaux de martre. Maintenant les fourrures semblent plus rares, si les livres sont plus communs.

Aujourd'hui, comme alors, certaines âmes ont toujours faim et soif de beaux livres. Une adolescente du moyen âge, de condition plus modeste, aimait autant les livres que les pouvait aimer la comtesse d'Anjou. Mais elle n'avait ni brebis, ni froment, ni peaux de martre, à échanger contre le manuscrit souhaité, recueil de psaumes ou d'homélies. Elle vit dans un rêve la Sainte Vierge le lui apporter. La fillette raconta le rêve à de pieuses personnes qui firent une collecte pour lui offrir le livre dont elle avait rêvé ! Ces pieuses personnes-là auraient compris les apôtres de nos « Bibliothèques choisies » et de nos « Bibliothèques populaires ».

De certaines femmes Fénelon disait : « Elles lisent comme elles se coiffent. » Quelques-unes, en effet, voient dans les livres, au lieu du pain de leur intelligence, la parure de leur esprit. Mais ils sont autre chose qu'une parure. Je me

rappelle les regards avides que deux gamins de Paris, âgés d'une douzaine d'années, jetaient sur un étalage de livres d'histoire : « Le malheur, mon vieux, disait l'un à l'autre, c'est qu'on ne les ait pas à l'œil ! »

Ah ! comme cette petite phrase entendue au passage me fit aimer les œuvres de bibliothèques, bibliothèques circulantes de la Société bibliographique, bibliothèques populaires, également circulantes, dont s'occupent généreusement la Duchesse d'Uzès, la comtesse Guy de la Rochefoucauld, l'infatigable Mme Bastide du Lude, et dont les caisses remplies s'acheminent vers des paroisses lointaines au fond des campagnes, bibliothèques connues et inconnues, créées par un souci semblable à celui de ce père dont parle l'Évangile, et qui, lorsque ses enfants lui demandent du pain, ne veut pas leur donner une pierre...

Et ce gamin de Paris, qui ne se savait point écouté, me fit admirer plus que jamais les femmes qui se font apôtres des livres.

III

AIGUILLES ET FUSEAUX

L'hôtel Gruthuse de Bruges abrite, dans cette ville de rêve, auprès d'un canal silencieux, le musée subtil et délicat des dentelles.

J'aime beaucoup ce musée, et lorsqu'on vient de se recueillir devant les saintes de Memling, devant les œuvres de Van Eyck et de Gérard David, il reste dans l'admiration une place pour ces travaux de fée où les fils menus semblent garder, emprisonnées dans leurs mailles, des heures de joie et de douleur, de labeur et de patience, des heures oubliées, dont personne ici-bas ne sait plus le secret.

Dentelles profanes ou sacrées, celles-ci figurant les instruments de la Passion, celles-là des scènes de chasse, dentelles du moyen âge gothiques comme les cathédrales de leur époque, et dentelles Renaissance fleuries comme les palais de leur temps, on serait tenté de les déchif-

frer, ainsi que des poèmes, et pourtant elles ont le mystère des harmonies musicales : les poèmes écrits avec des points à l'aiguille ou avec des notes sont plus mystérieux que ceux qui s'expriment avec des mots.

Parmi ces merveilles, il est un petit mouchoir vieux de plus de trois siècles, ouvré dans cette dentelle de féerie qui s'appelle la dentelle de Binche, et que l'habile ouvrière n'a pas achevé... La mort a-t-elle arrêté l'aiguille de la dentellière inconnue ? ou quelque déception la fit-elle tomber de ses mains ? Que de mélancolie peut contenir ce frêle carré de linge qu'est un petit mouchoir !

Dentelles des voiles de fiancées, dentelles des robes d'apparat, dentelles des robes de baptême ou des aubes sacerdotales, elles évoquent tous les tableaux de la vie humaine, et des cités ont leur dessin héréditaire de dentelle, leurs perles ou leurs fleurs, qu'elles ne se sont jamais lassées de reproduire.

Lorsqu'on sort de l'hôtel Gruthuse, le rêve mystérieux des dentelles vous poursuit sur le quai du Rosaire, silencieux et solitaire comme les salles du musée, et l'on se surprend à chercher l'âme des dentelles dans les nuages du ciel pâle ou dans les eaux du canal, où ces nuages se reflètent, et qu'effleure le glissement des cygnes. Dans certaines rues de Bruges, populaires et reculées, aux vagues aspects de ban-

lieue, sur certains quais plus lointains et plus déserts encore que les autres, le silence est rythmé par le petit bruit sec des navettes de bois, et, dans l'entre-bâillement des portes, ou dehors, à l'ombre des murs, on aperçoit les travailleuses, assises en cercle, penchées sur leur frêle et précieux ouvrage.

Les béguines de Gand récitent leur chapelet en accomplissant l'œuvre patiente des dentelles, et, par un après-midi d'été, la fenêtre étant ouverte, j'ai vu l'un des groupes laborieux et recueillis se dessiner sur le fond d'un enclos, tout pareil aux fonds des tableaux de Memling, avec l'église centrale dressée au milieu d'un carré de pelouse, et les demeures conventuelles, les petites maisons, calmes et basses, aux rideaux immaculés, rangées comme des pensionnaires dociles au bord du mystique enclos.

Monde silencieux et charmant où l'on écarte avec soin toutes les poussières, qu'elles soient matérielles ou immatérielles, et où les poussières matérielles sont d'autant plus honnies qu'elles peuvent figurer l'emblème des menus péchés qui ternissent l'âme comme elles terniraient les vitres.

*
* *

Dans l'île de Burano, l'une des îles de la lagune vénitienne, l'École de dentellières est disciplinée presque comme un béguinage, et,

en tout cas, autant que purent l'être les vieilles écoles d'art.

Singulière destinée que celle de ces sœurs rêveuses et souriantes que sont les îles de la lagune vénitienne ! Elles ont toutes leur trésor, leur deuil ou leur espoir. L'une garde un monastère où Byron vint rafraîchir son âme, l'autre un cimetière jusqu'où les morts arrivent au bercement des gondoles fleuries; une autre, plus lointaine, plus solitaire, a des ruines augustes, vestiges d'un peuple et d'une cité disparus. Mais les deux îles au nom presque identique, Murano et Burano, bercèrent les progrès de deux arts étranges et charmants; le verre et la dentelle, qui semblent naître, le verre à Murano, des reflets de la lagune, la dentelle à Burano, du brisement de ses ondes.

Les vieux récits féeriques nous parlent quelquefois d'objets merveilleux ouvrés par les fées « en des isles de mer », et l'imaginatif chroniqueur Froissart nous vante les dames de Céphalonie, comme habiles à tisser les toiles de soie et d'or, et à converser avec les fées. Il s'agit aussi maintenant d'œuvres féeriques, nées dans une île, une île de pays féerique, une des perles de la radieuse lagune : les dentelles de Burano.

Là-bas, à l'horizon, la silhouette de Venise brode le ciel d'une dentelle somptueuse et légère, comme *le point* de Burano. Les voiles éclatantes

des barques semblent tendues pour annoncer un message de gloire. Les îles sont couronnées de fleurs et de fruits; un ourlet d'écume les pare, dirait-on, d'une collerette de dentelle, et je croirais volontiers qu'une fille de ces îles, en attendant le retour d'une barque, inventa la dentelle, parce que, pour tromper son attente, elle avait longuement regardé les dessins de l'écume au bord des flots.

La légende, il est vrai, diffère un peu de cette supposition. Elle veut qu'un jeune pêcheur de Burano ait rapporté, comme don de son amour, un bouquet de corail à sa fiancée, et que cette fiancée, rêvant des fils légers pour joindre entre elles les fleurs du bouquet, ait confié son rêve à son aiguille.

A l'origine des dentelles, — et ne semble-t-il pas que l'on s'en doutait un peu? — il y aurait donc de la patience et de l'amour. On dirait qu'elles ont gardé la marque de ce sentiment d'amour et de cette vertu de patience qui nous les donnèrent.

M. Senoutzen, auquel nous devons une précieuse brochure : *l'École dentellière de Burano*, rappelle qu'un portrait de Carpaccio, peint vers les premières années du seizième siècle et représentant deux dames, nous montre une de ces dames portant, au bas de sa robe, une étroite dentelle. Et les Flandres, si promptes à rivaliser avec Venise, citent fièrement un Memling du

Louvre, Memling antérieur au Carpaccio, mais où déjà paraît la dentelle.

Henri III fit garnir ses fraises de points de Venise, et la mode adopta bientôt avec fureur ces points merveilleux « ouvrés en des îles de mer, » ainsi que le cor d'Obéron.

Sous Louis XIII, les beaux seigneurs qui risquaient leur vie en duel, bravant les rigueurs de Richelieu, les élégants de la place Royale, exaltés et romanesques comme des héros de Corneille, — il n'y eut peut-être jamais de plus tragiques lendemains de bals que sous le règne de Louis XIII, — s'insurgeaient contre les édits de Richelieu qui déclaraient le point de Venise « article de contrebande », et ils en portaient ostensiblement jusqu'à la Cour.

Il se teignit du sang versé dans les duels que prohibait Richelieu... Mais il gardait toujours, dans son réseau fragile, le secret de patience et d'amour silencieux que lui avait confié l'aiguille des aïeules.

A Burano, cependant, l'art féerique et charmant dont cette île ensoleillée est la patrie, s'était lamentablement perdu. L'hiver de 1872 fut exceptionnellement rigoureux ; la glace envahit la lagune : les pêcheurs durent renoncer à la pêche, et l'on imagine quelle misère s'ensuivit. Certaines personnes eurent alors l'idée de fonder une œuvre de secours, et songèrent à ressusciter la dentelle morte à Burano, depuis 1845. La

tâche n'était pas facile, car les vieilles dentellières dormaient leur dernier sommeil et le secret du *point* était oublié par les jeunes femmes de Burano.

Mais la comtesse Andriana Marcello, dame d'honneur de la reine Marguerite, ne se découragea pas; la reine elle-même, alors princesse de Piémont, patronnait l'œuvre et donnait l'exemple de la persévérance. Dans toutes les îles de la lagune, seule, une vieille femme, Cencia Scapariola, connaissait encore le *point* de Burano. Malheureusement, si ses mains gardaient la routine des aïeules, elle n'était pas capable d'enseigner leur méthode. Mme Anne Bellorio d'Este, belle-fille du maire de Burano, se mit à l'observer de toute la puissance de ses yeux... C'est, du moins, la version que nous donne M. Senoutzen, dans sa remarquable brochure.

Mme d'Este communiqua son secret à huit disciples : ce fut l'origine de l'école. On loua, pour loger l'institution naissante, le premier étage d'un palais ; et, au bercement des flots, d'où les anciennes légendes voulaient tirer les modèles primitifs de la dentelle, des jeunes femmes, des jeunes filles montrèrent une fois de plus que l'atmosphère ensoleillée de la lagune est aussi favorable à cet art de silence que l'atmosphère embrumée des Flandres.

La reine Marguerite et la comtesse Marcello ne

ménageaient point leur peine ; elles se faisaient apporter des dentelles anciennes, des dentelles de la grande époque ; elles les interrogeaient, les scrutaient pour comprendre leur muet langage ; sous les yeux de la reine, on les défaisait, on les refaisait ; il y avait de ces points féeriques aux noms étranges et charmants, aux noms légers et comme parfumés de grâce : *point en l'air*, *point de rose*. Ainsi les dentelles, petit à petit, livrèrent leur âme gracieuse, le secret des aiguilles d'autrefois.

Les élèves accoururent, nombreuses, à l'école de Burano. En 1878, elle comptait 250 ouvrières inscrites et 130 travailleuses effectives ; en 1906, 770 ouvrières inscrites et 600 travailleuses effectives. Le bien-être s'est, comme on pense, considérablement accru dans l'île ; les mariages s'y sont multipliés ; et, autour des nouveaux foyers, les nouvelles familles ont augmenté la population. Ces ouvrières se répartissent en sept sections, dont six au moins nous apparaissent graduées à la façon d'une hiérarchie. Les commençantes les traversent un peu comme elles prendraient des grades. La septième section appartient aux travaux des femmes mariées, car si les très jeunes filles de l'école peuvent se croire admises dans une sorte de pensionnat, les ouvrières mariées ont souvent la faculté, quand elles se sont présentées pour recevoir leur tâche, de l'emporter et de la parfaire à do-

micile, de sorte que l'île entière peut apparaître comme un vaste atelier familial.

Ce sérieux, ce recueillement rappellent qu'il s'agit de l'organisation d'une école artistique : l'école de Burano, *la scuola di Burano*, comme on dit dans la langue mélodieuse que, là-bas, par les soirs enchantés, les échos de la lagune se renvoient au rythme des mandolines. Nous sommes tellement habitués à lire ce mot *scuola* sous les visions ineffables qu'enclosent les cadres des musées, qu'il s'éclaire pour nous d'un reflet de beauté. Mais nous pouvons encore le parer de ce reflet quand il s'agit de l'école de Burano. Tout, jusqu'à l'austérité de sa discipline, contribue à faire de cette école de dentelle comme une sœur cadette des grandes écoles d'art qui fleurirent autrefois. Le directeur artistique veille à ce que l'on ne corrompe pas le caractère traditionnel des dessins et du point de Burano. Cette école tient à honneur de travailler à l'aiguille. L'aiguille et le fuseau représentent les deux arts de la dentelle. La dentelle à l'aiguille, plus précise, a plus de relief et d'éclat ; la dentelle au fuseau, plus noyée, a plus de moelleux et de souplesse, mais la dentelle à l'aiguille demande plus d'initiative à l'esprit de l'ouvrière. L'école de Burano revendique donc la gloire ancienne de l'aiguille, de cette aiguille si proche de la main, et par là même, si proche du cœur, qu'elle en connaît toutes les pulsations !

*
* *

Louis XIV et Colbert, raconte M. Senoutzen, eurent l'ingénieuse idée de tourner la vogue des dentelles au profit de l'industrie nationale. Il se trouva, pour les aider, une bonne et habile Française, une Mme Gilbert d'Alençon, qui fut installée au château de Lonray avec trente ouvrières vénitiennes dont elle prit la direction. Louis XIV appela lui-même « point de France » les dentelles de Mme Gilbert : il exprima le désir de ne plus voir autour de lui d'autres dentelles que ces « points de France ». On devine que ce désir fut considéré comme un ordre; et la manufacture royale en bénéficia : robes, tabliers, souliers, gants, éventails, tout fut garni de ces dentelles de France. Elles étaient coûteuses, mais leur prix servit bientôt à rémunérer l'œuvre des mains françaises, et, bientôt aussi, elles furent spécialement renommées pour leur finesse et leur beauté.

Il existe des dentelles françaises, des dentelles qui dépendent de notre patrimoine et de nos traditions. Les dentellières de Bruges, dont je parlais tout à l'heure, me faisaient songer aux dentellières de nos vieilles provinces, à celles que, par un chaud après-midi d'été, j'ai vues assises sur les places des villages de Haute-Loire, à celles que le lendemain je trouvais,

formant cercle dans les rues étroites du Puy.

Personne mieux que M. André Hallays ne nous les a dépeintes, ces dentellières de France. « Devant la porte de chaque maison, dit-il, se tient une petite assemblée de dentellières ; elles ont mis leurs sièges en rond, et, tandis que, le carreau sur les genoux, elles font aller les fuseaux, elles causent, elles causent éperdûment. L'industrie de la dentelle fait ressembler les rues d'un village à un salon rarement balayé, où les porcs viennent rôder autour des dames en visite. Plus la conversation s'anime, plus languit le mouvement des petits fuseaux. Alors une vieille se met à dire le chapelet, la causerie s'interrompt. La dernière dizaine égrenée, l'humeur salonnière se réveille... Et c'est ainsi du matin au soir, devant toutes les maisons de toute une province, depuis trois siècles. »

Dans les anciens hameaux du Velay, — peut-être cet usage dure-t-il encore dans les plus reculés, les plus inaccessibles, — *la Béate*, une sainte fille qui soignait les malades, enseignait l'alphabet et le catéchisme aux enfants, initiait aussi les femmes et les jeunes filles aux travaux de la dentelle.

Aujourd'hui les béates se font rares ; on trouve encore dans les villages leurs petites maisons surmontées d'une clochette, mais, le plus souvent, la clochette survit à la béate qui ne fut pas remplacée.

*
* *

Voilà le passé de la dentelle. Dentelles rêveuses et frondeuses, proscrites et conquérantes, mystiques et mondaines, venues à nous de la lagune moirée et nacrée sur laquelle plane la lumière qui fit le rêve des vieux peintres vénitiens, ou sorties des quais silencieux de Bruges qui sommeillent alors que les rues s'animent, et qui portent souvent des noms monastiques, rappelant que Bruges est une ville de prière, de recueillement, la ville du Saint-Sang. Le Puy est la cité mystique de la France, la cité de Marie, — comme Sienne le fut en Toscane — et le silence des petites rues où travaillent les dentellières est dominé par les cloches de l'église angélique, fameuse dans toute la Chrétienté du moyen âge, et qui fut une des premières à sonner l'*Angelus*.

L'art subtil des dentellières a connu bien des péripéties : elles furent, hélas ! soumises aux caprices innombrables des machines, et plus d'une fois, nos laborieuses eurent à chômer douloureusement. Un art se perdait en même temps que la misère augmentait au village et que la hantise des villes, se faisant plus pressante, multipliait les cas d'émigration. Des Françaises eurent le souci d'entretenir la flamme aux humbles foyers des hameaux et de retenir la vie autour de ces foyers. Elles favorisèrent

de toute leur âme et de toute leur influence le renouveau des petites industries rurales, la résurrection des dentelles faites à la main. Il est impossible de méconnaître l'œuvre de beauté qui s'élabore humblement et vaillamment dans ces travaux féminins.

Que de vie cachée s'emprisonne dans le réseau de la vraie dentelle ! Si parfaite que devienne un jour l'imitation des perles et des dentelles, jamais elle ne remplacera ce secret de vie et de beauté qui dort au cœur des perles comme dans le réseau des dentelles, et qui, pour les perles, est le secret des abîmes, tandis que, pour les dentelles, il est le secret des âmes.

IV

LE RÔLE SOCIAL DE LA FERMIÈRE

La mission naturelle d'une femme, écrivait un romancier américain, « est de se trouver dans le milieu où elle est le plus appréciée ». Cela ne revient-il pas à dire que la mission naturelle d'une femme est de s'adapter si complètement à son milieu, qu'elle en soit parfaitement appréciée ?

La pensée est jolie, délicate, pas très féministe, je le crains, du moins au sens que l'on s'habitue à donner à ce terme. Elle ne peut être que d'une vérité relative, car elle semble bannir d'une existence tout ce trésor de vie intérieure qui donne du prix aux moindres détails, aux moindres actes de la vie extérieure. Et je ne crois pas, cependant, qu'il puisse y avoir ici-bas des vertus superflues ; les plus hautes facultés d'héroïsme, qui trouveraient leur emploi dans une heure de catastrophe et de mar-

tyre, ne demeureront pas inutiles à celle dont les jours paisibles s'écouleront à l'abri de toute catastrophe, et sans aucune possibilité de martyre ; elles mettront leur lustre de beauté sur les mains patientes, appliquées aux humbles tâches de l'œuvre quotidienne. Aussi la pensée que je citais tout à l'heure réclame-t-elle, comme correctif et comme achèvement, les vers d'Elizabeth Browning : « Toute vie se développe du dedans... Il faut tout l'idéal pour soulever la poussière du réel de l'épaisseur d'un cheveu. »

Avec tout l'idéal dans leur âme et toute la tendresse dans leur cœur, les femmes sauront ne pas manquer au plus minutieux et au plus ténu des devoirs, capable de les faire apprécier dans ce milieu familial où c'est leur grâce souveraine de régner, d'agir et de rayonner.

*
* *

Un des rôles féminins les plus ardus et les plus utiles est certainement celui de la fermière. D'abord elle gouverne tout un petit peuple. Par cela même, le moindre de ses efforts se propage et la moindre de ses négligences se répercute. Le soin de la demeure, du vêtement, de l'alimentation lui appartient. Ses travaux ressemblent à ceux d'une reine au temps d'Homère. La femme célébrée par l'Écriture et sur laquelle il s'est répandu tant de poésie à travers les siècles, semble avoir rempli dans ces

vieux âges et sur la terre de Judée une mission analogue à la sienne. Les besognes de l'une ne diffèrent pas tant de celles qu'il convient à l'autre d'assumer. « Elle a cherché la laine et le lin, et elle a travaillé... Elle se lève lorsqu'il est encore nuit; et elle a partagé le butin entre ses domestiques, la nourriture à ses servantes... Elle a considéré un champ et l'a acheté... Elle a planté une vigne du fruit de ses mains... Sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit. »

Dégagez ce portrait de la poésie biblique dont il demeure imprégné, et vous aurez celui de la fermière modèle actuellement rêvée par M. de Vuyst et par M. Méline. M. Méline estime, d'après son beau livre intitulé *le Retour à la Terre*, que c'est surtout par l'intervention de la sage et habile fermière qu'il sera possible d'enrayer cet exode rural qui menace de faire déserter les campagnes. Elle ne voudra pas laisser mourir le coin de terre auquel elle s'est attachée, et pour lequel elle a peiné. Elle redoutera de s'aventurer trop loin du sol où se projette l'ombre douce du clocher natal. Elle ne se laissera pas séduire par l'attrait des villes sombres et fiévreuses. Qu'y va-t-on récolter? Du travail, du bien-être? Mais chaque emploi y est guetté par nombre de candidats, et ce sont les jours de chômage qui se multiplient; c'est la misère qui s'annonce, ouvrière de découragement. De la santé? La maladie, hélas! y est

puissante. De beaux spectacles? En est-il de plus magnifiques que ceux des arbres, de l'eau, du ciel, des fleuves, des collines, des moissons! Les villes s'évertuent à déchirer la robe de splendeur dont se revêt la terre. Et si l'exode s'accomplit, la bonne terre elle-même, généreuse et nourricière, deviendra la *terre qui meurt*, selon le titre du célèbre roman de M. René Bazin. Plutôt que de risquer pareilles catastrophes, la fermière enracinera son cœur aux rudes labeurs de la vie champêtre ; elle aimera sa basse-cour, son étable et ses champs ; elle préférera au chatoiement des boutiques urbaines la gravité recueillie de l'hiver, le jeune et frais sourire du printemps, l'ardeur éclatante de l'été, le deuil empourpré de l'automne, plein de sublimes secrets pour les âmes qui saluent un déclin.

*
* *

M. de Vuyst, inspecteur principal de l'agriculture en Belgique, a consacré un substantiel petit livre au *Rôle social de la fermière*.

La fermière vaque aux soins du ménage ; la nourriture de son mari, de ses enfants et, souvent, des employés de la ferme est de son ressort. « C'est déjà, remarque M. de Vuyst, une question sociale. » Heureuse fermière! Elle dispose de ressources inconnues à ses sœurs des villes : les légumes, le lait, le beurre, les œufs, sont à sa disposition, le tout dans sa

fraîcheur primitive, non détérioré, ni empoussiéré par des emballages, des transports, des heures d'exposition aux devantures des magasins. « Nous sommes fières des femmes illustres, disait, aux États-Unis, en s'adressant à un groupe de fermières, une conférencière souvent citée par M. de Vuyst, Mme Bertha Dahl Laws, mais le monde peut tourner sans elles, tandis que le monde ne peut se passer de la femme qui séjourne au foyer, en prend soin, et élève ses enfants. »

L'ornement, la disposition et l'entretien de la demeure dépendent de la ménagère. Les fermes ont une sorte de beauté grave à laquelle le bon goût de la fermière consiste à s'adapter. Nos aïeux possédaient certains coffres, certains bahuts, certaines armoires aux lignes simples et solides, que nous admirons toujours et qui s'harmonisaient avec le décor de ces vies austères et laborieuses. L'esthétique de la fermière lui apprendra, mieux que tout autre conseiller, à ne pas s'engouer d'armoires à glace de pacotille, de meubles vulgaires et prétentieux.

M. de Vuyst réclame encore de la fermière une intelligente organisation du jardin potager et des soins prévoyants pour la direction de la basse-cour et de la laiterie. Il s'est fondé des écoles féminines de jardinage et de laiterie. Puis les fermières elles-mêmes, sentant la nécessité d'achever, de compléter leur éducation

professionnelle, se sont associées sur beaucoup de points de l'Europe et de l'Amérique, que nous signale l'intéressant ouvrage de M. de Vuyst. Par ce système, elles ont pu se procurer des conférences, des bibliothèques, et perfectionner l'outillage indispensable à leurs travaux ; des cercles féminins se sont constitués, dont les programmes n'ont eu garde d'oublier que la tâche de la fermière comporte des notions d'hygiène et d'éducation physique, intellectuelle et morale.

*
* *

Rien de plus instructif que de parcourir les ouvrages consacrés à l'éducation des fermières. L'un des plus complets se trouve dans le *Manuel des fermières de l'Ontario*. On y voit des projets de conférences et d'ordres du jour pour les futures réunions. La fabrication du pain, le plan de la cuisine, la lessive, la laiterie, le soin des lampes, l'arrangement des hangars, le choix de certains livres, y sont mis à l'étude. En Belgique, des cours destinés aux fermières traitent des premiers soins à donner en cas d'accident, puis on passe à la laiterie et à la basse-cour, au jardin potager, à l'hygiène de l'étable, à l'alimentation du bétail, etc. En France, au concours régional d'Angers, un programme était également fourni qui comportait, avec la pédagogie maternelle, la tenue de la maison, l'hygiène de l'alimentation. l'utilisation des pro-

duits de la ferme, l'entretien des animaux domestiques, l'élevage des lapins et des abeilles, etc. Le syndicat ménager d'Avaux-le-Château et l'association féminine rurale de Castelbiague, nous ont été révélés par une instructive brochure qu'a publiée l'*Action Populaire* de Reims. Les ménagères et fermières d'Avaux-le-Château ont acquis une pharmacie usuelle, organisé la vente des œufs et certaines commandes relatives à leur basse-cour. A Castelbiague on trouve école ménagère agricole, cours, bibliothèque, comprenant livres d'histoire, récits de voyage, ouvrages agricoles.

*
* *

Les fermières occupées de pareilles tâches goûteront la saine beauté de la vie champêtre. Aux jours de moisson, lorsque la campagne s'enfièvre pour la grande œuvre humaine du pain quotidien, lorsque les routes s'animent du grincement des charrettes qui, parmi des chants, transportent d'un point à l'autre les actifs moissonneurs, si, la nuit, au fond d'une cour nous apercevons une clarté, nous penserons qu'elle provient de la lampe de la fermière. « Sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit », disait déjà le poème biblique dont une fermière des vieux âges semble avoir été l'héroïne. Mais cette lampe est si ancienne, si auguste, qu'elle prend une valeur symbolique.

Un peu à l'écart des routes où les hommes marchent exposés aux périls, la femme allume sa lampe de douce et réconfortante sagesse, et ceux qui auront senti le frisson des ténèbres, salueront au passage le bienfait d'une paisible lueur.

V

LE FOYER DE L'ÉMIGRANTE

L'autre jour, j'étais entrée, pour voir de très anciens vitraux, dans la sombre église d'un petit village d'Indre-et-Loire, un paisible petit village qui sourit parmi les campagnes empourprées, et dont les maisons s'épanouissent avec cette grâce nonchalante, particulière à la Touraine, terre molle, heureuse et délicieuse, nous dit Le Tasse. Et je venais de m'attendrir aux gestes des saints primitifs, lorsque, à la porte du sanctuaire désert où flotte la prière des âges, j'aperçus l'affiche mi-partie blanche, mi-partie jaune, qui nous rappelle une des belles formes de la charité contemporaine. Mais les vieux saints ne l'auraient point trouvée déplacée, cette affiche, à côté de la représentation de leurs beaux exemples. Saint Georges, arrachant au monstre une princesse menacée, eût béni ces femmes généreuses qui se vouent à arracher des griffes d'un

autre monstre tant de milliers de jeunes filles en péril. L'affiche blanche et jaune est partout. Elle appartient à *l'Association catholique internationale des œuvres pour la protection de la jeune fille*, comme l'affiche blanche et rouge appartient à l'œuvre protestante, analogue, de *l'Amie de la jeune fille*.

Ainsi, dans ce lointain petit village, par la fin silencieuse et ensoleillée d'un beau jour d'automne, m'apparut la preuve visible et tangible de l'efficacité de pareilles associations. Les petites paysannes tourangelles qui laissent le rêve de la ville hanter la blanche mousseline de leurs bonnets, sauront, avant l'heure du départ, que, dans les cités rêvées, souvent plus redoutables que les forêts enchantées de la légende, il y a des adresses de salut. L'affiche blanche et jaune porte plusieurs de ces adresses. Et les mères qui devant les scènes édifiantes de ces vitraux, prient pour les enfants exilées, se rassureront lorsque leurs yeux rencontreront l'affiche bicolore.

Il me fut impossible, regardant cette affiche, de ne pas me souvenir des femmes dévouées à cette œuvre que je vis à Bruxelles ; je crus ressaisir un écho des paroles ardemment éloquentes qu'une des meilleures apôtres de *l'Association catholique internationale des œuvres pour la protection de la jeune fille*, la baronne de Montenach, avait alors prononcées dans cette ville, au palais des Congrès.

En remontant le cours des siècles, nous trouvons, chez les âmes d'élite, le souci de protéger la jeune fille. La vie des saints est si riche en traits de ce genre qu'une brève étude ne nous donnera jamais le loisir de les énumérer! Mais nous avons lu que Pic de la Mirandole eut à cœur de constituer des dots aux jeunes filles de Toscane, et nous connaissons l'aventure de Pascal, racontée par sa sœur Gilberte, la belle et grave Mme Périer, dans cette *Vie* de son frère, qui est un chef-d'œuvre, parmi les ouvrages dus aux plumes féminines de tous temps et de tous pays.

Un matin, comme il sortait de la messe de Saint-Sulpice, Pascal vit venir à lui une jeune fille de quinze ans, qui demandait l'aumône. La beauté de cette jeune fille le frappa. Lorsqu'il l'eut interrogée, il apprit que sa mère était tombée malade, avait été transportée à l'Hôtel-Dieu, et que la malheureuse jeune fille, originaire de la campagne, errait sans ressources dans Paris. Le premier soin de Pascal fut de la confier à des personnes pieuses entre les mains desquelles il déposa une somme d'argent à l'intention de sa protégée. Ces personnes pieuses la vêtirent et la mirent, dit Mme Périer, dans une bonne condition. Un prêtre demanda le nom du bienfaiteur qui gardait l'anonymat : « Je vous promets, affirma ce prêtre, que je n'en parlerai jamais pendant sa vie, mais si

Dieu permettait qu'il mourût avant moi, j'aurais de la consolation de publier cette action, car je la trouve si belle que je ne puis souffrir qu'elle demeure dans l'oubli. » Pascal ne souhaitait que le souvenir de Dieu.

De belles actions de ce genre seraient innombrables à l'actif des protectrices contemporaines de la jeune fille. Elles ne désirent qu'une chose, c'est que de pareils traits deviennent si communs que nul ne songe à les remarquer. Mais n'est-il pas curieux de voir ces deux hommes extraordinaires, Pic de la Mirandole et Pascal, l'un devenu disciple de Savonarole et l'autre de M. de Saci, servir de précurseurs aux associations protectrices de la jeune fille, tous les deux ayant certainement le souci des âmes, mais Pic de la Mirandole, devant les horizons harmonieux de la Toscane, y mêlant encore un doux rêve de bonheur humain ?

Il faut dire que les associations protectrices de la jeune fille sont plus nécessaires aujourd'hui que jamais. La jeune fille d'autrefois sortait peu de l'orbite de sa famille. Même quand elle ne se mariait pas, elle demandait le gain de sa vie à ces modestes métiers d'industries rurales que l'on cherche à ranimer quelque peu de nos jours ; quand elle entrait dans la domesticité d'une maison voisine, elle y acquérait en quelque sorte une place au foyer. Les coutumes du passé ne ressemblaient pas à celles du

présent. Une fée survint, sur les influences de laquelle les hommes discutent encore ; elle déclara s'appeler la liberté. Elle ouvrit toute grande la porte des exodes, elle mit un terme aux vieilles coutumes de protection patriarcale et prêta des attraits aux ateliers, aux usines, à tout ce qui éloigne la jeune fille du village natal et du toit paternel.

Mme de Montenach, parlant au centre de l'Exposition de Bruxelles, rappelait à son auditoire que, parmi les merveilles de luxe accumulées dans cette exposition, beaucoup sont dues au travail féminin ; et elle nous invitait à secourir les détresses possibles des ouvrières inconnues dont l'œuvre resplendissait autour de nous. Mme de Montenach évoquait le geste magnanime des chevaliers d'autrefois, défenseurs de l'innocence opprimée... Il ne s'agit plus de paladins pourfendeurs de monstres, il ne s'agit plus de princesses en péril. Il s'agit de vaillantes chrétiennes, assidues à leur tâche généreuse, et d'une multitude de femmes laborieuses, isolées, souvent expatriées. Ici, j'emprunte à Mme de Montenach quelques chiffres de statistique :

« En France, dit-elle, il y avait, en 1894, 1.800.000 femmes célibataires de vingt-cinq à soixante ans, et ce chiffre n'a sûrement pas baissé depuis. En Belgique, la proportion pour 60 femmes mariées est de 24 célibataires et

16 veuves. En Allemagne, on compte, en chiffres ronds, 8.725.000 femmes mariées, contre 8.150.000 femmes de plus de seize ans, célibataires ou veuves, soit 48 femmes p. 100, dépourvues de protection maritale. On peut calculer, en général, que sur 1.000 femmes de vingt-cinq ans, il s'en trouve 547 qui sont célibataires, veuves ou divorcées. »

On parle quelquefois de la rigoureuse froideur des chiffres. Peu de tirades enflammées seraient plus convaincantes que ces chiffres-là. Ils nous ouvrent des aperçus étonnants sur la vie concrète, car nous savons que, parmi ces millions de femmes, beaucoup sont pauvres et seules. Mais celles qui demeurent dans leur propre pays ne comptent pas parmi les plus déshéritées. Certaines s'en vont à la recherche d'un gagne-pain.

Race pitoyable de voyageuses que de grands courants de douleur ou d'espérance emportent à travers le globe ! Elles passent sur cette terre sans avoir plus de racines que les feuilles mortes chassées par le vent d'automne et sans y laisser plus de traces de leur passage. Elles assiègent les gares, les paquebots, les abords des villes peuplées et brillantes. Combien sont-elles ? Il nous faut le demander à Mme de Montenach :

« Dans l'espace d'une seule année, déclarait-elle, 5.942 Françaises ont débarqué dans le port de New-York, livrées à elles-mêmes, sans appui,

cherchant fortune à l'aventure... » A New-York seulement! Cela nous donne une idée de ce qui se passe dans toutes les grandes villes et toutes les capitales.

Existe-t-il sur terre un lieu plus tragique qu'une gare? On y respire une atmosphère fiévreuse, passionnée, brutale. Les adieux y sont hâtifs; les arrivées ahuries et bruyantes. La fumée vous suffoque, le fracas vous assourdit, les êtres humains vous semblent plus sauvages et plus égoïstes qu'ailleurs. Chacun se précipite à son but et bouscule au passage celui qui le gêne. Des paniers répandent une odeur de fruits. Des bouquets apportent un effluve embaumé. Cette voie ferrée si dure et si noire a frôlé les vergers abondants, les jardins pacifiques, ces coins de vie lente et douce où les ombres s'allongent dans le silence du soir à peine troublé par le chant des fontaines. Et personne ne remarque la détresse d'un cœur isolé, détresse qui se fait profonde, profonde comme un puits d'amertume...

Combien de jeunes filles venues de leurs provinces, poussées loin de leur famille par le souci du pain quotidien, ont connu dans les gares, au seuil des villes immenses, affairées, trépidantes, cette minute d'angoisse et d'effarement! Une pauvre petite, le matin même, s'est arrachée en pleurant aux embrassades des siens. Elle a regardé la maison rustique, le frais jardinet, les

champs mouillés de rosée, la mare accoutumée à refléter le visage des saisons, et elle a songé qu'elle ne verrait pas le soleil décliner sur ces choses. Sa mère a épinglé sur sa poitrine le châle frileux qui lutte mal contre la fraîcheur du crépuscule, humbles petits soins du grand amour essayant de tromper son impuissance. Cette jeune fille frêle, faible, inexpérimentée, est seule en face de la vie ardente et cruelle. Que la partie est inégale ! Les mères ont de si ingénieuses façons pour déguiser à leurs enfants les pièges et les déceptions de l'existence ! Mais notre petite voyageuse aura à se défendre contre ce que d'autres jeunes filles doivent à tout jamais ignorer. Comment ne succomberait-elle pas? Comment saurait-elle se frayer un chemin à travers la cohue indifférente ou hostile ? C'est le moment où la dame qui représente l'œuvre des gares et que signale sa décoration aux deux couleurs, ayant guetté ces yeux effarés dans ce visage pâli, s'avance, questionne, conseille, et prenant l'isolée par la main, la dirige doucement vers la maison d'accueil.

Jour et nuit, par les heures sereines, comme par toutes les intempéries des saisons, des femmes se tiennent debout au débarcadère des gares, prêtes à tendre la main, à garantir la voyageuse contre les dangers embusqués peut-être en quelque coin du hall, à lui offrir un asile. Telles sont les préoccupations maternelles de

ces initiatrices d'élite. Dans un rapport de Mlle Marguerite de Saint-Seine, nous lisons qu'une jeune fille de quinze ans, ayant à revenir de Danemark en France, à son pays de Côte-d'Or, trouva sur sa route, partout où un changement de train devait l'embarrasser, une dame de la Protection pour la guider, ou, tout au moins, une affiche blanche et jaune, bien visible dans la gare, pour lui indiquer le home où l'attendait cette amie inconnue. La propagande internationale des affiches blanches et jaunes est une grande force; partout maintenant, on réclame ces précieux placards ; de Tunisie, l'autre jour, on en souhaitait cinquante. Elles deviendront vite populaires, ces affiches.

Pour les avoir lues, un brave cocher de Paris fut le héros d'une touchante aventure. Aux abords d'une gare, il est hélé par une jeune paysanne qui lui jette une adresse suspecte. Le cocher ne fait d'abord aucune réflexion et conduit sa cliente à l'adresse indiquée, mais frappé de la figure jeune et naïve, qu'il n'a qu'entrevue, il se décide à questionner la jeune paysanne. Convaincu de son ignorance, il l'engage à remonter dans la voiture, et, sans réclamer le prix de la course, la ramène à la gare, mais la confie à l'une des dames de la mission. O brave cocher de Paris, frère humble et lointain de Blaise Pascal !

« Maintenant, Jenny, vous connaissez la

ville... » Ce vers de Dante-Gabriel Rossetti me hante. Le poète nous raconte l'histoire d'une Jenny qui était pauvre et belle, rieuse et paresseuse, et qui s'est perdue dans la ville, peut-être parce qu'aucune voix amie n'est venue lui signaler le danger, peut-être parce qu'aucune main amie ne s'est tendue vers la sienne. Quelqu'un l'aidera-t-il à se retrouver? Hélas ! Jenny n'est pas la seule jeune fille qui soit pauvre et belle, rieuse et paresseuse. Mais le péril n'est pas même écarté pour celles qui sont laborieuses et pensives. La mélancolie est souvent mauvaise conseillère. La dame de la gare s'efforce de combattre tant de mauvaises influences.

A la maison où elle sera conduite, la nouvelle venue trouvera les deux hospitalités, celle du toit et celle de l'âme, plus précieuse encore que l'autre. Une amie sera là pour écouter ses confidences, pour lui répondre par cette vivante sympathie nécessaire à tout être humain comme le pain de chaque jour. Ces œuvres sont organisées de telle façon qu'une voyageuse peut traverser l'Europe, signalée, recommandée, accueillie, protégée de ville en ville. Je sais bien que cela ne rendra pas aux exilées la douceur du village natal et la joie de la demeure paternelle, mais c'est déjà beaucoup de se dire que, dans la cité inconnue, il y a des visages bienveillants prêts à vous sourire, des voix affectueuses qui ne demandent qu'à prononcer votre nom, et des pensées

vigilantes qui cherchent à vous tracer une voie sûre parmi beaucoup d'écueils.

Aux missions des gares se joignent les œuvres des paquebots, les œuvres pour la protection des émigrantes, les bureaux de placement, les *homes* ou maisons d'accueil, les pensions de famille, les restaurants à bon marché, les patronages, les cours du soir, l'enseignement ménager et professionnel, les cercles d'études pour jeunes filles, les mutualités féminines, etc. Cette jeune fille rêveuse que vous voyez assise sur la banquette de son wagon ou sur le pont du paquebot qui l'emporte, ne connaît pas l'effarement de la pauvre petite déracinée dont nous parlions tout à l'heure; elle sait qu'une pensée fraternelle, j'allais dire maternelle, a prévu d'avance tous les pas qu'elle accomplira, et lui a ménagé pour chacun une sauvegarde.

Aussi saluera-t-elle avec confiance la dame qui la guette à l'arrivée et qui se tient debout, toujours debout, patiente et courageuse sous l'ironie de certains sourires, dans la cohue, dans la bousculade, dans le tapage, dans le froid, exposée aux quolibets et aux courants d'air, attentive, silencieuse, recueillie, et apparemment oisive, comme le factionnaire d'un poste héroïque, d'un avant-poste derrière lequel on devine toute une armée. Le courage de l'attente vaut bien celui de l'action. Ce qu'il faut admirer le plus, ce n'est pas qu'on agisse quand

l'heure est venue, mais qu'on se résigne à ne pas agir pendant des heures et des heures, et cela, pour mieux servir une idée, une cause.

L'heure de l'action résonne alors, non pas comme un signal d'épreuve, mais de délivrance et de récompense.

Lorsque je parle de cette protection de la jeune fille, j'ai toujours envie de m'adresser aux mères qui sont si contentes, si fières, et souvent très justement, de l'éducation qu'elles ont donnée à leurs propres filles. Elles ne peuvent, semble-t-il, refuser une pensée de compassion à ces autres mères dont les yeux regardent tristement, le soir, les longues routes qui fuient, blanches à travers les champs bleus, vers ces villes que la Jenny du poète eut le malheur de trop connaître.

Il n'y a rien de plus silencieux que le naufrage d'une vie. Dans le poème de Dante, toute la montagne qui constitue le Purgatoire tremble du haut en bas, — et c'est un tremblement d'allégresse — lorsqu'une seule âme est délivrée. J'aime ce symbole de solidarité, mais, sur la terre que nous habitons, il serait possible à des êtres généreux de poursuivre leur voie, sans se douter qu'une âme vivante s'est transformée près d'eux en épave.

N'est-ce pas une jolie chose que ce réseau de tendresse et de sollicitude pour de jeunes vies jeté sur une partie de la terre!

VI

A PROPOS DES MUTUALITÉS FÉMININES : L'ENTR'AIDE SOCIALE

L'idée d'aide mutuelle est à la source des fondations de mutualités. C'est une idée si simple et si claire qu'elle se définit par elle-même. Il semble à première vue que notre temps lui donne un lustre nouveau. Mais, à bien considérer son histoire, on est surpris de la trouver si vieille, aussi vieille que la création du globe, contemporaine de tant d'autres lois mystérieuses et puissantes, de celles dont parle Antigone, qui n'ont jamais été écrites et ne seront jamais effacées, comme dérivant de cette Sagesse dont l'Écriture dit avec plus de poésie encore que le poète grec : « J'étais avant que les collines fussent formées... »

Nous allons bientôt revenir au déluge, et même fort en deçà du déluge, c'est-à-dire aux formules dont s'est engouée la fin du dix-neu-

vième siècle. Il y a douze ou quinze ans, à la même époque où l'on aimait à dire que certaines choses étaient « fin de siècle, » parlait-on assez de *la lutte pour la vie!* Darwin avait fait, disait-on, cette magnifique trouvaille, et, comme si notre chère langue française était trop douce et trop nuancée pour se prêter à une aussi brutale conception, c'était à qui la traduirait dans la langue anglaise dont je ne veux pas médire, car elle sert très noblement de véhicule à de bien beaux rêves, à de bien hautes pensées; mais le dernier mot de tout, c'était *le struggle for life*. On est devenu *struggle for lifer* et *arriviste*. Ce n'est ni anglais ni français, ce n'est même pas humain. Que de mots barbares pour signifier de vilaines choses! Espérons que ce sera bientôt tout aussi démodé que la crinoline dont s'amusaient les spectateurs d'une pièce récente.

I

C'est un de ceux que nous appelons un nihiliste, qui vient de répondre avec une généreuse indignation et dans un fort beau livre aux partisans effrénés de la lutte pour la vie. — L'*Entr'aide*, par Pierre Kropotkine : tel en est le titre. L'*Entr'aide*, c'est encore un nouveau mot, mais combien je le préfère à ceux que nous venons de citer ! Oui, même scientifiquement, les savants et les penseurs d'aujourd'hui opposent l'entr'aide à la lutte pour la vie. Kropotkine développe un aperçu du professeur Kessler. Il fait honneur à celui-ci de la découverte de cette loi : l'entr'aide. Mais il y consacre un livre chargé de la définir et de la divulguer. Et il se souvient d'Eckermann disant à Gœthe que deux petits roitelets échappés avaient été retrouvés dans un nid de rouges-gorges qui nourrissaient ces oisillons. Gœthe répondait à cette communication par une remarque solennelle et un peu pédante. Comme nous aurions mieux aimé que ce joli fait eût pour témoin, au lieu d'Eckermann et de Gœthe, saint François d'Assise ! Mais saint

François d'Assise, qui regarda la nature avec des yeux si tendres et tout illuminés des lumières de l'au-delà, en vit sans doute beaucoup de semblables: ce n'est pas à lui qu'il eût fallu parler de *lutte pour la vie* ! Devant les roitelets d'Eckermann, il eût répété ce vers si doux de son admirable et délicieux *Cantique du soleil :* Loué sois-tu, mon Seigneur, pour toutes tes créatures ! C'est un mystère qui, pour nous être familier, n'en est pas moins un mystère, que la vie des animaux. Et comme nous leur avons fait tort ! Au dix-huitième siècle, avec Rousseau, nous avons cru l'homme meilleur qu'il n'est; au dix-neuvième siècle, avec Darwin, et sans doute en exagérant sa théorie, nous avons cru les animaux pires qu'ils ne sont. Voilà que nous découvrons que l'aide mutuelle est peut-être plus dans la nature qu'on ne l'a cru jusqu'ici.

Pour amusante que paraisse cette étude, nous n'avons pas à examiner les associations de fourmis, d'abeilles, de termites, de castors et de toutes sortes d'animaux, oiseaux ou quadrupèdes. Il nous suffit de retenir deux réflexions formulées par Pierre Kropotkine : « 1° La première chose qui nous frappe dans telle division du règne animal est l'énorme prédominance numérique des *espèces sociales* sur les quelques espèces carnivores qui ne s'associent pas.

« 2° Ni l'optimisme de Rousseau ni le pessimisme de Huxley ne peuvent être acceptés

comme l'interprétation impartiale de la nature. » (Huxley, encore plus que Darwin, est le champion de la lutte pour la vie.)

Le livre intéressant et ingénieux de Pierre Kropotkine se rapproche d'un remarquable article publié antérieurement par un philosophe français, M. Fouillée, dans la *Revue des Deux Mondes* de 1902, et intitulé *la Morale de la vie chez les animaux*. M. Fouillée proteste aussi contre la *morale de la nature*, que Victor Hugo a résumée en ces vers :

> Soit! qu'importe la mort des autres? j'ai la vie.
> Je suis une faim vaste, ardente, inassouvie!

Il y a, même dans la nature, autre chose que la faim. C'est une joie de penser à l'obscure bonté que révèlent tant de douces créatures ailées ou bondissantes. Nous retiendrons de ces leçons la conviction que l'idée mutualiste, étant une forme de l'aide mutuelle, se recommande à ceux mêmes qui se prévalent uniquement des lois naturelles pour régir la société humaine.

II

Mais nous croyons la société humaine régie par d'autres lois que ces lois naturelles, de même que nous croyons l'homme réservé à d'autres destinées que celles de ses frères infé-

rieurs. La sympathie humaine est un mobile beaucoup plus puissant que cet instinct de solidarité animale auquel on donne, un peu vite peut-être, le beau nom de sympathie. En passant des animaux à l'homme, nous passons, selon le mot de Pascal, de l'ordre de la nature à l'ordre de l'esprit. Avec le christianisme, nous aborderons, en suivant toujours la classification de Pascal, cet ordre supérieur qu'il appelle l'ordre de la charité. Nous avons trouvé l'aide mutuelle dans la nature. Cherchons-la dans l'histoire.

Comment croire que l'aide mutuelle ne fut pas connue et pratiquée des premiers groupements humains ? qu'elle ne hantait pas le rêve de ceux qui rapprochaient leurs tentes au milieu des déserts immenses, indifférents ou hostiles, de ceux qui se désaltéraient à la même source et se réchauffaient au même foyer? Elle présida sans doute à la naissance des premières cités. Nous en déchiffrons les caractères sur le visage du monde. C'est elle que traduit l'agglomération des toits serrés les uns contre les autres ; elle, que nous prêchent, dans la nuit, les clartés de ces lampes dont les points lumineux et multiples nous indiquent, par leur groupement, la présence d'une ville. Or, les villes se sont agrandies ; plus elles s'agrandissaient, plus se relâchaient les liens des collectivités primitives : il fallait, pour les

renouer, trouver de nouveaux principes, de nouveaux motifs d'union, former des groupes plus restreints, mais plus intimes, susceptibles de se réunir eux-mêmes dans la grande famille de la cité.

Le monde antique, le monde païen, a manifesté certaines idées d'aide mutuelle, établi certaines institutions de prévoyance fort ingénieusement organisées : *éranies* en Grèce, *collèges* à Rome, *ghildes* dans la vieille Germanie. L'armée romaine nous fournit un amusant exemple de mutualité antique, fleurissant dans cette Algérie qui est maintenant terre française.

Les fouilles de Lambèse ont exhumé toute une série d'édifices sur les parois desquels on a retrouvé gravées des inscriptions bien curieuses. Des associations de soldats, de sous-officiers, de trompettes, se réunissaient dans ces édifices, et ces associations étaient de véritables mutualités. Dès lors qu'on avait payé un droit d'entrée et une cotisation mensuelle, on avait droit à recevoir une subvention si l'on changeait de corps d'armée et qu'on allait au-delà des mers; une subvention, lorsque, à l'expiration du temps de service, on rentrait dans la vie civile ; une subvention, si l'on mourait au service, pour être congrûment enterré ; une subvention, même, si le trompette ou le sous-officier avait le désir de faire un petit voyage pour aller au loin demander

un grade supérieur dans les bureaux militaires où s'élaborait le tableau d'avancement. Je ne sais pourquoi l'on reproche à notre temps l'esprit d'arrivisme ; nous chercherions en vain, parmi les sociétés qui sont nos clientes, une mutualité de fonctionnaires ou d'officiers défrayant de leurs frais de voyage ceux qui tiennent à faire quelques visites à l'antichambre des ministères. Les soldats de l'Afrique romaine avaient inventé cette application de l'entr'aide ; et ce serait à croire vraiment qu'au second siècle de notre ère la pratique de l'idée mutualiste avait encore plus de raffinements qu'au vingtième siècle.

III

Les éranies grecques et les collèges romains se trouvent, pourtant, nous le devinons, au-dessous des fraternités chrétiennes. Avec les fraternités chrétiennes, nous pénétrons dans ce monde merveilleux de la charité que l'antiquité n'a pas pressenti. Le Christ avait donné le précepte : « Aimez-vous les uns les autres. » Et les païens, étonnés, disaient des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment. » Il est donc vrai qu'un commandement nouveau s'imposait alors aux hommes.

Les premières communautés chrétiennes pra-

tiquèrent avec splendeur, avec la splendeur de l'illumination divine, ce que nous appelons le devoir de la mutualité. Saint Justin, décrivant l'office du dimanche, s'exprime ainsi : « Chaque assistant participe aux dons consacrés que les diacres vont porter aux absents. On fait une quête à laquelle contribuent tous ceux qui en ont le désir et les moyens. Cette collecte est remise au chef de l'assemblée, qui vient au secours des veuves et des orphelins, des pauvres et des malades, des prisonniers et des étrangers, en un mot, qui prend soin de tous les indigents ! » « Toutes ces allocations, dit M. Lallemand, sont, on le voit, facultatives. Les Pères constatent que tout ce que les Israélites offraient au Temple n'était qu'une image des largesses incomparables des fidèles envers les églises et les nécessiteux. Une caisse commune reçoit les offrandes et permet de pourvoir aux besoins de tous [1]. »

Il se formait des associations nommées *diaconies*. Voilà comment Tertullien nous les décrit : « Nous avons pour présidents les vieillards les plus vertueux, qui n'ont pas obtenu cet honneur à prix d'or, mais par de bons témoignages ; car aucune chose de Dieu ne s'achète. S'il existe chez nous une sorte de caisse, elle ne se compose pas de sommes payées

1. LALLEMAND, *Histoire de la Charité*, II, p. 28 (Paris, Picard).

par ces dignitaires pour prix de leur élection, comme si la religion était mise aux enchères. Une cotisation modeste est apportée par chacun tous les mois, ou plutôt quand on veut, si l'on veut et si l'on peut, car personne n'est forcé, mais la contribution est volontaire. Cet argent est comme un dépôt de la piété. Car on n'y puise pas pour organiser des repas, des beuveries et de stériles mangeailles, mais pour nourrir et inhumer les pauvres, les enfants des deux sexes, indigents et orphelins, puis les vieux serviteurs et les naufragés. Si l'un de nos frères est condamné aux mines, à l'exil, à la prison, pourvu que ce soit à cause de la foi, il devient le nourrisson de la religion qu'il a confessée. C'est surtout cette pratique de la charité qui nous imprime aux yeux de beaucoup une flétrissure. Voyez, dit-on, comme ils s'aiment entre eux. »

Cet amour fraternel était quelque chose de si stupéfiant qu'il dépassait même la capacité d'admiration que possédait le monde païen. N'est-il pas vrai que les hommes éprouvent le besoin de cataloguer ce qu'ils admirent? Un souffle avait passé dans l'atmosphère du vieux monde. Et ce vieux monde en ignorait l'origine et le but, le principe et la fin.

Au moyen âge, la société chrétienne ne se compose plus de petits groupements d'âmes élues; c'est la masse immense de la société

tout entière que l'Église s'attache à pétrir, et c'est le règne de l'aide mutuelle.

Pierre Kropotkine reconnaît ce que notre moyen âge a d'original et de touchant. Il apparaît comme une riche et profonde époque. Il compte, parmi les joyaux de son trésor, la grâce de saint François d'Assise, la poésie de Dante, l'art des cathédrales, le seul art populaire dont nous ayons l'exemple et qui atteint les sommets de la suprême beauté. Cet art des cathédrales nous semble le symbole visible d'un autre art dont le moyen âge détient aussi le secret ; je veux parler de l'art des associations.

C'est une époque éminemment complexe. Elle fait briller sur les ruines de la civilisation païenne et l'agonie de la civilisation barbare l'aurore éclatante et bienfaisante de la civilisation chrétienne. Et nul temps ne fut jamais plus hardi, plus généreux dans son effort de justice, que ce moyen âge décrié, calomnié, défiguré et méconnu. Pratiquant cet art des associations, il sait à merveille combiner l'initiative et l'union, l'élan et la discipline, l'inspiration et l'obéissance. C'est le grand rythme des belles œuvres et des belles actions humaines. Voyez au moyen âge ces navires de la Hanse qui vont affronter les tempêtes et risquer les péripéties des voyages hasardeux. Pour se sentir forts contre les dangers de l'inconnu, les hommes qu'ils emportent,

de simples passagers, selon le terme consacré, — terme dont nous n'approfondissons guère la mélancolie, — trouvent bon d'établir entre eux une sorte de lien moral. Le capitaine les rassemble sur le pont et leur tient ce discours que rapporte un contemporain :

« Comme nous sommes maintenant à la merci de Dieu et des vagues, chacun de nous doit être égal à l'autre, et comme nous sommes environnés de tempêtes, de hautes vagues, de pirates et d'autres dangers, nous devons établir un ordre rigoureux pour mener notre voyage à bonne fin. C'est pourquoi nous allons prononcer les prières pour demander un bon vent et un bon succès, et, suivant la loi maritime, nous allons nommer ceux qui occuperont un siège de juge. » Après quoi l'équipage élisait un président de tribunal et cinq juges. A la fin du voyage, ces magistrats abdiquaient leurs fonctions et s'adressaient à l'équipage de la façon suivante : « Ce qui s'est passé à bord du navire, nous devons nous le pardonner les uns aux autres et le considérer comme mort. Ce que nous avons jugé bon, nous l'avons fait pour la cause de la justice, c'est pourquoi nous vous prions tous, au nom d'une honnête justice, d'oublier toute animosité que vous pourriez nourrir l'un contre l'autre et de jurer sur le pain et le sel de n'y plus penser en mauvaise part. Si quelqu'un se considère comme lésé, il doit en appe-

ler au magistrat de terre et lui demander justice avant le coucher du soleil. » Lors du débarquement, le fonds des amendes était remis à l'échevin du port, pour être distribué parmi les pauvres.

Ce navire de la Hanse, avec ses voiles déployées, sur des mers tempêtueuses, il résume pour nous, comme dans la beauté d'une fresque primitive, le principe et la portée de ce que nous avons appelé l'art de l'association. D'autres tempêtes que celles de la mer menacent les passagers de la destinée humaine ; les vieux livres sacrés et profanes, l'Écriture et Homère, comparent l'homme à une « feuille emportée par le vent. » L'homme du moyen âge, ayant médité ces paroles, avait le sentiment de sa faiblesse, il y remédiait en se rapprochant de ceux qu'il sentait ses frères, parce que, levant les yeux au ciel, il disait avec eux: « Notre Père ! » Il y avait dans ces mots le plus pur et le plus élevé de tous les principes d'association et d'aide mutuelle, d'entr'aide, dirait Kropotkine. « L'amour, déclare, au nom du Seigneur, le Dialogue de sainte Catherine de Sienne, est la seule chose que je vous demande ; quiconque le possède rend avec bonheur à son prochain tous les services qu'on peut lui rendre. » Or, le désir de rendre service au prochain peut être illimité ; mais l'action, pour s'accomplir, doit s'imposer un certain terrain, et le moyen

âge vit se formuler des engagements précis dans le cadre de la profession ou de la cité. Ainsi, la charte de la ville d'Aire-en-Artois, telle que nous l'explique M. Dedé dans son livre si pratique sur les Sociétés de Secours mutuels, est un exemple de cette sorte d'engagements. Elle prévoit que, si quelque habitant de la ville est réellement appauvri par un incendie ou le payement d'une rançon pour sa personne, chacun des *amis* (c'est le terme) doit lui octroyer le secours d'un écu. « Tous ceux qui appartiennent à l'amitié de la ville, dit la charte, qui date de 1188, ont promis et confirmé par la foi du serment qu'ils s'aideraient l'un l'autre comme des frères en ce qui est utile et honnête. » La ville et la campagne avaient leurs associations. Les serfs se réunissaient et formaient les associations connues sous le nom de *ménages des champs*. Comme il y avait des associations de serfs et des associations d'hommes libres, il y avait aussi des associations mixtes, composées de serfs et d'hommes libres. Les corporations professionnelles nous fournissent des modèles encore plus frappants de mutualités, car la profession était considérée comme une grande famille.

Les compagnons devaient s'entr'aider, se visiter à l'hôpital, se secourir mutuellement en cas de maladie et prier pour ceux d'entre eux dont ils apprenaient la mort. Ces liens de cha-

rité mutuelle entre confrères semblaient d'autant plus puissants, d'autant plus sacrés qu'ils persistaient jusque dans l'au-delà : à la corporation était jointe une association de prières. Pour ce profond moyen âge qui croit aux réalités invisibles, rien ne s'achève ici-bas, et la charité ne se borne pas aux horizons de la terre. Chacun pouvait voir, au bout de sa carrière professionnelle, cette lueur qui ravit les bergers de Bethléem dans la nuit où ils vaquaient paisiblement, eux aussi, aux humbles devoirs de leur profession, et n'était-ce point également la profession des Mages, qu'ils fussent rois ou savants, d'étudier les merveilles des astres parmi lesquels leur était apparue l'étoile miraculeuse?

On retrouve partout à cette époque un caractère à la fois pratique et mystique. « Les corporations, dit Janssen, étaient des fraternités embrassant tous les besoins, tous les rapports sociaux... » « Ce que se proposent surtout les unions et corporations, lisons-nous dans un pieux traité de l'époque intitulé *Exhortation chrétienne*, c'est d'organiser toute la vie laborieuse d'après la discipline et la charité chrétiennes, et de sanctifier le travail L'homme doit travailler pour glorifier Dieu, qui a ordonné le travail, et afin de mériter par son labeur la bénédiction divine... Il travaille encore pour se procurer ce qui est nécessaire à sa vie, à celle

des siens et ce qui peut contribuer à le réjouir chrétiennement, mais il doit aussi travailler afin de partager le fruit de son labeur avec les pauvres et les malades... [1] »

Organiser la vie laborieuse. Ne croyez-vous pas entendre une expression toute moderne, toute récente? Cette idée d'organisation se retrouve alors en France, en Allemagne, en Italie, chez sainte Catherine de Sienne comme chez le vieil auteur allemand.

« Lorsqu'un certain nombre d'artisans, dit Pierre Kropotkine, maçons, charpentiers, tailleurs de pierre, etc., se réunissaient pour une construction, par exemple pour bâtir une cathédrale, ils appartenaient tous à une cité qui avait son organisation politique, et chacun d'eux appartenait de plus à son propre métier; mais ils étaient unis en outre par leur entreprise commune, qu'ils connaissaient mieux que personne, et ils s'organisaient en un corps; s'unissant par des liens étroits, quoique temporaires, ils fondaient l'association pour la construction de la cathédrale. »

« L'âme des anciennes corporations ouvrières, lisons-nous dans le livre d'Hippolyte Blanc sur les *Corporations*, s'est épanchée sans réserve dans la double action de l'assistance mutuelle et de la charité... Il y avait là une ardeur de

1. Janssen, *l'Allemagne à la fin du moyen âge*, traduction française, p. 315.

dévouement sans limite, dont la confrérie fut plus spécialement le foyer... Dès le jeune âge, les apprentis étaient « tenus » de pratiquer la charité. Nous les voyons au treizième siècle se cotiser ensemble et donner cinq sous chacun pour les pauvres enfants du métier et pour les frais de leur éducation. Les pauvres étaient l'objet d'un dévouement particulier de la part des métiers. »

Certaines associations étaient fondatrices d'hôpitaux. L'hôpital de Saint-Job, à Hambourg, fut fondé par une association de pêcheurs, colporteurs et crocheteurs.

Une jolie anecdote, rapportée par M. Blanc, esquisse l'histoire d'une fondation analogue; elle ressemble à ces miniatures de vieux missels où l'ancien Paris, avec ses ruelles étroites, ses constructions aiguës, son ciel déchiqueté, ses perspectives sur la Seine, forme le décor de tableaux édifiants. C'est dans la rue Saint-Martin-des-Champs que deux ménétriers, en 1328, avisèrent en une petite charrette où elle vivait d'aumônes une pauvre infirme nommée Fleurie de Chartres. L'idée leur vint de fonder à cet endroit même un hospice pour les malheureux et surtout pour les pauvres du métier. Le terrain leur fut cédé moyennant une très petite rente annuelle. On y bâtit une salle que l'on meubla de lits. La porte y est munie d'un tronc pour recevoir les aumônes. Fleurie de

Chartres devient la première pensionnaire de cet hospice, placé sous l'invocation de saint Julien le Pauvre. L'association des jongleurs et ménétriers tout entière se joint aux fondateurs et s'intéresse à la fondation.

Les distributions d'aliments étaient fréquentes au moyen âge. Impossible d'entrer ici dans la multitude infinie des détails. Il y en a de sublimes. Pierre Kropotkine remarque — et son témoignage ne peut être suspect — que « les dons des ouvriers aux cathédrales sont un indice de bien-être relatif, pour ne rien dire des dons magnifiques de certaines ghildes d'artisans ni de ce qu'ils avaient coutume de dépenser en fêtes et en galas ». Il ajoute : « Mieux nous connaissons la cité du moyen âge, plus nous nous apercevons qu'en aucun temps le travail n'a joui d'une prospérité et d'un respect tels qu'aux temps florissants de cette institution. Il y a plus encore, non seulement beaucoup des aspirations de nos radicaux modernes étaient déjà réalisées au moyen âge, mais des idées que l'on traite maintenant d'utopies étaient acceptées comme d'indiscutables réalités. » La question de la limitation des heures de travail et du repos hebdomadaire était résolue en ce sens. La demi-journée de repos du samedi existait : c'était l'après-midi du bain. L'esprit du moyen âge, celui des anciennes corporations persiste à travers la Renaissance,

lorsque la corporation des orfèvres s'apitoie sur le pauvre maître Simon Lescalopier, dont la boutique, située sur le Pont des Changeurs, a été pillée par des voleurs dans la nuit du 2 décembre 1587. Six jours après l'événement, cette corporation remboursait à Simon Lescalopier le montant de sa perte.

En 1598, les orfèvres furent peut-être encore plus généreux avec leur confrère Jehan Courtépée, que sa vieillesse et ses infirmités amenèrent à cesser ses payements. La corporation répara sa perte, qui était de trente mille livres. Puis elle lui nomma un gérant dont elle fixa les appointements.

« C'est ainsi, conclut M. Blanc, que, en cas de vieillesse ou par suite d'événements fâcheux, immérités, la corporation rétablissait l'équilibre entre ses membres, afin qu'il ne pût y avoir de lutte parmi eux que sur le terrain du bien faire. »

Que dirait de tout cela le trop connu M. Homais? Le moyen âge, le vrai moyen âge avant la Renaissance, avant Luther et Calvin, le moyen âge tout pétri de christianisme, de catholicisme, lui apparaît comme l'heure des ténèbres. Et voilà que l'âme anxieuse d'un moderne révolutionnaire y découvre de vives clartés. Il suffit d'ailleurs de voir la fontaine de Pérouse et le campanile de Florence — ce campanile que, par allusion à Giotto, qui l'avait rêvé, Ruskin appelait la tour du Berger — pour com-

prendre que tous les métiers représentés par ces bas-reliefs, même les plus humbles, étaient glorifiés et sanctifiés dans l'organisation de la cité.

IV

Après le moyen âge, ces belles institutions furent déclinantes ; il en subsista quelques traces jusqu'à la Révolution. Mais, durant les cinquante années qui succèdent à la Révolution, nous constatons une certaine langueur dans l'histoire de l'aide mutuelle.

L'homme abstrait des idéologues, si cher au dix-huitième siècle, était surtout un isolé. « Plus d'associations », disaient les révolutionnaires, imbus de ces doctrines. Et voilà maintenant que le socialisme contemporain, grâce au regard généreux qu'il jette souvent sur les réalités concrètes des misères humaines, marche à l'encontre de cette fausse philosophie élaborée dans les salons et remet en honneur, avec beaucoup de modifications, il est vrai, quelques-unes de ces vieilles idées écloses au moyen âge.

Au dix-neuvième siècle, à l'époque où ces idées étaient universellement oubliées, il se trouva un homme pour les reprendre : ce fut un catholique, le disciple de Mme Swetchine et de la sœur Rosalie : le vicomte de Melun. Je trouve, dans le *Bulletin de la Société d'histoire de la*

Révolution de 1848, de mars-avril 1905, une lecture de M. Ferdinand Dreyfus, faite à la Sorbonne, sous ce titre : Un épisode de l'histoire charitable de 1848, *les Fraternités*. Il s'agit de l'œuvre de M. de Melun.

M. de Melun, nous dit le *Bulletin*, était la grande utilité charitable de l'époque : il groupait autour de lui les catholiques d'action... Il ne demandait à personne de certificat d'origine. La sœur Rosalie, la providence des pauvres du faubourg Saint-Marceau, avait été son éducatrice.

En 1844, M. de Melun avait fondé *les Annales de la Charité ;* en 1846, le Conseil des œuvres, qui concentrait 3.000 fiches d'indigents parisiens et servait d'office central de renseignements ; en 1847, la Société d'économie charitable, académie pratique d'assistance et d'étude sociales, et la Société internationale de charité, composée de 150 philanthropes appartenant à quatorze nations... Avec le concours de Mme de Lamartine, des femmes des membres du gouvernement provisoire, de quelques dames catholiques, de Mme Victor Hugo, de Mme Mallet, très mêlée aux œuvres protestantes, de MM. de Champeaux et Marbeau, il fonda une nouvelle société dite « Association fraternelle en faveur des pauvres », société dont il développa le programme. Un certain nombre de personnes devaient s'associer pour adopter un ménage, cha-

cun de ces groupes formait une famille et choisissait son chef. Cent chefs de famille formaient un Conseil de fraternité. Cent fraternités formaient une communauté. Vers cette époque, M. de Melun écrivit un précieux livre : *De l'Intervention de la Société pour prévenir et soulager la misère*. J'ai dans les mains ce vieux petit livre presque disparu, et j'y vois des pages si justes, si touchantes sur l'utilité des associations de bienfaisance, que je veux en donner un court extrait.

« Jusqu'ici, dans les bureaux de bienfaisance comme dans la plupart des œuvres, on a confié à une seule personne, dix, vingt, quelquefois cinquante familles ; on a réduit à quelques rares visites, à quelques secours passagers l'action de la charité. Pour agir avec efficacité sur la destinée du pauvre, c'est l'inverse qu'il faut faire : c'est à dix personnes qu'il faut confier une seule famille.

« Tel est le but de l'*Association fraternelle*. Son principal objet est de partager entre dix associés, sous la direction d'un chef ou président, les devoirs, les travaux, les dépenses, les démarches et les soins qu'entraîne l'adoption d'une famille pauvre, avec mission expresse de travailler ensemble et avec suite à améliorer la position de la famille adoptée et à la faire sortir au plus vite de sa misère.

« La part de chacun dans cette association

est douce et facile, car on proportionne sa tâche à sa fortune, à sa position, à ses loisirs, à son intelligence, à sa bonne volonté. On demande ce qui coûte le moins et ce qui rapporte le plus : à celui-ci un conseil, à celui-là une démarche, au riche un peu de son superflu, à l'inoccupé un peu de son temps, à l'ouvrier la surveillance de l'apprenti qui travaille dans son atelier, à la femme du peuple une heure de sa veille auprès du lit d'un malade, à l'enfant le patronage d'un frère plus jeune et plus pauvre que lui.

« En résumé, substituer dans l'exercice de la charité l'association permanente qui adopte et sauve au secours qui passe et laisse dans la misère, mettre le bien à la portée de tous, et, pour y arriver, prêter à chacun les forces, les lumières et la bonne volonté de la Société tout entière ; enfin, donner une voix à toutes les plaintes, un appui à toutes les faiblesses, une intelligence à toutes les incapacités, et rétablir ainsi par la fraternité chrétienne l'équilibre rompu par les inégalités naturelles et sociales, telle est la mission, telles sont les espérances de l'Association fraternelle. »

Après tant de fondations, M. de Melun était partout connu comme un spécialiste du bien. Le pouvoir même ne pouvait l'ignorer et devait recourir à ses lumières.

« Au mois de mars 1852, raconte son biographe, Mgr Baunard, lui tomba une invitation

à dîner à l'Élysée. Il crut à une mépriso ; mais, un quart d'heure après, lui arriva un billet de Mgr Sibour, le priant de passer chez lui. Là, il eut le mot de l'énigme. La veille même de ce jour, Napoléon avait entretenu l'archevêque des Sociétés de secours mutuel qu'il avait fort à cœur : « Il n'y a que M. de Melun qui puisse « nous renseigner sur cette institution, avait dit « le prélat : il faut le consulter. » M. de Melun hésitait à répondre à cet appel. L'archevêque insista. Tous les deux se rendirent à l'invitation. « J'étais, dit M. de Melun, à table auprès de M. de Persigny, qui, après m'avoir entretenu de mes œuvres et de mon action charitable à 'Assemblée : — Vous nous manquez, dit-il, à la Chambre des députés. Dites-moi, cher monsieur de Melun, dans quel département voulez-vous être nommé ? — Monsieur le ministre, lui répondis-je, après que j'eus rempli mon devoir à l'Assemblée, vous m'avez envoyé en prison à Vincennes. Dans la nouvelle Chambre, j'agirais de même et vous pourriez me faire pendre. J'aime mieux ne pas en courir la chance. » Malgré la piquante sévérité de cette réponse, M. de Melun fut chargé de rédiger le projet de loi de concert avec M. Rouher.

Aujourd'hui, la bienfaisance peut moins que jamais se priver d'association et doit plus que jamais se préoccuper de mutualité. Les nouvelles théories s'évertuent à discréditer l'au-

mône. Appliquons aux leçons du passé les ressources du présent. Aidons nos frères et nos sœurs à s'organiser pour lutter contre la misère de la maladie, et de la vieillesse, et de la mort. C'est le but qu'a visé Mme la comtesse de Kersaint lorsqu'elle fondait l'*Union mutualiste des Françaises*, œuvre tout inspirée des grands exemples fournis par l'histoire de l'aide mutuelle et toute conforme aux tendances et aux besoins de l'époque contemporaine.

V

Les Mutualités sont destinées à donner aux travailleurs le calme de l'esprit, à les empêcher d'être troublés par les images de la maladie et de la vieillesse, à leur faire regarder sans effroi le lendemain : « Ah ! le bon Dieu devrait bien nous reprendre, me disait une pauvre vieille femme, de celles qui, selon le mot de Montaigne, « ne s'alitent que pour mourir », lorsque nous ne pouvons plus travailler ; » quel parfum de souffrance nous respirons dans une telle parole ! Nous, nous voulons le repos après le travail, nous pensons que nous l'avons gagné : il y a des êtres qui n'envisagent après le travail que la misère et la mort. Que leur dire, à ceux-là ? D'être contents de leur sort ? Je me rappelle une

phrase de Ruskin : « Il y a peut-être des genres de vie tels qu'il n'est point dans l'intention de la Providence que les gens y demeurent contents. Néanmoins, la maxime est bonne en elle-même, mais elle l'est particulièrement si on se l'applique à soi. »

Pour remédier à ce mal, l'aumône toute simple est insuffisante. Il faut combiner, organiser, collaborer avec les travailleurs eux-mêmes. Ne craignons pas de donner nos loisirs à ceux de nos frères qui travaillent pour nous. Il faut éviter de prendre comme symbole ce groupe de la douane de Venise où la Fortune danse sur un globe que deux esclaves soutiennent de leurs épaules... Oui, la fortune a mieux à faire que de danser sur les épaules d'autrui. Et, même quand on ne sait que faire, il est bon de penser à ces maux du prochain que l'on ne peut empêcher. A force d'y penser, il n'est pas impossible de voir surgir le remède.

VII

LA FEMME AU CHEVET DES BLESSÉS
LES INFIRMIÈRES DE LA SOCIÉTÉ DE SECOURS AUX BLESSÉS MILITAIRES

Si l'on se chargeait d'écrire une histoire de l'activité féminine à travers les siècles, on verrait que de tous les rôles que l'on nous attribue, celui d'infirmière est le moins discuté. Déjà, chez les héros d'Homère, s'il appartenait à l'homme de tuer et de blesser, il appartenait à la femme de panser et de guérir les blessures. Morgane elle-même, la grande fée du moyen âge, nous apparaît d'abord comme une guérisseuse. Un vieux poète nous montre une blessure du légendaire roi Artus guérie par un onguent que Morgue sa sœur avait fait, mais sur ce terrain les héroïnes de la légende cèdent bien vite aux héroïnes de la vie réelle, et je donnerais tous les onguents de Morgane la fée pour un petit flacon vide que l'on garde précieu-

sement à Sienne, et où Catherine Benincasa, sainte Catherine de Sienne, versait du parfum pour le porter aux malades de l'hôpital. Jolie nuance de tendresse féminine que consacre — au lieu de l'atténuer — la charité d'une sainte ! Ce flacon est symbolique, et j'en dédie le symbole aux infirmières de la Croix-Rouge qui, pansant la blessure physique, savent verser sur la blessure morale une goutte de ce parfum spirituel, propre à apaiser la douleur ; à celles qui naguère consolaient et secouraient notre Paris inondé ; à celles qui nous ont donné, sur leurs états de service au Maroc, des notes si modestes, et, cependant, si vivantes que nous y reconnaissons l'accent des voix françaises [1].

A ces infirmières, si discrètes et si zélées, nous sommes tentés de dire tout d'abord : « Vos cœurs, nous les connaissons, ce sont des cœurs de Françaises ; à toutes les heures graves, ils ont battu selon les plus nobles rythmes.

1. La *Société de secours aux blessés militaires*, fondée en 1864, travaille quotidiennement à étendre, à améliorer, à perfectionner les organisations qu'elle a créées. Mais je ne songe pas une seule seconde que cet ardent et persévérant effort soit exceptionnel dans notre cher pays de France, et l'*Association des Dames françaises*, l'*Union des Femmes de France*, qui sont les deux autres branches de la *Croix-Rouge française*, ont de multiples occasions de rencontre avec la branche aînée sur les beaux sommets du sacrifice et de l'héroïsme quotidien. A côté de la Croix-Rouge, il y a des écoles d'infirmières : celle de Mlle Chaptal, celle de Mme Halphen-Salvador, celle de Mme Achille Fould.

Hier encore, on nous redisait l'histoire de Jeanne d'Arc, cette histoire que nous ne nous lassons jamais d'écouter. Hier on nous parlait du Canada : la part des Françaises fut immense dans cette conquête héroïque. Mais qui vous a donné ces mains légères, sachant toucher aux blessures? Et comment connaissez-vous le dernier secret, le plus récent, de tels remèdes ou de telles méthodes de guérison?»

Voilà ce que nous voulons demander aux infirmières. Et, souriantes, avec une belle simplicité, elles nous renseignent sur leurs études. Depuis 1908, elles ont à leur disposition cet hôpital-école et ce dispensaire des Peupliers que j'ai visités un matin de janvier, un matin gris, illuminé par la blancheur des salles.

Le luxe d'un hôpital est la blancheur; l'ennemi d'un hôpital est la poussière. Je pense aux vieux hôpitaux dont les fondateurs ignoraient la moderne discipline de l'antisepsie et de l'asepsie ; aux vieux hôpitaux sur lesquels l'humanité répandait pourtant sa compassion et son amour... Qu'auraient-ils pensé, les touchants donateurs dont nous voyons l'image agenouillée en de vieux cadres, s'il leur avait été donné de prévoir les exigences hygiéniques de l'avenir? Cependant, s'ils ne se méfiaient pas assez de la poussière, s'ils ne devinaient guère les imperceptibles embûches du microbe, ils avaient cette idée qu'il faut apporter de la

beauté comme une offrande à la douleur... Hôpital des Saints-Innocents à Florence, hôpital Saint-Jean de Bruges, vous êtes les témoins de ce passé... Les hommes d'aujourd'hui connaissent toujours le chemin qui mène à votre seuil, et, si la sœur Agnès et la sœur Claire, le frère Antoine et le frère Jacques, peints par Memling à Bruges sur les volets de son admirable triptyque, n'ont plus de remèdes servant à guérir les maux physiques, les belles mains des saintes de Memling savent toucher légèrement les blessures spirituelles que le doute fait aux âmes. L'hôpital des Peupliers, lointain successeur de ces sanctuaires d'art et de guérison, est un moderne temple de la blancheur où se pratique, avec tous les raffinements voulus, l'art de la propreté médicale et chirurgicale. Cette propreté nécessite un minutieux apprentissage.

*
* *

Suivons les futures infirmières, un neigeux matin d'hiver, jusqu'aux lointains Peupliers. A 8 h. 3/4, l'infirmière de première année pénètre dans le hall central, revêtu de la blancheur uniforme qui est le seul luxe, la seule parure de ses murailles. Il sert de salle d'attente. La salle de chirurgie, le cabinet du médecin sont contigus. Supposons que ce soit un

lundi ou un mercredi ; à 9 heures, elle se rend au cours théorique, à moins que ce ne soit son tour d'assister aux grandes opérations. A 10 h. 1/2, elle assiste à la consultation chirurgicale et aux petites opérations. Par roulement, trois ou quatre élèves vont faire les pansements de malades venus du dehors. Il faut voir les bons yeux reconnaissants de ces malades. Le premier jour, ils ont la crainte de ceux qui savent que l'on va toucher à leur souffrance, et si pour les souffrances morales on redoute une parole inconsidérée, pour les souffrances physiques on s'effraie de la possibilité d'un geste maladroit. Mais, bientôt, ils se rassurent, et disent avec un calme épanoui : « Je viens depuis plusieurs jours... Je suis venu tant de fois... Ça va mieux... »

De 1 h. 1/4 à 4 heures dure la séance de pansements. Elle exige une application minutieuse. Par roulement deux élèves en sont détachées pour aider aux stérilisations ; une troisième reporte les fiches des malades sur les registres spéciaux ; une quatrième est employée à la préparation des objets de pansement. Tout cela se passe dans un silence que l'on qualifierait volontiers de monastique. Chaque infirmière est absorbée par sa besogne ; elle y met toute sa conscience, et cela donne au silence même une particulière intensité. Il y a, dirait-on, des silences pleins et des silences vides. C'est une

symphonie de blancheur où se détache seule en couleur la forme de multiples croix rouges que les infirmières portent à leurs brassards. Murs blancs, blouses blanches. Toute cette blancheur repose les yeux, en leur évitant les heurts et les disparates.

A 4 heures, a lieu la leçon de bandage théorique et pratique. Déjà le soir d'hiver est commencé; les ombres grises du crépuscule mouillé ont flotté sur les symphoniales blancheurs, les atténuant, les brouillant, les confondant, les envahissant, jusqu'à ce que brillent les lampes électriques. L'infirmière demeure là jusqu'à 5 h. 1/2, et le dispensaire lui semble une sorte de cloître momentané qui l'éloigne des salons et des thés, mais qui l'enveloppe d'une paix profonde.

A d'autres jours de la semaine, telles heures sont réservées au cours d'instruments et de pratique courante; telles autres aux analyses d'urine, aux piqûres, à la pose des ventouses, aux pointes de feu; à d'autres instants, les infirmières, plus passives alors, mais non moins attentives, doivent assister à la consultation du médecin. Seules, la matinée du vendredi, l'après-midi du mardi et du samedi sont libres

*
* *

Les infirmières de seconde année, elles, se signalent, dès le début du jour, par un plus grand héroïsme. Dès 7 h. 1/2, elles montent au premier étage où se trouve l'hôpital proprement dit. C'est l'heure où l'on prend la température des malades et le nombre de leurs pulsations, où l'on établit la feuille de température.

Le jour se lève mélancoliquement sur une salle d'hôpital ou sur une chambre de malade, car la nuit n'y amène pas toujours le repos; au contraire, dans le silence, dans la pénombre, les douleurs s'exaspèrent, et les tristes pensées défilent, comme si elles formaient le cortège de la nuit. L'infirmière aux yeux compatissants, à la voix douce, peut, dès le premier mot, dès le premier regard, réconforter son malade; après les cauchemars du mauvais sommeil, après les terreurs sans forme et sans nom de l'insomnie, le patient se convainc qu'une sympathie humaine dégage je ne sais quelle vertu d'espérance. Il y a dans tout malade un mystère qui est son âme, que la chirurgie ne touche pas, et que le médecin n'atteint guère, — une âme, c'est-à-dire pour certains une force inconnue. Parfois elle est comme défaillante sous l'accablement du mal physique : elle apparaît toute petite, tout enfantine, une *animula vagula*,

blandula, selon l'expression de l'empereur Hadrien, et le poète Rodenbach a chanté cette vie presque végétative de l'âme du malade :

Et l'on redevient doux de toute la douceur...
On prend au lieu de son cœur d'homme un cœur de fleur,
Un cœur de nénuphar dans une ville morte,
Indifférent à tout ce qui se passe autour
De la silencieuse eau pâle qui le porte...

Ce pauvre cœur du malade n'a-t-il qu'à assister à son effeuillement silencieux, penché vers le néant ? N'a-t-il qu'à sentir, sans avoir la force de s'en chagriner, qu'il se défait ? L'abbé Perreyve, lui, ne demande pas au malade d'être un héros ; il le prend tel qu'il est, dans sa misère dont il souffre, dans sa langueur qu'il n'aspire même pas à secouer, cet être qui flotte entre la mort et la vie comme dans je ne sais quels limbes, qui a des sensibilités surprenantes et des insensibilités plus surprenantes encore, qui n'écoute pas ce que l'on dit, mais qui entend ce que l'on ne dit pas ; et l'abbé Perreyve, abordant ce frère humain subtil et découragé, lui enseigne à dominer sa maladie, à l'ordonner, à la disposer, à la parer spirituellement comme un sacrifice, à en faire une offrande et une vertu, — vertu pour l'âme, offrande à Dieu.

De quelle prudence doit être une infirmière pour ne pas alarmer ceux qui s'alarment de leur maladie et ne pas exaspérer ceux qu'exaspèrent

les prétendus ménagements ! Le malade est un être à qui l'on ne se fait pas scrupule de mentir. Il observe. Un son de voix, un imperceptible jeu de physionomie, quelquefois moins encore, quelque chose d'indéfinissable, peuvent lui révéler l'impression secrète de l'infirmière à son sujet.

La toilette du malade, son petit déjeuner, les analyses, la préparation à la visite du docteur, occupent notre prudente et diligente infirmière, de 7 h. 3/4 à 9 heures. A 9 heures, a lieu la visite médicale, l'infirmière est alors au service du docteur. A 10 heures, elle met la salle en ordre, vaque aux pansements, aux soins divers. Par roulement, les infirmières assistent aux grandes opérations, et l'une d'elles, pendant toute la journée, garde le nouvel opéré. A 11 h. 3/4, elles servent le déjeuner des malades.

C'est à leur chevet que se passent les après-midi; et puis, à ces heures-là, les élèves sont également employées, par roulement, à la préparation de la salle d'opérations pour le lendemain, au nettoyage des instruments, aux stérilisations courantes : bocks, caoutchoucs, gants, etc., à l'entretien et au nettoyage du matériel : tables, chariots, armoires, nickels, glaces, ustensiles, etc. A 5 heures on reprend la température des malades, on inscrit leurs pulsations. A 5 h. 1/2, ils dînent. A 6 heures, départ. Par roulement, une ou deux infirmières prennent le

service de nuit, mais ce service est facultatif.

D'autres organisations, moins vastes que l'hôpital-école des Peupliers, fonctionnent sur différents points de Paris : ce sont les dispensaires de quartier. D'autres encore créent dans nos chères et vaillantes provinces des escouades d'infirmières, dévouées quotidiennement aux populations d'alentour.

*
* *

Telle est la formation des infirmières; et dès le début du vingtième siècle, désireuses que leur science se tournât à une active charité, elles se montrèrent impatientes d'agir. Lorsqu'en 1900 l'expédition de Chine fut décidée, et lorsque la *Société de secours* fréta la *Notre-Dame-du-Salut* comme navire-hôpital, on vit plusieurs membres de cette société, MM. de Valence, de Nantois, Robert Baude, prendre la direction des envois : ils s'expatrièrent eux-mêmes, et, parmi les dames diplômées de la Croix-Rouge, plusieurs, de leur côté, demandèrent de partir. Mais, cette année-là, leur offre généreuse ne fut pas acceptée. On eut recours à des religieuses, et la supérieure générale des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, tout incertaine qu'elle fût du sort de celles de ses filles que des missions avaient appelées là-bas, désigna d'un geste héroïque cinq filles de la Charité, pour soigner les

malades et les blessés qu'hospitaliserait la Croix-Rouge. Elles partirent, avec cette belle simplicité dont la fondatrice semble leur avoir légué la devise dans le mot célèbre : « Le bruit ne fait pas de bien, et le bien ne fait pas de bruit. » Le navire-hôpital *la Notre-Dame-du-Salut*, l'hôpital de Nagasaki, installé sur un point du Japon, chez les sœurs de l'Enfant-Jésus de Chauffailles, furent aménagés grâce à la *Société de secours*.

Au Maroc, quelques années plus tard, les infirmières prirent leur revanche de la déception que leur avait fait subir la Chine. La comtesse d'Haussonville, présidente du comité des Dames, désigna cinquante d'entre elles qui furent réparties en plusieurs équipes. Un discret volume de *Souvenirs* fait revivre à nos yeux l'œuvre de ces équipes, et tout le bonheur que trouvèrent ces femmes à se priver et à souffrir, durant des mois. « Il y a, dit l'auteur des *Souvenirs*, des émotions communes à toutes, et pour toutes, Casablanca est le mot magique qui éveille le frisson de l'appel, l'émotion du départ, la fièvre de l'arrivée, les joies de l'action... »

C'était une ville blanche au bord d'une mer bleue, sur un rivage de soleil, ville lointaine, atmosphère inconnue. Déjà le sang français y avait coulé. Le 5 août 1907, soixante-quinze matelots avaient débarqué sous la conduite du lieutenant Ballande. « Tirez donc sur ces chiens

de chrétiens », dit quelqu'un. Des soldats indigènes tirèrent. Le lieutenant franchit la porte de la ville suivi de ses hommes, harcelé par les coups de feu. Il avait le poignet brisé. Il ramassa son sabre de la main gauche, et s'écria : « En avant, mes enfants, à la baïonnette ! » Enfin, il arriva au consulat français, barricadé contre les indigènes, et y introduisit ses matelots. Entré le premier dans la ville, Ballande n'entre que le dernier dans la maison du consulat; il attend d'y voir tous ses hommes en sûreté. Ceux-ci, le sachant blessé, car il porte sa main sanglante, font double haie sur son passage en criant : « Vive le lieutenant ! » Ils se reconnaissent, par leur émotion profonde, frères d'âme, de cœur, de race, frères de ce lieutenant si naturellement brave qu'un acte héroïque lui paraît un acte ordinaire. Il est des circonstances où nul sophisme n'empêchera l'âme française de donner cette note héroïque à laquelle elle s'est habituée depuis des siècles.

Nos infirmières, en débarquant, plusieurs mois après cet épisode, en reconnurent dans l'atmosphère, comme elles la sentaient du fond de leur âme, la vibration. « L'entrée à Casablanca, dit une infirmière, c'est l'entrée dans un conte des *Mille et une Nuits*. » La ville blanche sous un ciel bleu et sur la mer bleue paraît suspendue en plein azur. Ses toits s'aplatissent en terrasse. Des aloès surgissent, quelques pal-

miers... Le général Drude attend avec son état-major. Une foule est au débarcadère : officiers, soldats, Espagnols, indigènes, pêle-mêle de types, de costumes et de langues.

Les infirmières apprennent à connaître leur nouvelle demeure : c'est une maison mauresque aux murs blanchis, agrémentée d'une terrasse, d'un patio, d'une colonnade. La vue s'étend sur la ville, sur des champs sauvagement fleuris, sur l'innombrable sourire des flots. Ces constructions mauresques semblent faites pour le rêve et l'oisiveté. Mais nos compatriotes y apportent une soif d'action généreuse. Elles inaugurent leur mission par une lessive. Cela n'a l'air de rien, mais elle est tout de même, cette lessive, d'un héroïsme charmant, surtout si l'on songe que celles qui s'y adonnent pourraient être si tranquilles et si choyées dans quelque heureux coin de la douce France. Les médecins militaires, dont elles vantent l'admirable dévouement, et auxquels elles obéissent avec une parfaite discipline, osaient à peine poser cette question de la lessive : « Autrefois les sœurs s'en occupaient. Qui de vous, mesdames, voudra s'en charger ? » Elles ont toutes voulu s'en charger. Et il y avait une centaine de malades, parmi lesquels des typhiques dont le nombre augmentait.

Autre scène à la cuisine. Quelques hommes sont improvisés marmitons. Cette cuisine offre

l'image d'un désastre. Une des infirmières y fait ses débuts. Elle demande que l'on fourbisse de lamentables casseroles, mais cette demande tombe sans écho au milieu du marasme le plus inerte. Alors, gentiment, le sourire aux lèvres, elle se met à l'œuvre. Les marmitons reprennent courage. Ils frottent tous à l'envi. Je retrouve encore ici cette note française qui me frappait, un jour, dans le récit de Gilberte Perier sur le départ de Jacqueline Pascal pour le couvent : « Elle fit cette action *simplement* comme tous les autres actes de sa vie. » Il y a, dans ce manque d'emphase, la caractéristique d'une race.

On dresse un tableau de service : à 5 h. 1/2, lever; à 6 h. 1/2, déjeuner; ensuite départ pour l'hôpital. Première visite du médecin-major. A 2 heures, contre-visite. Les infirmières sont à leur poste pour suivre les prescriptions, noter les indications, modifier les traitements selon les ordonnances médicales. Le soir, deux sont désignées pour la veillée nocturne des malades : le falot à la main, elles quittent leur demeure mauresque, et rejoignent l'hôpital à travers les rues endormies de Casablanca.

« Parfois, disent les notes, dans la douce transparence de la nuit, une forme mystérieuse apparaissait : au détour d'une ruelle ou à l'angle d'un gourbi, c'était un Marocain enveloppé de son blanc manteau, la lanterne à la main... juste

le point de lumière nécessaire pour éclairer la blanche apparition. Les infirmières se sentent alors loin de la France, mais elles ont conscience d'avoir emporté un peu du cœur des mères pour soigner leurs enfants. »

Dans le silence où bruit la mer africaine, comme on devine que les pensées s'envolent vers cette France pour laquelle plusieurs vont mourir ! Combien de ces cœurs de soldats gardent précieusement, au fond d'eux-mêmes, un paysage qui leur apparaît comme le visage précis et concret de la France : une place de petite ville avec un portail d'église, une allée de tilleuls, une sinueuse rivière qui reflète un ciel nuancé... A l'approche des infirmières un dormeur sursaute. Son voisin d'hôpital explique qu'il se croit toujours surpris par les Marocains. Mais d'autres ont des rêves plus nostalgiques : la France lointaine visite leur sommeil. Il faut border celui-ci, calmer celui-là, donner à l'autre son remède : une piqûre, une potion.

Une sainte du moyen âge, la grande abbesse Hildegarde, a écrit tout un livre sur la médecine des simples. Chaque couvent cultivait alors un jardin de simples où croissaient d'humbles plantes que l'on croyait porteuses d'un secret destiné au soulagement des maux humains : potions, tisanes, onguents. Nos infirmières n'ont pas à leur disposition le jardin de sainte Hildegarde, et les remèdes qu'elles manient l'étonne-

raient peut-être, mais elle les reconnaîtrait pour ses filles, à leur ardente volonté d'alléger la souffrance. Deux d'entre elles reçoivent la mission d'accompagner en mer les quatre-vingt-deux malades de la première évacuation. Plusieurs sont gravement atteints, mais tous arrivent vivants à Alger. « Le service médical est parfait », écrivent les infirmières.

De Casablanca, le 10 octobre, on entend au loin le grondement du canon. Les docteurs invitent les infirmières à monter une seconde sur la haute terrasse. A droite, sur les crêtes, des Marocains apparaissent et disparaissent. La plaine est parsemée de groupes d'artilleurs, de chasseurs, de spahis, et sur l'éblouissante mer bleue, *la Gloire* s'avance au son de sa propre canonnade. C'est donc la guerre? Tout a l'air si paisible, que l'on croirait plutôt à une manœuvre, et cette lutte arrive à peine à troubler la sereine majesté du vaste paysage. C'est la guerre quand même, et le soir, les infirmières trouvent des blessés sur des brancards, dans la cour de l'hôpital.

L'un de ces blessés a la cuisse labourée, il est bien mal. Son pouls baisse, il a perdu trop de sang dans le transport. L'hémorragie continue, on fait la ligature de l'artère, des piqûres, mais, petit à petit, la vie s'écoule... Deux infirmières se tiennent à son chevet. D'abord, il s'est agité, puis il s'apaise, laissant reposer ses deux

mains dans une main de chaque infirmière. La nuit est si belle de silence et de clair de lune sur cette veillée d'agonie ! Les infirmières prient d'une ardente prière de l'âme, prière qui n'a pas besoin de paroles. Leur cœur s'élève, plein de compassion, comme si elles avaient reçu directement le beau conseil que sainte Catherine de Sienne adressait à des hospitaliers de son temps, pour chaque blessure qu'ils auraient à panser : « Ayez compassion du monde entier en présence de la divine Miséricorde ! » Hélas ! Le pouls faiblit, et doucement l'âme s'échappe...

La cour de l'hôpital est toute bleue, sous la clarté de la lune et des étoiles. On a mis sur un brancard la dépouille du pauvre petit soldat. Les infirmières, le cœur serré, suivent le triste cortège. L'une d'elles a un mot profond, qui implique toute une philosophie, — la plus haute, la seule vraie : « On ne demande ni à réfléchir ni à comprendre, seulement à croire et à espérer... »

Aux tirailleurs indigènes, les infirmières apprenaient quelque chose de nouveau sur la France : « Toi venue de France librement ? — Oui. — Quitté mari, enfants pour nous ? — Oui. — Pourquoi toi venir ? — Pour te parler de la France, pour vous soigner, vous consoler. — Ça, bien ! bon cœur ! Vive la France ! chic, la France ! » — « Je lui dis, ajoute cette infirmière, ue j'ai un fils qui viendra peut-être en Afrique.

— S'il vient à Mostaganem, répond le tirailleur, il sera mon frère toujours. »

N'est-il pas joli, ce court dialogue ? Rien, pas même la gloire, pas même le génie, n'attire les âmes comme la bonté. La France a son auréole de bonté comme elle a son diadème de gloire et de génie, et c'est pour remercier les infirmières de la première équipe d'avoir fait resplendir cette auréole que le général Drude écrivait le 30 octobre 1907 au président de la *Société de secours*, le marquis de Vogüé : « Le Service de Santé reconnaît non seulement leur dévouement, mais aussi leur savoir professionnel. » Elles-mêmes se félicitaient d'avoir trouvé dans les médecins des chefs et des guides éclairés et bienveillants, dont elles avaient été heureuses de suivre la discipline. « Vos infirmières sont parfaites, mais combien en avez-vous ainsi ? répétait-on. Ne nous avez-vous pas envoyé les meilleures ? » Et sur la mer bleue, vers le rivage marocain, voguait déjà la seconde équipe.

Celles qui partaient et celles qui arrivaient eurent le temps de s'entrevoir, de se saluer. Puis vinrent l'installation, l'élaboration du règlement, les veilles des maladies, des convalescences ou des agonies. Ici, c'est une infirmière qui guide les premiers pas d'un convalescent. Là, tout au contraire, s'achève la triste agonie d'un petit spahi musulman ; et ses yeux étonnés regardent ces Françaises qui semblent venues

de si loin pour le pleurer. Ailleurs d'autres soldats cherchent à se rappeler les anciennes prières que l'on murmurait à leur foyer et dans l'église de leur village. La mort est toujours présente, toujours prête, semble-t-il, à jeter son appel; on l'imagine debout, au seuil d'une porte sombre ouvrant sur un au-delà de lumière. Le sentiment de l'au-delà, comme la foi simple de l'enfance, se révèle à certaines paroles des moribonds, à certaines phrases de leurs lettres. L'un d'eux vient de Bourges, et sans doute, en son dernier rêve, il voit s'esquisser la vieille ville que la France porte sur son cœur, comme un délicat joyau.

Ces malades bénissent leurs infirmières. Ils ont diverses manières de leur prouver leur reconnaissance : « Madame, dit l'un d'eux, veux-tu une tête de Marocain ? » Celui-là, c'est un Arabe, un « goumier ». « Toi, comme ma maman », déclare un petit nègre; mais la reconnaissance du petit nègre ne l'empêche pas de fumer en cachette. Des légionnaires apportent une magnifique salade verte du petit jardin qu'ils cultivent; c'est une victoire que cette salade, une victoire sur le terrain, le climat, et nos légionnaires l'admirent comme une fleur de pays. Puis il y a les lettres, les touchantes, les jolies lettres, un peu gauches quelquefois, mais où l'on ne sait trop si le tremblement de l'écriture vient du cœur ou de la main. Par exemple, l'un écrit :

« J'ai regretté le temps où j'avais la fièvre, où j'étais à la diète, mais où vous étiez là, avec un mot aimable pour les uns, une petite douceur pour les autres. » — « Après quelques jours que vous êtes entrée à l'ambulance, écrit un autre, on n'aurait jamais voulu que la nuit vienne, pour ne pas vous voir partir. Ça consolait tant ce que vous disiez ! on sentait comme si son cœur partait. On disait : « La dame va venir », et on pensait : « On ne souffrira pas tant ! » Il y avait des douceurs de France, telle bienfaitrice avait offert un phonographe, telle autre de l'eau de Cologne. Tout cela faisait songer au pays, et les heures passaient...

Il est des dates qui ramènent, plus précis, plus vivant que jamais, le souvenir du pays; Noël est de ces dates. L'infirmière-major se multipliait pour que chacun eût sa surprise. Mais, déjà, la veille de la fête, il y avait un épanouissement sous les tentes : le mystère de Noël fleurissait les âmes. « Mon enfance est morte, dit saint Augustin, et je vis. » Par quel miracle Noël fait-il revivre au fond des cœurs les enfances mortes ? Les infirmières, faisant la ronde de minuit, furent saluées par un petit soldat qui chantait *Minuit chrétiens* ! Elles s'attendrirent sur le petit chanteur, sur cette poésie latente qui trouvait une issue dans le vieux cantique, mais il fallait respecter le sommeil des camarades, et leur attendrissement

ne les empêcha point de lui imposer silence.

Vertu divine de Noël ! Un épisode de 1870 nous revient à la mémoire : pendant que les soldats des deux armées campaient les uns vis-à-vis des autres, aux environs de Paris, le minuit de Noël tinta lentement à quelque clocher lointain; aussitôt, dans les deux camps et dans les deux langues, furent entonnés les vieux cantiques qui promettent la paix aux hommes de bonne volonté. Les voix se répondaient : c'était comme une trêve inattendue sur laquelle eût brillé l'étoile de Bethléem. Mais le sifflement d'une balle interrompit l'enchantement.

*
* *

Le 1er janvier 1908 fut un jour d'épreuve et d'héroïsme. Dès 3 heures du matin, nos troupes partaient pour le combat, et l'ardeur belliqueuse s'emparait de tous, même des malades de l'hôpital. Ils voulaient guérir pour reprendre leur poste, pour courir au danger. On a vu des petits soldats ne pas attendre la fin de leur convalescence, et s'échapper de leur lit sans être vus, pour rejoindre leurs camarades, et faire le coup de feu. Des blessés furent ramenés; quelques-uns criaient de douleur, mais s'ils ne pouvaient retenir les cris que cette douleur arrachait à leur courage, ils ne se permettaient de formuler aucune plainte. Cette fine pointe de

l'esprit dont parle saint François de Sales émerge parfois au-dessus des plus horribles crises de souffrance; elle ne fléchit pas, elle ne se laisse pas submerger, elle continue à dominer cette souffrance et à la défendre contre toute révolte.

Au même moment un drame jetait le deuil dans les cœurs: *la Nive* échouait à neuf kilomètres de Casablanca. « Quand l'enseigne B. de C..., lisons-nous dans le récit des infirmières, demanda des hommes de bonne volonté pour porter un câble à terre, seul espoir du vaisseau en perdition, soixante marins répondaient : « Présents ! » Il fallut choisir entre ces braves, et douze d'entre eux, bien que l'expédition fût réputée folie, se jetèrent dans la baleinière portant les amarres. Or, la mer était si effroyablement démontée qu'une seule lame projeta le frêle esquif de l'avant à l'arrière du bateau. Moment plein d'angoisse ! On écoute... On attend... et tout à coup, c'est un cri de détresse : la baleinière est brisée ! La nuit est profonde, les marins se jettent à l'eau. Plusieurs échouent sur les récifs, deux sont noyés; et quand, à la naissance du jour, les survivants s'aperçoivent disséminés dans les rochers, ils sont tous plus ou moins meurtris, blessés, grelottants de froid et de fatigue. Tous étaient résignés à la mort, quand une compagnie de la Légion, venue à leur secours, leur permit d'atteindre l'hôpital. Après quelques jours ils le

quittèrent, disant : « Nous sommes prêts à recommencer. »

On avait opéré le sauvetage des survivants abandonnés sur *la Nive*, ce qui n'avait pas été sans difficulté ni péril. Tous les naufragés arrivaient à l'hôpital. Nous devinons que les infirmières, en de pareilles heures, élargissaient leur dévouement, multipliaient leurs efforts. Nous le devinons, mais elles se gardent bien de nous dire une chose qu'elles trouvent si simple, si naturelle! Pourtant elles se réjouissent d'avoir une petite réserve de ceintures, de tricots, de chaussures ; elles en font une distribution, elles y ajoutent, d'un cœur maternel, ce rien de gâterie qui est du superflu, mais du superflu si nécessaire à l'être humain ! Pour nos matelots, il s'agit de tabac, de chocolat, de papier à lettre. « Quelles lettres, ajoute l'infirmière, ils ont dû écrire à leur famille après ce drame ! les journaux n'ont pu vous donner qu'une très faible idée de l'émotion de ces jours-là. »

Un nouveau deuil s'était appesanti sur les Français : la mort du jeune lieutenant C..., appartenant aux tirailleurs. En protégeant, avec sa compagnie, le débarquement de *la Nive*, il était tombé dans un silo qu'il venait de signaler à ses hommes. Il mourut, après vingt-deux heures d'agonie, bercé par les voix d'infirmières qui tenaient à remplacer la famille lointaine. On avait trouvé sa dernière lettre inachevée, inter-

rompue, hélas ! par son brusque départ pour *la Nive :* « Je ne suis pas cruel, écrivait-il à sa mère, tant s'en faut, mais la musique des coups de fusil en vaut bien une autre. Je suis convaincu qu'un compositeur ingénieux trouverait de fort jolis motifs dans la mélodie des balles. » Ce qu'il écoutait, n'était-ce pas plutôt le chant héroïque qui montait de son âme aux heures du danger ? Et sur son lit de mort, ce chant fut transformé en prière.

Le 13 janvier, la directrice de la seconde équipe recevait une requête : le porte-fanion du général d'Amade lui demandait un fanion pour le lendemain. Les infirmières se mirent à l'œuvre, et le fanion sortit de leurs mains, non pas tout à fait tel qu'elles l'auraient souhaité, — elles n'étaient pas bien sûres de la solidité de ses couleurs, — mais que de pensées et de vœux elles avaient mis dans chaque point de leur aiguille ! — Une lettre du général d'Amade remercia leurs « vaillantes et bienfaisantes mains » ; « ce fanion, déclara-t-il, sera le symbole de votre présence auprès de ceux qui combattront, et, s'il plaît à Dieu, le gage de leur victoire. »

« Pour moi, déclarait la directrice de l'équipe, c'est tous les jours que je sens le bonheur d'être dans cette vibrante atmosphère, au milieu de cette armée où l'on apprend le culte du devoir et du sacrifice. » J'ai retenu ce mot magnifique : « vibrante atmosphère ». Il nous fait com-

prendre tant de choses ! Nous évoquons cette atmosphère d'Afrique, vibrante de soleil, d'azur et de blancheur ; cette atmosphère d'armée, vibrante de clairons et de cuivres, qui tous parlent de renoncement et de sacrifice ; cette atmosphère morale, simplifiée jusqu'à l'héroïsme perpétuel et quotidien, vibrante du grand amour que tous ressentent pour la France. Partir pour le combat, au son des musiques exaltantes, c'est beau, mais comme cela nous paraît encore plus beau quand les heures douloureuses, supportées avec cette autre forme de courage qui s'appelle la patience et qui n'est peut-être que l'habitude intime du courage, soulignent la signification de sublime offrande que prend cet instant où l'on croirait voir le début d'une fête !

L'âme, — nous le remarquions après avoir cité la lettre du lieutenant C... tragiquement interrompue, — l'âme a sa propre musique plus exaltante que le son des clairons et des cuivres, et c'est celle-là qui donne son rythme aux lignes tracées par un autre lieutenant C..., blessé à mort, apporté à l'hôpital le 18 janvier. Il ne peut plus parler, il griffonne sur un papier pour les hommes de son peloton : « Aux hommes du second peloton ! A tous bon courage et bonne chance ! N'ayez aucune crainte. Je suis heureux d'avoir payé mon tribut le premier... » Un autre vient de subir un pansement douloureux : « Le docteur Poulain, écrit-il, m'a travaillé pendant

trois heures à Médiouna. Il a été épaté. Je n'ai pas dit un mot pendant le pansement. » Cette joie un peu malicieuse, presque gamine, d'*épater* le chirurgien, n'enlève rien au simple courage du petit soldat. Les infirmières sont là, souriantes, penchées sur son insomnie.

Une troisième équipe suivit, de février à mai 1908, puis une quatrième. Pour cette dernière, il y eut au début peu de travail ; mais tout de suite survint une épidémie de typhoïde. La diphtérie s'y joignit et la directrice fut atteinte par la contagion. Vite remise, elle reprit son poste. Le travail se multipliait, la chaleur sévissait. Trois infirmières durent retourner en France pour se remettre de leur fatigue : il en resta neuf, et le nombre des malades augmentait toujours ! Veilles et rondes de nuit devenaient plus fréquentes. Elles étaient pénibles, ces rondes de nuit sur un terrain semé de trous et de bosses, et recouvert par endroits de broussailles épaisses. « La première ronde commençait à 9 heures, écrit une infirmière, il nous est arrivé de ne pouvoir rentrer à notre pavillon avant 2 heures du matin, à cause des blessés qu'on apportait, et dont l'état nécessitait parfois une opération d'urgence. » Au moment du départ, une infirmière reçut d'un goumier cet adieu : « Tu lui diras merci à la France. Elle est très bonne, elle vous a envoyées toutes pour nous soigner. »

Pendant que l'on se dévouait ainsi à Casablanca, on avait établi d'autres postes de soins et de dévouement à Ber-Rechid, à Lalla-Maghrnia. Les infirmières désignées pour y séjourner s'éloignaient encore davantage de la civilisation européenne ; Casablanca leur apparaissait de loin comme une sorte de capitale et comme une sorte de patrie : « Casablanca, disent-elles, dans sa blancheur immaculée, se détachant sur la mer toute bleue. »

Quatre autres infirmières, expédiées à l'hôpital de Tlemcen, y soignaient des Arabes et des Français. Les uns étaient jaloux des autres. L'indigène déclarait : « Français ingrats, tu sais. Toi faire du bien. Lui sortir hôpital, plus rien savoir. L'Arabe jamais oublier. Les enfants de nos enfants sauront les noms des dames Marabout ! »

J'aime cette appellation naïve et charmante ; elle nous fait sentir que, pour tout être de toute race, la bonté a quelque chose de sacré. Ces annales de la Croix-Rouge constituent, il me semble, à côté de l'épopée guerrière, une sorte d'épopée de la bonté.

*
* *

En France même, dès qu'une catastrophe survenait, cette épopée de bonté se poursuivait. Déjà les dames de la Croix-Rouge donnèrent

leur mesure quand, après le désastre de Messine, elles allèrent se joindre à leurs sœurs italiennes. Puis, quelques mois après, une province française, la lumineuse et chantante Provence, était éprouvée, et les infirmières s'en allaient, campaient presque à la belle étoile sur les ruines de Saint-Cannat. La comtesse d'Haussonville, présidente du Comité central des Dames, se transportait au milieu d'elles. Les comités d'Aix et de Marseille prodiguaient leur zèle. Aussi, dès le 2 décembre 1909, le Conseil d'État autorisait-il officiellement la *Société de secours* à « prêter son concours en cas de calamité publique ».

On ne prévoyait pas alors qu'elle dût remplir si tôt, dans notre Paris même, cette nouvelle mission sous le ciel pluvieux d'un jour de janvier 1910... Il pleuvait depuis des semaines, et la Seine montait : d'abord on regardait à peine les arbres du bord qui trempaient leurs branches dans l'eau. Personne ne s'inquiétait beaucoup : Paris semble toujours si loin de la nature ! Mais enfin cette Seine qui montait, cela devenait excessif. Et puis on s'apitoyait sur les riverains dont l'eau fiévreuse emportait les armoires. Un dimanche, tout Paris se promena sur les quais, avec plus de curiosité et plus de pitié pour autrui que d'effroi pour soi-même. Cela ne s'était pas vu de mémoire d'homme, une inondation sérieuse ! Pourtant les grandes

personnes réfléchissaient à de vagues possibilités, et les enfants jouaient « à la Seine », ce qui est un indice. Un petit garçon bousculait, déplaçait, renversait les meubles du salon de sa maman. « Que fais-tu ? » lui demanda-t-elle. Il répondit : « Je suis la Seine », comme Hello enfant avait répondu à sa mère : « Je suis les trois cents Spartiates. » Cela signifiait simplement que la Seine commençait à apparaître comme une personne redoutable.

Rue Matignon, au siège de la *Société de secours*, on se préparait à agir. La pluie tombait, la Seine montait : elle envahissait déjà certaines rues, elle envahissait l'avenue Montaigne où l'on jetait des sacs destinés à servir de pont : « Mâtin ! quelle averse ! » disaient en riant les Parisiens que leur rire n'a jamais empêchés de se dévouer sérieusement aux heures graves.

Rue Matignon, le Comité des Dames se réunissait : réunion active, anxieuse ; on se répartissait les besognes. Des détresses étaient signalées, des dénuements s'imposaient pour être secourus, et les offres arrivaient, offres de locaux, offres de services. A peine avait-on le temps de se demander avec effroi ce que serait le lendemain. La comtesse d'Haussonville demeurait en permanence au siège de la Société ; la première arrivée et la dernière partie parmi les dames, elle envoyait les autres se reposer, et elle ne prenait pas, elle, un instant de repos ; à

la fin d'une de ces rudes journées, toute pâlie de fatigue, elle trouvait encore la force d'avoir un sourire et un mot aimable pour quelque inconnue qui venait, timide comme une solliciteuse, offrir son dévouement.

Beaucoup ne faisaient pas encore partie de la Croix-Rouge, elles n'étaient pas infirmières, mais l'angoisse de Paris avait touché leur cœur, elles voulaient travailler pour Paris. Elles étaient si nombreuses que l'on se fût trouvé tenté de croire qu'il y avait surabondance de zèle, mais il fallait songer que chacune, en particulier, avait fait son sacrifice, et que ce sacrifice avait sa réelle valeur morale. On le voyait bien lorsqu'un poste leur était désigné. Elles partaient, ne s'informant pas s'il y avait danger, et les bruits alarmants n'étaient pas les moins rapides à circuler dans ces jours de détresse. Routes effondrées, passants disparus, je ne sais plus tout ce que l'on racontait. L'imagination lancée sur cette piste navrante créait des légendes, comme celle d'un omnibus totalement englouti dans un trou place de la Concorde, et faisant une quantité de victimes.

Les volontaires improvisées de la Croix-Rouge se présentaient quelquefois au moment où l'on n'avait besoin de personne, tandis qu'à d'autres moments les demandes de personnel se multipliaient. Aussi les priait-on de se munir d'un livre, d'un vague crochet ou d'une vague bro-

derie, et de s'asseoir dans la salle d'attente. Résignées, elles attendaient en silence, comme des soldats en faction.

Tous les généreux élans fussent devenus inutiles, sans une discipline, sans une organisation. Des services fonctionnaient; en voici la liste:

Service du secrétariat, dont le personnel recevait les visiteurs, inscrivait les offres de service, portait les ordres dans toutes les directions: c'était l'état-major. — Service des renseignements, confié aux estafettes qui, dès l'aube, parcouraient les secteurs, s'enquéraient des besoins et à 11 heures rentraient rue Matignon, apportant les rapports. — Service des transports, chargé de ravitailler les postes, et d'y conduire chaque matin les escouades d'infirmières et de délégués qu'il en ramenait le soir. Le chef de ce service disposait de trente automobiles prêtées par leurs propriétaires, de cinq camions, de six fourgons automobiles, de deux omnibus, en tout de quarante-trois voitures. — Service des magasins généraux, comprenant trois sections: *a*) le linge, les vêtements et les chaussures; *b*) le mobilier et la literie; *c*) l'approvisionnement et le service des halles. — Service de secours, chargé d'inscrire les demandes et de faire les enquêtes. — Service des dons, qui envoyait prendre les objets en nature à domicile. — Service de la caisse, où l'on inscrivait les souscriptions et où l'on recevait l'argent.

Il fallait, d'abord, nourrir, loger, habiller les gens chassés de leur demeure: à cet effet des postes de secours étaient établis dans les locaux prêtés à la Société. Dès la première semaine, cinquante-huit fonctionnèrent. Ils comprenaient le

plus souvent un fourneau, un vestiaire, un ouvroir, une garderie, un dispensaire, un couchage. Grâce à ces improvisations, des malheureux trouvaient un toit, des enfants trouvaient un asile, et les soupes chaudes, fumantes et réconfortantes, étaient largement distribuées. Et quand le soir humide tombait sur Paris, il était si bon pour les cœurs en détresse d'apercevoir, parmi les ombres grises du morne crépuscule, ces fenêtres éclairées qui promettaient une efficace compassion!

Dieu veuille que nous ne revoyions jamais l'étonnant, l'unique Paris de ces jours-là: les rues habituellement les plus animées se fermant à la circulation; tout ce que Paris compte de voitures, d'omnibus, d'automobiles, d'autobus, refoulé sur les boulevards dont les réverbères demeuraient éteints, alors qu'au contraire ils ne s'éteignaient pas dans les quartiers inondés, tachant de flammes jaunes le jour gris et faisant songer à des torchères de deuil. Les agents de police étaient occupés aux environs de la Seine; c'étaient les pompiers qui veillaient à l'ordre du boulevard, et cette bizarrerie augmentait encore l'impression qui planait, d'une catastrophe. Le silence avait quelque chose d'écrasant. La Seine était folle, énorme, démesurée; elle défigurait comme une enflure le paysage parisien, avec ses bateaux-lavoirs qui semblaient perchés sur une montagne, imitant l'arche de

Noé sur le mont Ararat. Au milieu de ce Paris anormal, des automobiles passaient, portant le fanion de la Croix-Rouge : le peuple parisien apprenait à connaître cet emblème comme l'avaient connu les soldats du Maroc, et sa seule vue apportait une douceur dans la grande tristesse qui se répandait.

Les trois branches de la Croix-Rouge s'efforçaient à l'envi de secourir la « grand'pitié » qui était au cœur de Paris. Partout des ouvroirs privés s'organisaient. La vie habituelle était interrompue : même dans les demeures préservées, les calorifères ne chauffaient plus, les ascenseurs restaient immobiles, l'électricité refusait ses services. Une sorte de froid humide régnait dans les maisons dont les caves étaient inondées, et les riches grelottaient comme les pauvres. Comment, avec cette sensation de désarroi, continuer de lire le livre commencé, d'organiser la partie projetée ? On ne pensait qu'à cette eau montante, aux misères qu'elle apportait, et le seul intérêt de la vie était le soulagement de ces misères. La duchesse de Camastra prêtait à la *Société de secours* un local pour son vestiaire central et ses approvisionnements. Les caves de l'hôtel étaient inondées, l'eau formait un lac dans la rue devant le portail de cet hôtel, mais à l'intérieur l'activité ne faiblissait pas. Les estafettes arrivaient avec des voitures vides et repartaient avec des voi-

tures pleines. Ces inondations partielles et capricieuses n'arrêtaient personne, mais elles intriguaient quelques-uns, et l'on se demandait si les anciennes rivières de Paris, les Porcherons, la Grange-Batelière, emprisonnées dans le sous-sol, n'allaient pas faire parler d'elles et prendre leur revanche.

Dans le commerce parisien de belles générosités s'éveillaient. Dès le 27 janvier, la comtesse d'Haussonville, accompagnée de deux dames du Comité, s'était rendue aux Halles centrales, quêtant pour les inondés, et la recette avait été magnifique.

*

Aux dons en argent, explique M. de Valence dans son remarquable et touchant rapport, se mêlaient les dons en nature. De grandes maisons d'épicerie et de boucherie firent preuve d'une extrême libéralité. C'est par milliers de kilos qu'on comptait le poisson, la viande, le beurre, les œufs, les pommes de terre qui s'amoncelaient dans les camions de la Croix-Rouge. De leur côté, la *Société des laitiers réunis* et la *Société de lait Maggi* faisaient chaque matin des livraisons de lait à l'hôtel Camastra, et l'on m'a raconté que les employés eux-mêmes des laitiers achetaient à leurs patrons des marchandises — beurre, lait ou œufs — et les apportaient aux collecteurs des chambres syndicales, en les priant de nous les faire parvenir.

Beaucoup d'employés et de forts des Halles, logés dans la banlieue, avaient été éprouvés par l'inondation. La Société leur donna du mobilier, des lits, du linge et des vêtements. Trois cents forts ou employés des Halles furent ainsi secourus, et par les mains, encore,

de l'infatigable Mme Champagnac, la Société distribua des vêtements et du linge à cent quatre-vingt-trois vieillards, hommes et femmes, pensionnaires des « Petits Ménages » d'Issy, qui, obligés de fuir la nuit de cet établissement, avaient perdu les quelques hardes qui leur restaient.

Mais ici nous empiétons sur la seconde période : le 15 février, les chefs de poste avaient reçu l'avis que leur mission devait être terminée le 25. Les cinquante-huit postes seraient remplacés par dix-huit permanences.

En effet, la Seine se retirait, les chômages cessaient, et, dès lors, il s'agissait moins de fournir des secours immédiats que de réparer certains dégâts, que de remédier à certaines ruines. Il fallait ici remplacer un lit, là reconstituer un mobilier, ailleurs encore, rendre à quelque travailleur des outils perdus, emportés par l'eau. L'*Office central des œuvres de bienfaisance* se chargeait des enquêtes. Pour les secours de loyer, les permanences s'entendirent plusieurs fois avec *l'Abri*. A la même époque, pour des sinistrés dont les demeures avaient été plus éprouvées, furent installés les baraquements d'Ivry et le refuge de Conflans. Deux corporations avaient été particulièrement malheureuses : les maraîchers et les mariniers. Pauvres petits jardins de maraîchers, voués à la culture des plantes alimentaires, ils avaient perdu leurs pavillons, leurs châssis, leurs clo-

ches de verre ! Pauvres bateaux immobilisés par le fléau, et représentant pour le marinier le foyer où s'élèvent ses enfants, le toit qui les abrite, une sorte de bien de famille ! Par la *Société de secours*, quatre cent cinquante-deux maraîchers, deux cent cinquante familles de mariniers comprenant environ quinze cents personnes, furent secourus.

Rien de plus édifiant que ce contact avec l'admirable cœur populaire. Combien de fois un délégué s'entendait dire : « Ce que vous m'avez donné est suffisant, il ne faut pas priver les autres qui ont aussi besoin que moi. » D'autres régions de France, également éprouvées, avaient suscité, des divers comités, un dévouement analogue. Impossible de tout dire en quelques pages : le beau rapport de M. de Valence comblera nos lacunes.

*
* *

Soigneusement instruits, parfaitement experts, toujours prêts, les dévouements dont dispose la *Société de secours aux blessés militaires* subviennent avec le même zèle aux détresses quotidiennes des malades, à l'imprévu des catastrophes, aux atroces blessures que la guerre multiplie : ils trouvent toujours une tâche à laquelle se consacrer, toujours un domaine où s'occuper ; et durant ces dernières années, la

Société de secours, profitant des expériences acquises, organisa pour ses membres tout un système de mobilisation qui la met en mesure, d'une façon plus décisive encore, de répondre soudainement aux besoins les plus inattendus. Cette mobilisation repose sur une institution récente, celle des équipes mobiles. Elles se composent de petits groupes d'infirmières prêtes à se porter très rapidement partout où leur présence peut être utile. Vous trouvez, dans chaque équipe, une infirmière-major, munie du diplôme supérieur et du certificat d'aptitude administrative ; cinq autres sont mises sous ses ordres. Elles doivent être mobilisées en quelques heures, ce qui les suppose exemptes de charges de famille trop lourdes ou de devoirs de famille trop pressants. L'infirmière-major doit réunir son personnel une fois par an pour l'avertir des modifications apportées au service, conserver la liste des membres de l'équipe, et, si les événements s'assombrissent, les prévenir de s'attendre à un appel. Elle reçoit de la commission exécutive un ordre de départ : elle prévient par dépêche ses infirmières du lieu où celles-ci se réuniront au premier jour de la mobilisation. Le règlement qui s'est élaboré pour ces équipes mobiles indique à chaque infirmière les objets dont il faut se munir, et nous paraît une petite merveille de sagesse claire et pratique.

Nous évoquions, au début de cette étude, les

douces saintes du moyen âge, habiles à pratiquer, avec tout leur cœur, dans des asiles que nos hygiénistes actuels eussent sans doute jugés trop rudimentaires, les sept œuvres de miséricorde, et intervenant, par les improvisations de leur douce et tendre charité, dans le chaos des détresses humaines ; et voici qu'après avoir suivi, dans ses diverses phases d'action, dans ses diverses étapes d'organisation, la *Société de secours aux blessés militaires*, nous voyons tout se préparer, tout se concerter, pour la mobilisation de ces femmes, comme pour la mobilisation de soldats, avec la même précision rigoureuse, impérieuse, avec les mêmes calculs sévères, avec la même discipline qui ne transige pas. Mais si, pour le bon fonctionnement des services, la *Société de secours aux blessés militaires* a créé cette armature de fer, soyons sûrs que les élans des cœurs ne s'y sentiront ni emprisonnés ni amortis ; l'encadrement rigide des formations militaires n'a jamais paralysé l'héroïsme des hommes ; et dans les jeunes équipes mobiles qui n'attendent qu'une consigne pour être en marche, il y a place, la Croix-Rouge en a confiance, pour l'héroïsme des femmes[1].

1. Ces pages furent écrites en mai 1912, deux ans avant la Grande Guerre.

TROISIÈME PARTIE

L'ÉVOLUTION FÉMININE

I

LE MARIAGE EST-IL EN PÉRIL ?

Qu'il soit en péril ou non, ce que l'on peut affirmer, c'est que, selon beaucoup de livres, de journaux, de revues, il apparaît aujourd'hui comme un grand accusé. Ses adversaires ne sont pas moins résolus que ses défenseurs. De part et d'autre, le talent se dépense, et de multiples passions se soulèvent vers ce que certains appelleraient un idéal, et quelques autres une utopie de justice et de bonheur. Il y eut, dans ces dernières années, des œuvres littéraires dont le nom sonne comme des noms de batailles mémorables, livrées autour du mariage et du divorce. Il y en eut d'autres qui posèrent anxieusement le problème de la destinée féminine. Est-il nécessaire de rappeler celles dont les titres frémissent dans toutes les mémoires : *les Tenailles* de M. Paul Hervieu, par exemple, où le drame, simple et fort comme une œuvre

antique, se joue sur les notes les plus aiguës de la sensibilité moderne? *Les Deux Vies*, des frères Margueritte, opposaient l'un à l'autre le type d'une mère et le type d'une fille, la mère représentant les résignées, la fille les révoltées.

Le Divorce de M. Paul Bourget a puissamment remué les esprits contemporains, et, lorsque cette œuvre passa du livre au théâtre, on vit, au sortir de chaque représentation, s'organiser de véritables plébiscites pour ou contre le divorce ; un pareil détail, à lui seul, révélerait la haute portée d'un drame ou d'un roman. Des romanciers, des auteurs dramatiques nous parlaient du droit de la femme ou du droit de l'amour. Quant à l'enfant, disaient-ils, il pourrait, en cas de divorce, être mis à la charge de la société. Mais sur d'autres lèvres le droit de l'enfant s'insurgeait. On faisait remarquer à ces théoriciens faciles à satisfaire, que la réalisation de leur rêve risquerait de dessécher le cœur des parents, ainsi déchargés de leur responsabilité, et le cœur des enfants, allégés dès lors, ou peu s'en faut, de leur dette de gratitude. Et les questions, se faisant plus pressantes, demandaient combien d'enfants appartenaient à des parents divorcés, dans cette double et triste catégorie des enfants martyrs et des enfants qui se tuent. Par ailleurs, puisque l'on parlait de suicide, n'existe-t-il pas une statistique due à M. Durkheim, d'après laquelle le chiffre des di-

vorces et le chiffre des suicides s'élève parallèlement : comment conclure, dès lors, que pour les époux eux-mêmes le divorce puisse être un garant de bonheur ? Ainsi retentissaient de toutes parts des voix éloquentes et diverses. Mais que disaient, que pensaient les femmes dont la destinée semblait être l'enjeu de ces discussions ?

Le souci de la destinée féminine, — et ce n'est pas une des particularités les moins curieuses à noter dans ce conflit d'idées, — le souci de la destinée féminine plane, en effet, sur tout le théâtre contemporain. La femme est, par excellence, la victime, qu'il s'agisse des *Tenailles* ou du *Divorce*. C'est que nous ne nous sommes pas déshabitués de considérer le mariage et la vie de famille comme sa véritable carrière, de sorte que, si la maison familiale s'ébranle, il nous semble que cette maison va s'écrouler sur elle. Certaines ont voulu sortir de ce cadre, s'affranchir de cette sujétion. Dans le Nord, par exemple, des jeunes filles, renonçant au mariage, réussissent à se créer des carrières indépendantes. Le mot que la Nora d'Ibsen adresse à son mari : « Je suis un être humain au même titre que toi, » paraît éveiller, dans les âmes scandinaves, des résonances inattendues. En somme, ce mot là n'a rien de révolutionnaire, et lorsque Mme de Maintenon adressait de si jolis discours aux demoiselles de Saint-Cyr

pour les exercer à former leur raison, elle pouvait leur prêcher l'obéissance dans le mariage, mais elle leur conseillait de fonder leur obéissance sur l'élévation et non sur l'abaissement de leur âme. Jamais on ne s'abaisse lorsqu'on se soumet volontairement à une loi, et lorsqu'on s'y soumet au nom d'un principe. Il faut un peu d'irréflexion pour s'imaginer qu'Ibsen fait dire à Nora quelque chose de nouveau.

*
* *

Le monde scandinave nous présente une théoricienne célèbre de l'amour et du mariage en la personne de Mme Ellen Key, dont les femmes du Nord, les unes enthousiastes et les autres dénigrantes, discutent avec acharnement les idées. Mais ces idées sont-elles nouvelles pour nous? Ne furent-elles pas déjà mises à la mode par George Sand, au siècle passé? George Sand les incorpore à de passionnantes histoires; Ellen Key en déduit une philosophie de l'existence féminine. Il faut dire que, chez l'autoresse suédoise, elles ont également la saveur d'idées qui n'ont pas été seulement puisées dans la lecture, mais qui furent repensées de nouveau par leur propagatrice. Ellen Key, comme George Sand, est une disciple de Rousseau: lorsque certaines théories ayant germé dans le voisinage de notre sol nous reviennent des ré-

gions du Nord, elles gardent je ne sais quel reflet du soleil de minuit qui les transfigure à nos yeux.

La forme idéale de l'existence serait, pour Ellen Key, l'union libre, fondée sur l'amour et la résolution de travailler en commun au bonheur de l'humanité. Le sort de l'enfant lui inspire la plus vive sollicitude. Elle déborde de tendresse pour ce petit être. Ce n'est pas elle qui le confierait à des éducateurs étrangers : qu'il grandisse auprès de sa mère, dans le rayonnement du cœur de sa mère. Elle réprouve, à l'égard du tout jeune enfant, le système de l'éducation publique ; elle veut pour lui la tiédeur du nid, l'intimité du foyer. Que les idées répandues par elle avec toute l'éloquence d'un cœur brûlant et palpitant militent dans le monde pour l'éparpillement de ce nid, pour le démantèlement de ce foyer, elle ne nous le concéderait pas, et, certes, elle ne le croirait pas. Une des plus belles qualités de Mme Ellen Key me paraît être la franchise. Voulant réagir contre certains excès du féminisme, contre certaines ambitions masculines des femmes n'aspirant plus qu'aux carrières viriles, elle leur montre la maternité comme le véritable couronnement de leur existence, mais elle prétend les libérer de la contrainte du mariage, ce qui ne l'empêche pas de glorifier la loi suprême de l'unique amour. Les amis eux-mêmes de Mme Ellen Key

font ici des réserves. Dans la préface qu'il écrivit pour la traduction française du livre intitulé : *De l'Amour et du Mariage*, M. Gabriel Monod ne peut retenir sous sa plume une sorte de craintif avertissement.

Mme Arvède Barine s'était déjà récriée, au nom de ses sœurs, contre ceux qui prétendaient élargir la « prison du mariage ». « C'est la femme qui, maintenant, épouvantée à l'idée d'être si facilement laissée seule, affirme-t-elle, se cramponne à la porte du cachot, et murmure : « N'ouvrez pas trop... Il s'en irait. » Oui, les femmes s'épouvantent. Elles sont le *faible*, et de par la loi et de par la nature. La loi peut changer, la nature ne change pas... L'égalité des sexes est une pure chimère... L'homme est un homme, la femme est une femme, et je crois bien qu'elle est le meilleur des deux ; mais l'homme est le plus fort, et tous les jurisconsultes du monde ne feront pas qu'il en soit autrement. » Certaines se jugeront humiliées par la simple mention de cette prière : « N'ouvrez pas trop... *Il* s'en irait. » Elles y verront un rabaissant aveu de faiblesse, et, cependant, ces lignes furent écrites par une des femmes les plus fortement douées qui, jadis, se servirent d'une plume.

D'origine protestante, Mme Arvède Barine, qui aimait à s'appeler elle-même une Huguenote, n'est pas du tout influencée par l'Église,

lorsqu'elle plaide pour le mariage et contre le divorce. Jamais plaidoyer ne fut plus énergique, je dirais presque plus audacieux.

« Si le divorce, avec ses progrès inéluctables dans le sens de la facilité, nous ramène tout droit aux mœurs des cavernes, déclare-t-elle, c'est qu'il est une mauvaise chose. Ce n'est pas une loi particulière qui est mauvaise, c'est l'institution en soi. Supprimons-la. » — « Au yeux de Mme Arvède Barine, commente M. Fonsegrive dans son livre : *Mariage et Union libre*, les propositions d'élargissement du divorce, soit par le consentement mutuel, soit par le consentement d'un seul, sont des conséquences inévitables de l'institution elle-même. »

M. Paul Margueritte, qui voit dans le rétablissement du divorce en France « l'affranchissement de la société civile vis-à-vis de l'Église », ne pense pas que l'existence du mariage soit mise en péril par l'élargissement du divorce. Mais il a des admirateurs qui le dépassent dans cette voie et qui, justement, aiment sa proposition, parce qu'à leur avis, elle transformerait le divorce en terrain intermédiaire — ainsi parle M. Armand Charpentier dans les *Annales de la Jeunesse laïque* — sur lequel la société passerait pour sortir du mariage et s'orienter vers une union plus libre.

Mme Arvède Barine ne se trompait pas : la loi du divorce est créée pour évoluer, et c'est

bien l'abolition du mariage, cette abolition dont la perspective effarouchait un ami de Mme Ellen Key, que les réformateurs font miroiter aux yeux des femmes comme une nouvelle terre promise.

Il n'est pas dit qu'aucune ne soit susceptible de sourire à ce mirage. L'amie d'Auguste Comte, Mme Clotilde de Vaux, tout comme pourrait le faire une de nos contemporaines, voulait écrire un roman à thèse sur le mariage, et, certes, elle avait lieu de se considérer — ainsi qu'Auguste Comte lui-même — comme une victime de cette institution.

Écrivit-elle ce roman? Je ne connais d'elle qu'une phrase dont la beauté n'est pas inférieure à celle d'un très beau roman; c'est une phrase célèbre, souvent répétée et toujours émouvante à redire: « Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent. » Bien des volumes enrichirent moins l'humanité que cette petite phrase.

« Nul n'aurait autant que moi le droit de désirer personnellement le divorce, écrivait à Clotilde Auguste Comte; mais défiez-vous de la séduction trop naturelle qui dispose à prendre nos simples penchants personnels pour de véritables convictions sociales. »

Un disciple d'Auguste Comte, l'écrivain positiviste anglais, M. Frédéric Harrison, nous offre à son tour une page ardente et tout im-

prégnée de la doctrine du maître sur l'indissolubilité du mariage : « Il est de l'essence du mariage, affirme-t-il, de planer au-dessus des exceptions individuelles, au-dessus de toutes les opinions, misères et joies personnelles. Le bonheur des individus serait chèrement acheté s'il devait obscurcir d'une ombre fugitive l'inviolable institution de laquelle dépend le bonheur de tous... La loi morale est infiniment plus précieuse que le bonheur personnel d'aucun, et les souffrances des cas exceptionnels doivent être supportées avec résignation, de peur que la sainteté de chaque foyer ne soit atteinte, et le niveau moral abaissé. » M. Frédéric Harrison se souvient de cette parole de son maître : « La seule idée du changement y provoque. »

*
* *

La seule idée du changement y provoque ! Est-ce la femme qui changera ? « Les hommes, nous répond Mme Marguerite Durand, se lassent plus vite que les femmes. » Il ne s'agit donc même plus des fiers principes qu'arbore éloquemment l'école positiviste ; il s'agit de la paix, de la sécurité, du bonheur, du pauvre et simple bonheur. Que deviendraient tant de vies destinées par les lois nouvelles à se fragmenter dans une série d'essais ? Naguère, un romancier, M. Louis Lefebvre, nous donnait une

œuvre fort originale, *le Couple invincible*, où il nous montrait des êtres humains égarés en une île lointaine et retrouvant l'idée perdue de l'indissolubilité du mariage.

Si j'ai surtout interrogé des esprits étrangers à nos croyances, c'est parce que leur témoignage fera sentir à quelques-uns toute la sagesse de la tradition chrétienne. L'enseignement de cette tradition ne varie pas. La doctrine en est aujourd'hui la même que dans les épitaphes des premiers siècles, la même que dans ce suave poème de *l'Époux à l'Épouse*, éclos parmi les ruines du vieux monde et le tumulte des invasions barbares : « Protège qui te protège ; relève celui qui tombe... Élève-toi, appuyée sur celui qui s'élève... » La femme à laquelle s'adressaient de pareilles lignes était-elle une esclave humiliée ? Et ces vers seraient-ils empreints d'une telle douceur, d'une telle confiance, d'une telle sérénité, si, pour le poète, les horizons du mariage ne se fussent pas confondus avec les horizons de la vie ?

Ce que l'on peut dire, c'est que les féministes auraient beau jeu à modifier certaines dispositions de notre code. Quant au mariage, il doit survivre aux tempêtes qui l'assaillent et justifier une fois de plus le mot de notre vieille liturgie, lorsqu'elle le nomme une « *bénédiction* qui survécut à la faute originelle, et qui survécut au déluge ».

II

LE FÉMINISME DANS L'ISLAM

« Dites aux femmes d'Europe qu'il est, au seuil du leur, un monde presque inconnu, où, lentement, s'éveillent trois grands peuples de femmes. »

Cette phrase que je lisais dans un article : « Femmes d'Islam », publié aux *Documents du Progrès*, par Mlle Marcelle Weissen-Szumlanska, me fit jeter un coup d'œil sur le coin de ma bibliothèque où se groupent plusieurs volumes à signatures féminines, parlant de l'Islam toujours mystérieux et voilé. Le dernier venu, déjà célèbre, renferme les *Notes d'une Voyageuse en Turquie*, par Mme Marcelle Tinayre ; il a pris place à côté du *Jardin fermé* de Marc Hélys, à côté des *Huit Paradis* de la Princesse Bibesco, à côté du volume intitulé : *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, œuvre de cette étrange Isabelle Eberhardt qui semble avoir

paradoxalement cherché jusqu'au fond de l'islamisme je ne sais quelle chimère d'affranchissement. Quatre livres curieux, charmants, et qui ne se ressemblent pas entre eux. Quatre pensées féminines, artistes, diverses, attirées par ce problème immense et séculaire : l'Islam !

A travers ces jolies impressions, tâchons de saisir un écho de l'éveil que nous annonce Mlle Weissen-Szumlanska : le lent éveil de trois grands peuples de femmes !

Marc Hélys nous ouvre les demeures silencieuses du *Jardin fermé*. Pour qui frôla seulement le seuil de l'Islam, le souvenir persiste de ces rues assoupies et de ces demeures muettes aux fenêtres voilées de moucharabiehs. Aux heures de soleil, il semble que tout dorme. Aucune vie, dirait-on, ne bruit derrière ces murs blancs qui paraissent clos sur un éternel secret. Sans doute, il y avait plus d'animation chez la *Belle au bois dormant*, surtout si l'on y entendait respirer les innombrables dormeurs. Pas un appel, pas une plainte, pas un soupir ne filtre à travers les moucharabiehs aux dessins de dentelle. C'est le royaume du sommeil ; mais quelque rêve, prélude de l'éveil annoncé, plane-t-il dans l'éblouissement de cette atmosphère ?

Les ennemis du féminisme turc nous confieraient qu'il peut y planer un rêve de chapeaux. Pour eux, le chapeau figure l'emblème de toutes

les licences. Beaucoup de Français ont, peut-être, lu dans la presse quotidienne les nouvelles de la révolution ottomane, sans deviner qu'une des questions les plus passionnantes et les plus dramatiques était justement celle des chapeaux. Mme Marcelle Tinayre nous l'affirme ; le joli chapeau parisien qu'elle portait à travers les rues de Constantinople fut bafoué par d'odieux gamins ; et des femmes, même, ont payé de leur vie l'ambition que l'on soupçonnait en elles d'échanger le voile musulman contre quelque chapeau parisien.

Mais, comme toujours, je suppose, la foule est simpliste et s'égare par la simplification même qu'elle fait subir à la réalité. Telles dames turques, qui se soucient médiocrement de porter le chapeau, considèrent qu'elles ont le droit de faire entendre certaines revendications ; elles affirment ce droit, elles ont même osé le réclamer par écrit, le réclamer dans des journaux ; et ce fut très mal vu par la Vieille-Turquie. Les dames turques prennent goût à écrire ; il circule dans les harems un *Journal des Dames* dont la rédaction est féminine. Ce qu'elles demandaient à l'aube de la révolution, c'était le droit de s'instruire et d'être libres ; mais, à part quelques exceptions, les Jeunes-Turcs, pas plus que les Vieux-Turcs, n'étaient disposés à le leur concéder.

Aux dernières pages du *Jardin fermé*, Marc

Hélys nous communique le journal d'une dame turque ; il y est question d'une cérémonie étrange et tout imprégnée d'un beau symbolisme: la solennité dont s'accompagne la première leçon de lecture d'une enfant. Ce vieil Orient est fertile en préceptes d'une antique sagesse. L'héroïne de la fête est une petite esclave circassienne de six ans. Habillée comme une princesse féerique, elle est introduite au milieu de la grave assistance. Elle épelle le nom d'Allah. Pour sa première leçon de lecture, on lui enseigne cinq lettres, mais ce sont les cinq lettres qui composent le nom glorieux. Où s'arrêtera l'instruction commencée sous d'aussi magnifiques auspices? Hélas! Rien ne dit qu'elle doive aller beaucoup plus loin. Il n'est point de hautes écoles pour les jeunes filles. Quelques établissements où des fillettes chantent les versets du Coran et les lettres de l'alphabet, voilà presque les seuls essais d'instruction publique à leur portée.

Ahmed Riza-bey, sans doute, voulait naguère organiser l'enseignement féminin, improviser même un lycée de filles. Mais ses intentions furent dénaturées, et le projet abandonné ; et certes, il y a loin de ce somptueux projet d'Ahmed-Riza à la pauvre petite école d'Andrinople que Mme Tinayre nous décrit avec une grâce spirituelle et finement émue. Dans cette humble bâtisse, les professeurs sont des jeunes

femmes, des femmes de fonctionnaires et d'officiers, toutes fières de contribuer, par un modeste salaire, au bien-être du ménage. Elles enseignent ce qu'elles savent, et ce qu'elles savent n'est pas lourd, mais il y a, déjà, chez elles, un effort, une énergie, une application; il y a aussi l'immense désir d'être utiles « à la pauvre Turquie ».

Les riches Turcs, ceux qui, plus ou moins, connurent le contact de l'Occident, donnent à leurs filles le luxe d'une instruction européenne, acquise sous la surveillance d'une institutrice également européenne. Ces enfants étudient le piano, les langues vivantes, voire même la littérature, la philosophie. Elles en arriveront, peut-être, comme la fameuse Mme Ange que rencontra Marcelle Tinayre, « à parler de Kant comme d'un bon vieil oncle », mais cela ne nous rassure pas sur les disparates de leur culture, de leurs impressions premières et de leur milieu.

Pour fondre en effet, dans une âme humaine, l'Orient et l'Occident, il faut avoir un principe, une méthode, une discipline d'ordre supérieur, que beaucoup d'institutrices, même distinguées, ne sauront pas élaborer. « Nous cesserons d'être des Orientales, disait tristement une jeune fille, et nous ne serons pourtant pas des Occidentales. » Peut-être enviait-elle celles de ses sœurs qui, ne sachant pas nos langues euro-

péennes, connaissent le turc, le persan et l'arabe; qui, n'ayant jamais effleuré de leurs mains une touche de piano, « jouent, sur le luth à long manche rigide, des mélopées doucement tristes et sauvages, comme la nature et comme la vie »; qui, ne lisant pas nos romans de la saison, savourent un solennel verset de Khayyam, ou quelque tercet de Saadi sur l'amour, la mort et les roses, thèmes éternels de la poésie et de la mélancolie, sur lesquels, comme leur Saadi, s'exerce notre Ronsard. Et qui nous affirmera que tel apologue d'un poète soufite, cité dans le livre ensoleillé de la princesse Bibesco, ne leur offrira pas une philosophie aussi profonde et plus adéquate à leur rêve que telle dure page de Kant?

Notre intérêt ne s'attachera pas moins vivement à celles qui regarderont ce poète soufite comme un vénérable et tendre aïeul, qu'à celles qui nous parleront de Kant comme d'un bon vieil oncle. Je ne sais même pas si notre sympathie pour les premières ne montera pas d'un degré, car, si nous ne les sentons pas plus sincères, nous les sentirons plus vraies.

Dans l'ombre du harem parfumé, certaines de ces femmes surent devenir des puissances. Puissances à la fois prestigieuses et précaires, puisqu'il suffit d'un caprice du maître pour les briser sans raison et sans excuse, ce qui contribue à lancer une pauvre *Hanum* en de déplo-

rables intrigues. Cette faiblesse, ce péril constant, servent peut-être à créer, dans le monde féminin de l'Islam, la solidarité merveilleuse dont plus d'une étrangère eut lieu de s'étonner. Dans le vieil Islam, ce monde mystérieux, cloîtré et voilé, avait ses messagères secrètes qui étaient des bouffonnes, des amuseuses, dont le type tend à disparaître. Souvent les décisions des maîtres furent insinuées à ceux-ci par une voix féminine qui se faisait l'écho de la volonté des harems. D'après cet écho, telle carrière masculine fut exaltée, telle autre anéantie. Pourquoi ? Le maître lui-même, exécuteur inconscient de cette volonté cachée, n'en savait rien. Les motifs demeuraient dans l'ombre, et la brise qui passait sur les jardins de roses n'en soufflait pas un mot.

Tant de secret chez nos sœurs nous inquiète un peu ! Pour plusieurs raisons : d'abord pour la force de dissimulation qu'une pareille discipline suppose chez ces sœurs lointaines, ensuite pour les siècles d'oppression dont elle nous fait sentir le poids sur leurs âmes. Marc Hélys nous apitoie sur ces filles de Rechid Pacha qui, bravement, s'appuyaient sur le bon droit et la justice, selon la notion d'une conscience occidentale. Hélas ! Les pauvres échouèrent, et si toute l'intrigue contre laquelle s'était brisée leur éloquence finit par avorter piteusement, ce fut par une manœuvre habile et dissimulée des

vieux harems, conduite par une simple amuseuse, Iffet. O puissance des forces silencieuses ! La ruse féminine, aiguisée par des siècles de tyrannie, aurait plus de ressources que l'éloquence féminine mûrie à la lumière d'un désir de justice !

Cependant nous félicitons celles de nos sœurs orientales qui ne se résigneront pas à cette triste conclusion, et qui, dussent-elles devenir des « désenchantées », lutteront de toute leur âme pour l'infirmer. Un malaise profond se fait jour à travers les revendications féminines de l'Islam. Avec Mme Tinayre, nous étudierons cette curieuse dame de Salonique qui, ne sachant pas lire, rendit pourtant d'immenses services à la cause politique de son choix : avec elle aussi nous regarderons cette petite Sélika qui s'est faite, avec ses seize ans et son ruban rose voilé d'une coiffe d'infirmière, garde-malade du Croissant-Rouge. L'atmosphère où ces femmes vivent n'est pas encore bien propice ; l'étroitesse des partis-pris, quelquefois, rétrécit le cœur. La petite Sélika, par exemple, ne veut soigner que les *Bons*, et ne s'élève pas à cette notion que bons ou méchants, ceux qui souffrent, ont tous droit à sa pitié et à ses soins.

A l'écart du souffle chrétien, les femmes d'Islam, si tendre que puisse être leur âme ou qu'elle rêve d'être, n'ont encore connu ni le devoir de la charité, ni la vraie noblesse d'aimer. D'une

part, naïvement, la petite Sélika choisit ceux qu'elle soigne ; elle se croit le droit de chercher les *bons* pour leur réserver la tendresse de sa compassion. Mais, d'autre part, il est un choix beaucoup plus nécessaire, qui n'est pas permis aux sœurs de Sélika. Elles ne choisissent pas ceux qu'elles épousent; elles n'ont pas le droit de chercher l'aimé, pour lui donner à jamais leur cœur. Et ce que l'on discerne au fond de leur mécontentement et de leurs revendications, c'est le désir très net d'avoir leur mot à dire sur le futur compagnon de leur vie. La Musulmane est mariée et ne se marie pas. Voilà quelque chose de plus important que la question des chapeaux... Combien féminin, sinon féministe, le mot de cette petite Orientale qui déclarait : « Nos usages sont très bons, si nous avons près de nous des êtres que nous aimons. »

III

LE DROIT ET LA VIE FÉMININE

En 1908, un Institut féminin de Droit pratique s'est fondé. Beaucoup s'imaginent déjà une pépinière de doctoresses en droit, vêtues de la toge, coiffées de la toque, et s'inquiètent de qui bercera les enfants, soignera leur éducation, veillera sur la douceur du foyer, pendant que la femme, loin de sa demeure, s'évertuera à quelque plaidoirie. Or, ces graves questions ne se posent pas ici. Il ne s'agit pas d'éloigner la femme de sa famille, mais de lui donner encore un outil pour la servir, une arme pour la défendre. Eh quoi ! dira-t-on, la femme n'est-elle pas suffisamment armée et outillée par son cœur, son énergie, ses intuitions ? J'entends déjà quelques esprits délicats, un peu timorés et parfumés de culture classique, nous demander, avec une ironie apitoyée, s'il nous convient d'échanger nos armes d'or contre des armes de

fer... Mais, aux jours où la destinée attaque les intérêts familiaux avec des armes de fer, il est bon, pour y parer, d'en connaître au moins le maniement.

*
* *

Comme l'Antigone de Sophocle, la femme tend d'abord — et cela constitue la plus haute noblesse de son âme — à se vouer aux lois qui n'ont jamais été écrites et ne seront jamais effacées. Lois pures gravées par Dieu dans la conscience humaine. M. Étienne Lamy, l'auteur de *la Femme de demain*, nous reconnaît ce beau penchant, lui qui, dans la salle *Femina*, présida à la fondation du nouvel Institut, l'encouragea d'une exquise parole, et lui consacra, dans *l'Écho de Paris*, un très bel article.

Il y a, dit-il, une antipathie naturelle, non, certes, entre la femme et le devoir, mais entre la femme et le droit écrit... La femme contracte des mariages d'amour avec toutes les générosités, la loi ne fait que des mariages de raison avec tous les intérêts. Si donc la femme n'est pas sauvée d'elle-même, de ce qu'il y a de plus noble dans sa nature, par la connaissance désenchantante des lois, elle a, beaucoup plus que l'homme, chance de se meurtrir et de se briser contre elles.

Voilà pourquoi la femme ne fera jamais au Droit une idole. On lui a toujours enseigné à regarder, de préférence, le Devoir. Et ce n'est pas cela que l'on voudrait changer dans une

éducation féminine ! Mais il est des périodes où le Devoir lui-même commande de faire valoir certains droits, et qu'adviendra-t-il si l'instruction manque ?

L'ignorance d'une femme en matière de droit crée toute la tragédie dans *la Maison de Poupée* d'Ibsen. Souvenez-vous de la petite Nora. Aucune héroïne ne m'a plus touchée. Elle est si vraie, si vivante, si féminine, la petite Norvégienne aux cheveux de lin qui fait retentir la demeure austère de la délicieuse musique de son rire ! Par les motifs les plus sacrés, Nora a commis une action déshonorante dont elle ignore la portée. C'est une action déshonorante pour le monde qui ne voit que l'extérieur, innocente, et plus qu'innocente, héroïque, pour Nora elle-même qui ne se juge que selon ses intentions. Elle vit donc avec le secret qu'elle croit glorieux et qui lui sera fatal. Nora est une bonne et fidèle petite créature. Elle joue, rit, danse, chante, et croque ses pralines, au grand mécontentement de son mari qui la voit risquer ses jolies dents. Or, le jour où tout est révélé, le mari, Torvald Helmer, traite sa femme, non d'après les pures intentions, mais d'après l'opinion du monde, et leur bonheur est brisé. Le mot d'un triste héros de la pièce : « Les lois ne tiennent pas compte des motifs », pourrait servir d'épigraphe à plus d'un cours de droit. Peu de femmes seraient aussi imprévoyantes que la

Nora d'Ibsen ; il faut un peu de grossissement pour les perspectives du théâtre, mais il n'en est pas moins vrai que cette folle, exquise et douloureuse Nora, dont la gaîté cristalline doit être à tout jamais brisée par le choc, symbolise un fort respectable nombre d'ignorances féminines.

Si un Institut féminin de droit pratique eût existé à Christiania, le bonheur de Nora Helmer fût demeuré intact.

« Les lois ne tiennent pas compte des motifs. » Et les femmes, à l'encontre des lois, sont portées à ne peser que les motifs. Cela résulte de beaucoup de causes, où la nature de la femme et son éducation habituelle ont une certaine part d'influence. Le rôle traditionnel de la femme ne l'entraîne pas à se prononcer sur les affaires du dehors. Elle vit la vie de son foyer et de sa pensée, ce qui est une vie très belle et très haute, mais son rêve ne se trouve guère en contact avec le monde extérieur. Elle n'en imagine pas les répercussions et les contre-coups. Les motifs seuls règnent sur ses intentions. Ce monde extérieur, il faut l'avouer, est plutôt modelé à l'image de la mentalité masculine, qu'à celle de la mentalité féminine. J'ai parfois entendu déclarer par des hommes que les femmes intelligentes manquent souvent de bon sens. Naturellement, je me suis récriée, puis je me suis efforcée d'analyser cette opinion irrévéren-

cieuse et injuste. Voici ce que je crois avoir compris : La femme intelligente est portée à élargir son champ d'action ; en l'élargissant, elle se heurte à ces circonstances extérieures qu'elle ne connaît que vaguement, alors que les hommes qui les ont créées les savent en bloc et en détail, peuvent les prévoir, les expliquer, les démonter pièce à pièce, s'en servir, y adapter leur effort. Or n'est-ce pas en cela que consiste le bon sens ? Ne consiste-t-il pas, précisément, en l'adaptation de notre effort aux circonstances extérieures ? Cela n'implique — est-il besoin de le dire ? — aucune infériorité, ni de l'esprit masculin, ni de l'esprit féminin. Mais puisqu'il est nécessaire que, dans un ménage, l'un travaille à la maison, et l'autre hors de la maison, je persiste à croire beaucoup plus naturel, plus logique et plus heureux, que ce soit l'homme qui affronte les routes, et la femme qui garde la demeure. Les deux tâches, pour différentes qu'elles soient, convergent au même but, et ont une égale beauté. Certes, l'Institut féminin de droit pratique n'ambitionne nullement d'intervertir les rôles dans la famille.

*
* *

Si la femme s'applique au droit, elle y réussit, et, parfois, il lui est arrivé d'y exceller. Le moyen âge et la Renaissance célébrèrent des femmes jurisconsultes. Leur histoire eut des

particularités amusantes ou touchantes. Christine de Pisan, qui fut la première femme vivant de sa plume, et qui remplit une charge d'historiographe à la cour de Charles V, roi de France, nous a transmis le nom de belles et savantes Italiennes qui professèrent à l'Université de Bologne. Novella, fille de Giovanni d'Andrea, suppléait son père dans les cours de droit que celui-ci faisait à ladite Université. Mais, comme elle était remarquablement belle, l'influence de sa beauté nuisait, paraît-il, à celle de sa sagesse, et les yeux disputaient aux oreilles la majeure partie de l'attention ; aussi, Novella d'Andrea prit-elle la résolution de ne professer que derrière un rideau. Ainsi cachée, elle enseigna quand même avec succès. Bologne admira aussi certaine Maddalena Bonsignori qui professait dans une chaire de droit; et, environ à la même époque, Giovanna Bianchetti, à la cour de Charles de Bohême, était renommée pour sa maîtrise du droit romain et du droit italien.

Voilà, certes, d'illustres et vénérables exemples. Cependant personne ne s'avisera de tant demander aux jeunes étudiantes du nouvel institut. Nul ne songe, non plus, à transformer les jeunes filles en d'incorrigibles plaideuses. Mais que, plus tard, célibataires ou mariées, veuves et parfois mères de famille, elles aient à comprendre et à défendre leurs intérêts, c'est ce qu'il est permis de prévoir ; et l'on doit les y

préparer. Des femmes ont été ruinées pour ne pas avoir su jusqu'où les engageait une signature ; des fortunes se sont écroulées pour être tombées entre les mains de femmes incapables, par leur ignorance du droit, de prévoir les embûches dressées contre leur bien. Il advient souvent que brusquement des entreprises industrielles reposent sur de fragiles épaules féminines. Tout cela, c'est de l'histoire quotidienne, de l'humble, poignante et fréquente tragédie bourgeoise. Une éducation pratique doit comporter, affirme-t-on, des études de piano qui seront peut-être rapidement délaissées. Et l'on oserait considérer comme superflu d'y joindre ces éléments de droit essentiel dont l'absence peut amener des catastrophes !

Voilà que l'on commence à confier aux femmes des magistratures ; on les admet à la redoutable fonction de dire ce qui est le droit, d'appliquer la loi, et d'audacieuses imaginations rêvent d'une époque prochaine où elles feraient besogne législative. Tout au moins peuvent-elles et doivent-elles, dès maintenant, étudier tout simplement quelques lois, les lois d'aujourd'hui, celles dont elles profitent ou qu'elles subissent. Est-ce une raison, d'ailleurs, pour que, plus tard, elles soient tentées de les changer ?

IV

LES FEMMES ET L'AVENIR DE LA CULTURE CLASSIQUE

Notre tout jeune siècle a trouvé, dans l'héritage de son aîné, la terreur de ce que l'on croit être un préjugé, une superstition. Mais une pareille terreur est susceptible d'amener de regrettables méprises. Que de belles œuvres d'art pourrait détruire la fronde d'un petit enfant ! Et ne serait-il pas plus difficile de refaire le pli d'une draperie au vêtement d'une statuette de Tanagra que de l'émietter tout entière, d'un geste brusque ou par le choc d'un caillou ? La culture classique ne nous paraissait pas précisément avoir la fragilité d'une statuette, mais elle donnait parfois, à la phrase dont s'habillait la pensée, quelque chose d'analogue à la grâce achevée d'une draperie tanagréenne. Et la pensée elle-même lui empruntait je ne sais quelle alacrité subtile. De petits livres à reliure fauve

dont les titres dédorés luisent à peine derrière la vitrine d'une bibliothèque, gardent l'arome discret et fort de cette culture séculaire. Elle parfume encore la causerie d'un vieillard très doux et très poli qui, de sa treille ensoleillée, regarde blondir les moissons des campagnes prochaines, et qui applique à sa vieillesse les beaux vers de Virgile sur l'ombre des montagnes se faisant plus grande au déclin du jour. Des mots latins ont reçu le secret de cette mélancolie, et d'autres mots latins ont communiqué au français de Racine un appel à la lumière invisible pour l'heure où se cache la visible lumière.

Ceux qui naissent aujourd'hui n'auront peut-être plus chance de rencontrer de ces vieillards dont la conversation se parfume d'une fleur de l'herbier classique, comme l'armoire des aïeules se parfumait d'un peu de lavande séchée. Sans doute, il y aura toujours des latinistes ou des hellénistes, mais ils seront devenus des gens rares et spéciaux, comme les assyriologues. Ce que l'on ne retrouvera plus, c'est le vieux voisin de campagne qui rêve doucement sur sa terrasse en feuilletant les *Géorgiques*, et qui, pour nous faire oublier le chemin brûlant, s'obstine à nous offrir quelque sirop de recette ancienne dont sa vénérable servante tient le secret d'une lointaine aïeule, sirop mêlant à la saveur d'un fruit je ne sais quelle fraîcheur acidulée.

Tout cela sera perdu, oublié, et l'on ne s'en souviendra que comme de beaucoup d'autres choses jolies et surannées : la mode des mouches et des révérences. Mais le changement sera singulièrement plus profond et plus inquiétant. Si profond, si inquiétant que de bons et fins esprits se demandent s'il n'y aurait pas lieu de faire appel aux femmes, à celles qui sont de préférence les gardiennes des traditions. pour les conjurer de sauver cette tradition.

Il était admis que le grec et le latin devaient former la base de toute solide culture imposée au cerveau masculin. En ce qui concerne les femmes, c'était autre chose : il y avait Molière et sa Philaminte, son Armande, sa Bélise, et son « Pour l'amour du grec ! » Les figures du grand magicien vivaient dans nos imaginations, et régnaient sur elles tant que l'on ne songeait guère à mettre en doute si des Hellénistes réelles ou de vraies Latinistes avaient différé de l'image qu'en traçait notre incomparable auteur. Il y avait eu, pourtant, jadis des femmes qui savaient le latin, qui l'écrivaient avec un pénétrant parfum de tendresse et de poésie, comme les grandes moniales des premiers siècles, une sainte Radegonde, par exemple, ou ces abbesses bénédictines dont l'une au quatorzième siècle composa des hymnes très suaves qui se chantent encore à certaines fêtes de l'année. La Renaissance nous présente des femmes humanistes. Certaines

vécurent dans les cours, dans les cloîtres. L'Arioste, à quelques endroits du *Roland Furieux*, tresse en guirlande poétique les noms des princesses ou des belles dames lettrées dont plusieurs sourirent à son génie: telles, par exemple, Cécile de Gonzague, précoce latiniste qui préféra la règle austère des Clarisses au luxe raffiné du château de Mantoue, et sa belle-sœur, la radieuse Isabelle d'Este, dont Léonard de Vinci fixa la grâce en une attitude de méditation et de charme. Si élégante était cette Isabelle d'Este que François Ier réclamait le modèle de ses parures pour les dames de la cour de France, et que la grave histoire enregistre la description de ses toilettes. Elle savait aussi rendre exquises — le dessin de Léonard en témoigne — de simples robes dépourvues d'ornements. Sommes-nous assez loin de Philaminte, d'Armande et de Bélise! Cependant, Isabelle d'Este eut pour les langues classiques une ferveur égale à celle qu'elles affichaient sans discrétion. La jolie marquise de Mantoue possédait admirablement le latin, mais, comme elle était femme, elle mêlait du sentiment à son érudition: elle mettait en musique les églogues de Virgile, et voulait élever un monument à son poète. Mais les princesses n'étaient pas seules à bénéficier de cette culture: une Florentine de naissance moins éclatante, Alessandra Scala, fut la plus belle des hellénistes, elle joua

en grec, devant un parterre d'humanistes, l'*Électre* de Sophocle, et mourut religieuse bénédictine

La Renaissance française ne manqua pas de princesses lettrées, et, plus tard, les contemporaines des précieuses ne dédaignèrent pas la langue de Virgile. Ménage, on le sait, en donna des leçons à Mme de Sévigné et à Mme de La Fayette. Il passa même pour y avoir perdu quelque peu de son cœur, s'il n'y perdit pas son latin. La plume fraîche et mordante de Mme de Sévigné, la plume délicate et pensive de Mme de La Fayette s'étaient trempées aux sources latines, et cela vaut un double plaidoyer en faveur du latin. En effet, si cette érudition n'altéra ni la fine raison de l'une, ni l'aimable bon sens de l'autre, elle aviva la saveur française de leur style.

Le latinisme et l'hellénisme ne troublèrent pas davantage la paix de l'honnête intérieur des Dacier. Ce couple se partageait les doctes études. Mme Dacier, comme son mari, traduisait les auteurs grecs et latins ; elle traduisait Homère, mais en maniant les beaux vers grecs, elle ne savait rien laisser subsister de leurs ailes... Pauvre Mme Dacier ! Si grave, si savante, si consciencieuse, elle ne mettait pas de musique dans son érudition, comme Isabelle d'Este. Mais elle laissa des travaux qui marquèrent un progrès dans l'intelligence des textes.

Mérite solide et presque trop pesant à notre gré! Il parle moins à notre imagination que cette églogue de Virgile chantée par la marquise de Mantoue, accompagnant sa belle voix de son luth d'argent. Pourtant Mme Dacier ne ressemble pas à Philaminte. Au dix-neuvième siècle, Elizabeth Barrett, dans sa triste chambre de malade, où les fleurs ne pouvaient vivre avant qu'un rayon de soleil y pénétrât avec l'amour de Robert Browning, Elizabeth Barrett, qui allait devenir Elizabeth Barret Browning, la frêle Elizabeth ayant une taille d'enfant et une grâce de fée, souriait aux jeux de son chien Flush, et feuilletait de ses toutes petites mains le texte original des grands poètes hellènes. Enivrée de poésie, elle n'avait qu'à chanter pour que son érudition s'embrasât d'une belle flamme de lyrisme :

Je songe à ces longues matinées que ma pensée va chercher au loin, où, solennel et rythmique, le grec coulait entre le bruissement des pages tournées... quelles heures d'or ce furent alors pour nous!

Cette pléiade étincelante de femmes hellénistes et latinistes démontre suffisamment l'aptitude de l'intelligence féminine à maîtriser les langues classiques. Aussi, dans une charmante et judicieuse *Lettre à Françoise*, M. Marcel Prévost disait :

Je n'ai jamais compris pourquoi les langues anciennes, prétendues indispensables aux hommes cultivés, seraient interdites aux femmes.

En effet, pour ceux-là mêmes qui ne savent pas le latin, l'atmosphère où nous vivons est encore imprégnée de culture latine, et toute intelligence éveillée participe directement ou indirectement, de cette culture. L'influence du latin sur nos méthodes de pensée était notée gravement et finement par une de nos contemporaines, une femme qui fut un des plus remarquables écrivains de notre époque, et dont ses amis pleurent l'absence : Mme Arvède Barine.

Dans certaines impressions bien curieuses, nous la voyons aux prises avec le latin ; elle nous dit comment à la faveur de cette discipline, « les choses s'ordonnaient dans sa tête », et comment « ses efforts pour serrer le texte de plus en plus près dans une langue qui n'admet pas les sens imprécis (il s'agit du latin) lui donnait enfin la clef de sa propre pensée ». Mettre de l'ordre dans sa propre tête, et pénétrer dans sa propre pensée, ce n'est inutile ni aux hommes ni aux femmes, pas plus aux femmes qu'aux hommes. Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, que toutes les têtes munies de latin soient en ordre, et toutes les têtes dépourvues de latin en désordre, mais simplement que le latin est un inestimable accessoire pour contribuer au règne de cet ordre logique dans un cerveau

humain. Nous comprenons le récent cri d'alarme que, dans *le Gaulois*, M. René Doumic jetait en constatant le dépérissement de la culture classique. Puisque les hommes la délaissent, il voudrait la confier aux femmes.

En recueillant une partie de cet héritage que nous dédaignons aujourd'hui, écrivait-il, elles rempliraient un rôle qui fut plus d'une fois le leur dans notre histoire : elles sauveraient l'esprit français de la barbarie.

Raisons d'ordre et raisons de beauté militent en faveur de cet enseignement. Le latin donne à Mme Arvède Barine la clef de sa pensée, et le grec apporte tout un essaim d'heures dorées dans la chambre triste où languit la poétesse Elizabeth Browning. « Les mots, disait M. André Beaunier, sont des paysages ! » Combien c'est vrai des mots grecs, qui fleurissent comme des lauriers-roses et s'alignent comme des colonnes de marbre, à travers lesquelles on aperçoit l'éblouissement infini de la mer ! On trouve naturel que des musiciennes déchiffrent pour elles-mêmes une partition. Le rayon de beauté qui toucherait une âme semblerait-il moindre si, comme Elizabeth Browning, une liseuse enthousiaste déchiffrait le texte original des poètes hellènes ou des Pères de l'Église grecque, le *Prométhée*, d'Eschyle, ou l'*Homélie aux jeunes gens sur les lectures profanes*, par saint Basile ?

V

LE FÉMINISME LITTÉRAIRE : DE LA TAPISSERIE A L'ENCRIER

« Je me réjouis de ce que le Dispensateur de la grâce ne donne pas sa profonde sagesse en partage aux seuls hommes érudits et savants, mais aussi au sexe faible, et ne refuse pas aux pauvres créatures méprisées les miettes qui tombent de la table des savants. »

Ces lignes furent écrites par une des féministes avant la lettre que nous reconnaissons en certaines abbesses du moyen âge et de la Renaissance. On les lit dans les *Mémoires* de cette Charité Pirkheimer, abbesse de Sainte-Claire à Nuremberg aux jours de la Réforme, dont la belle traduction due à Jules-Philippe Heuzey rapproche de nous l'originale et vaillante figure. Peut-être l'humilité de la bonne religieuse n'est-elle point dénuée de toute ironie. Elle semble piquante à notre époque, où beaucoup de reven-

dications s'élèvent avec une particulière éloquence.

Les chroniqueurs signalent aujourd'hui toute une levée d'encriers féminins ; et, d'autre part, j'entends des personnes anxieuses prophétiser que, pour un amour de vaine gloire, les humbles et chers souvenirs de la famille seront bientôt délaissés. Elles semblent croire, en vérité, que la vie féminine est dépourvue de loisirs, et l'on dirait qu'elles n'ont jamais eu les oreilles offusquées par les gammes et les arpèges qui s'égrènent sur la plupart des pianos parisiens, ni les yeux fatigués par les interminables tapisseries qui, sous la forme de meubles démodés et d'inopportunes pantoufles, s'entassent dans les vastes recoins des vieilles maisons de province.

Art d'agrément, pour art d'agrément, la littérature est singulièrement plus discrète que le piano et moins encombrante que le dessin et la tapisserie.

Comment regarder sans émotion tant d'objets inutiles et fanés, imprégnés de l'essence des vies féminines, où l'uniformité des points ne fut pas plus grande que celle des jours et des semaines, modifiés seulement par la couleur variable du ciel, et celle — non moins variable — de la pensée intime ?

Ah ! cette pensée intime ! Comme elle se dérobe ! Elle attire notre rêve et le fuit. Comme on voudrait en retrouver les nuances dans les

tons passés de la tapisserie, dans les « rallentando » et les « diminuendo » des musiques envolées, tapisseries et musiques étant les seules confidentes et les seules traductrices qu'elle se permît ou se reconnût.

Il est des êtres dont la biographie, selon le mot d'Emerson, est « intérieure ». Leur vie s'est écoulée loin des événements qui bouleversent une époque ; et tandis que des cités murmurent le nom d'un héros ou celui d'une bataille, ils se plaisent à observer le vol d'un insecte, la croissance d'une fleur. Nous ne connaissons presque rien de l'histoire du monde. Quelques noms de rois, quelques faits de guerre, à peine une ou deux révolutions, et nous sommes au bout de la légende humaine. Un peu de bruit nous fait oublier des abîmes de silence.

L'histoire du monde n'est écrite en aucun de nos livres, et nous préférerions aujourd'hui la biographie d'un artisan à celle d'un souverain, car nous savons que dans l'ombre et le mystère, résident les véritables puissances de l'humanité. Les accapareurs de notre pensée n'en représentent pas toujours l'élite. De grands artistes n'ont jamais exprimé leur rêve. De grands poètes n'ont jamais achevé que leur âme. De temps à autre une perspective s'ouvre sur une de ces âmes, et nous croyons alors deviner quelque chose des arrière-plans de la vie. Nous avons l'impression de pénétrer dans cette auguste

région du silence sur laquelle les historiens se sont tus.

Cette région fut souvent le suprême refuge de la pensée féminine. Les femmes, avec leurs bavardages superficiels, sont, au fond, des silencieuses. Elles savent garder ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré dans leurs émotions et leurs douleurs.

Certes, il y a loin du joli papotage des Syracusaines chantées par Théocrite au vers intense d'Alfred de Vigny s'adressant à son Éva :

Ton amour taciturne et toujours menacé.

Pourtant les deux poètes sont vrais. Celles que nous voyons causer sur les seuils de leurs portes, aux abords des fontaines, disent encore de ces vieilles choses recueillies par Théocrite un matin de fête, à Alexandrie, et de pareils bavardages ne sont parfois que le masque d'un invincible silence. Au contraire, l'amour taciturne et menacé d'Éva la mystérieuse évoque le drame des lèvres closes emprisonnant une âme qui se réfugie dans les prunelles, pleines d'un appel de muette désespérance. Des figures de l'école florentine doivent une grâce tragique à de pareilles contradictions. Elles seules seraient révélatrices des catastrophes intimes, des agonies secrètes de l'esprit et du cœur.

Les vies bruyantes nous émeuvent moins que les vies silencieuses. Répandues en surface, elles

perdent souvent de leur profondeur. La voix des crieurs de journaux nous apprend les événements du jour, mais nous ne savons pas comment le rêve prolonge la dernière note d'une fanfare qui s'éloigne, nous ignorons les vérités solennelles chantées par les cloches au lever du matin, au tomber du soir, dans les douces petites villes de province, calmes et toutes chaudes d'humanité, sur lesquelles passent lentement ces effluves de vie !

Les éternelles silencieuses vont-elles donc autrement parler que par le choix des nuances dans leurs tapisseries et dans leurs morceaux de piano ? Pourquoi pas ? Si, laissant reposer un instant l'aiguille, elles s'acheminent vers l'encrier, voulant confier à quelque page blanche une impression née au contact de la vie, une cause de joie, un secret de renoncement, de patience et de résignation, il nous semble que l'humanité n'en sera point appauvrie. Aucun art n'est chose frivole, et, dans la formule délicate que revêtira leur humble expérience, leurs sœurs futures auront à puiser de grandes et sages leçons. Je ne nie pas non plus que cette formule ne soit parfois condensée en une seule phrase que l'on répète et qui semble conserver à jamais un reflet du sourire disparu, un écho du soupir évanoui ; telles, par exemple, la réflexion mélancolique de Mme de Beaumont : « Il faut laisser tomber les flots », ou la fière réti-

cence de Mme Clotilde de Vaux : « Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent. » On peut admirer à jamais tout ce qui pénètre de philosophie féminine dans ces deux ou trois mots. Eux seuls suffiraient à nous indiquer que cette philosophie féminine n'est point négligeable et gagnerait peut-être à ce qu'on l'approfondît. Ils révèlent l'intensité des résonances de la vie au fond de certaines âmes ; cette note peut s'insinuer avec avantage dans quelques poèmes et dans quelques romans.

En somme, conter et chanter, est-ce donc si criminel ? ou même si peu féminin ? Ce fut le talent des mères et des berceuses. Il subit une transposition, mais il demeure peut-être la résultante de ces facultés imaginatives secrètement accumulées pendant des siècles au chevet des petits pour les faire sourire ; de ces facultés de rêve développées sous l'apparente inaction de la pensée, au rythme de l'aiguille à tapisserie, de ces facultés musicales exprimées jadis dans les chants populaires et dans les mélodies plus savantes du clavecin ou du piano, qui remplacent aujourd'hui les notes par des mots et deviennent poésie. Il n'y a rien de changé sous le soleil, si ce n'est que les hommes semblent de plus en plus absorbés par les carrières pratiques et que, si l'humanité veut toujours des histoires ou des chansons, peut-être viendra-t-il un jour où les femmes seules seront à même de

lui en donner quelques-unes. Elles ont chuchoté des contes auprès des berceaux ; elles en écriront peut-être auprès de ces mêmes berceaux, comme elles y brodent parfois.

L'atavisme ayant développé le don qu'elles ont reçu de conter avec grâce, est-il étonnant qu'elles osent le révéler, ce don, à l'époque où l'intelligence des hommes se consacre toujours plus aux recherches positives ?

Ils ne jugeront plus mauvais, alors, qu'elles évoquent de vieilles ressouvenances et de jeunes espoirs, un murmure de douleurs ignorées, parfois des cris de passion et de révolte, tout ce qui s'ensevelissait et s'accumulait dans le cœur des silencieuses de jadis, tout ce dont elles triomphaient parfois, grâce à la puissance de l'éternel idéal dont elles furent les gardiennes, et qui ne se taira, il faut l'espérer, ni dans l'existence, ni dans la littérature de leurs jeunes sœurs. Puissent-elles donner à cet idéal un accent de jeunesse et de vérité !

C'est l'acuité du regard qui fait la portée des livres, et non pas toujours l'ampleur du champ d'observation. L'univers peut tenir dans le cadre d'une fenêtre. J'ai toujours pensé qu'en voyant une rose entourée de ses épines, quelque habitant d'une autre planète pourrait sans peine reconstituer beaucoup des particularités de notre terre. Il devinerait que les espoirs y sont mêlés de crainte, les joies de souffrance, les larmes

près du sourire, les ombres dans le voisinage des rayons, et le soleil souvent obscurci par des nuages.

Si nos autoresses ont sympathie pour les joies humaines et compassion pour les humaines souffrances, elles ne seront pas moins perspicaces que cet hypothétique observateur.

Autour de nous la vie est si complexe, si riche et si mystérieuse; les âmes ne sont ni moins complexes, ni moins riches, ni moins mystérieuses que la vie !

On a dit que la grâce pensive d'une La Fayette ou la finesse exercée d'une Caylus étaient, dans la littérature, des choses uniques.

Cette remarque implique leur raison d'être en littérature.

Soit, concèdera-t-on ; mais les modernes autoresses oublieront-elles l'aveu poignant de leur grande sœur Mme de Staël : « Pour une femme, la gloire n'est que le deuil éclatant du bonheur. » Il se peut que la gloire ne soit jamais souhaitable à un être humain, quel qu'il soit, et je me souviens d'avoir entendu demander par une exquise vieille dame si les rayons de cette gloire, au fond des âmes, n'offusquaient pas souvent d'autres rayons. Dans le cas où quelque femme serait assez folle pour la préférer au bonheur des siens et à son propre bonheur, une question se poserait : « Le fait d'écrire ajoutera-t-il à sa folie ? »

Dante, qui avait du rôle des femmes un autre idéal que Chrysale, écrivait en langue vulgaire ses traités philosophiques pour être entendu d'elles, car il leur reconnaissait une aptitude à la philosophie ; et, d'autre part, il leur conseillait l'humilité comme la suprême élévation : *alta ed umile*. Mot profond, qu'Armande aurait dû méditer ; ce qui la perd, c'est un peu de gloriole. Mais la gloriole serait au moins aussi néfaste en matière de parure qu'en matière de science. Elle seule constitue le danger, et non pas quelques instants volés à la tapisserie au profit de l'encrier, non pas la culture discrète d'un art tendrement et pieusement aimé.

VI

LE FÉMINISME POLITIQUE : LE VOTE DES FEMMES

J'ai toujours plaint les Syracusaines de Théocrite, au moment du poème où, Praxinoé fermant la porte de la cour et du logis, elles se trouvent exposées à l'aveuglante lumière du soleil, à toutes les poussières, les rumeurs et les cohues de la voie publique et de l'agora. Ne leur dirions-nous pas volontiers : « O petites ombres que nous devinons frêles et voilées comme vos sœurs grecques, les statuettes de Tanagra, pourquoi ne demeurez-vous pas dans ce logis dont les murs blancs sertissent trois joyaux précieux, qui sont la fraîcheur, l'ombre et le silence? Pourquoi donc allez-vous dans la mêlée où des voisins malveillants se moqueront de vous et vous diront d'aigres paroles? »

Elles nous répondraient sans doute : « Certes, le logis est sombre, frais et silencieux, mais il nous plaît d'entendre bruire autour de nous le

tumulte de la vie, pour échapper à ces Heures lentes que va chanter le poète, et qui viennent, toujours, les mains pleines : nous craignons leurs dons mystérieux.

— O Praxinoé, poursuivrions-nous, pourquoi quitter votre enfant au beau regard, et qui pleure de vous voir partir ? Votre époux va rentrer et trouver le logis désert, le repas négligé. Il sera maussade, du moins vous nous l'affirmez, ma chère, et nous ne pourrons lui donner tort. »

Autrefois, j'évoquais les Syracusaines, lorsque j'entendais les femmes réclamer le droit de suffrage : « Il devrait nous suffire, pensais-je, de cultiver chez nous les arts paisibles de la plume, de l'aiguille et du pinceau. » Mais je me suis rappelé que la vie n'est pas également facile pour toutes, et j'ai compris que la question est assez vaste, assez complexe, pour réclamer de nous autre chose qu'une impression superficielle. Que l'on fasse valoir les arguments du pour et du contre, qu'on les pèse et qu'on les examine, mais que l'on ne croie pas avoir résolu le problème par un bon mot, accompagné d'un sourire ! Ceci n'est pas un plaidoyer en faveur de l'une ou de l'autre thèse. C'est un modeste et incomplet exposé de la question.

*
* *

Le Parlement s'est occupé de nos droits problématiques. Beaucoup d'entre nous l'ont ignoré,

D'autres s'en sont peu souciées — moins que d'un chapeau, d'un concert ou d'un five-o'clock. Cependant, la proposition primitive avait été déposée par M. Dusaussoy, reprise ensuite par M. Ferdinand Buisson, deux hommes qui ne viennent pas du même point de l'horizon politique.

Cette proposition, d'après les termes officiels, tend à accorder aux femmes le droit de voter dans les élections aux conseils municipaux, aux conseils d'arrondissement, aux conseils généraux. On ne songe pas à les rendre éligibles, pas davantage à leur octroyer les droits politiques. On ne leur offre que le droit aux votes municipaux et départementaux. Elles votent déjà pour le recrutement des Chambres de commerce, elles sont électrices et éligibles aux conseils du travail, au conseil supérieur du travail. Une femme est susceptible d'avoir une compétence et des intérêts professionnels. Elle sera donc à même d'exercer l'une et de défendre les autres.

Dira-t-on qu'elle manque de compétence et d'intérêt vis-à-vis des questions locales ? Chaque famille, chaque industrie, chaque commerce doivent aspirer à être représentés dans les débats que ces questions suscitent. Par le veuvage, une femme peut devenir chef de famille. Une femme peut diriger une exploitation commerciale ou industrielle. Pourquoi, parmi toutes

les concurrences, frustrer de certaines chances cette famille, ce commerce, cette industrie ?

La cité n'est que l'élargissement du foyer. En travaillant pour celle-là, on consolide celui-ci. Actuellement, personne de nous ne demande pour nos sœurs la part de Déborah qui fut juge en Israël. Seul, le rôle de la femme forte pourrait hanter le rêve de quelques féministes, et les questions sur lesquelles les futures électrices seraient appelées à se prononcer ne différeraient pas toujours sensiblement de celles dont l'héroïne biblique s'occupait avec une grâce sereine dans sa ferme modèle, enguirlandée de vignes et d'oliviers. Dans un congrès sur les Droits civils et le suffrage des femmes, M. Abisour s'est naguère donné la tâche de montrer que le vote municipal des femmes est conforme aux traditions de l'ancienne France. Elle est si peu connue, cette ancienne France, dont les clochers s'effritent, que l'étonnement fut grand, aussi bien chez ses admirateurs que chez ses détracteurs. « Heureux, déclare Charles Péguy, quand nous ne croyons pas, avec tous les laïques, avec tous les primaires, que la France commence exactement le premier janvier dix-sept cent quatre-vingt-neuf, à six heures du matin ! Parfois, derrière le décor ébréché de 1789, nous n'apercevons que le Versailles de Louis XIV, arrêtant nos regards aux charmilles des parcs et aux architectures des châteaux, mais oubliant la vie anonyme des

vieilles cités, la silhouette énorme et délicate des populaires cathédrales. »

Or, il y eut, au moyen âge, sur la terre de France, des institutions curieuses, ingénieuses et touchantes. L'écrivain russe, Pierre Kropotkine, dans son livre intitulé *l'Entr'aide*, leur a rendu justice. Ainsi, nous parlions tout à l'heure de l'infériorité d'une famille qui ne se trouve pas représentée aux assemblées où se discutent les intérêts locaux. A Beaumont-en-Argonne, dès 1182, on avait résolu le problème. Les veuves, les femmes dont le mari était absent, « les filles tenant ménage », prenaient part aux délibérations du bourg et de la paroisse : d'où cette formule remarquable que l'on trouve dans les procès-verbaux et que cite M. Ferdinand Buisson : « Lesquels, tous et toutes, firent, ordonnèrent et devisèrent entre eux... »

L'exemple de Beaumont-en-Argonne n'est pas anormal au moyen âge. Au treizième siècle, le pape Innocent IV, commentant les *Décrétales*, concède les droits électoraux à tous les êtres humains âgés de plus de quatorze ans, qu'ils soient hommes ou femmes, et que les femmes soient veuves, mariées ou célibataires [1].

Il n'est donc pas étonnant de voir pérorer à Cauterets-les-Bains, au quatorzième siècle, cette Gualhardine de Fréchou, qui fut peut-être

1. Viollet, *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, II, p. 3, 4 et 87, n. 1. (Paris, 1898.)

l'aïeule des Frondeuses, et que son éloquence a rendue célèbre. Elle soutint avec éclat un avis hostile à celui de la majorité, dans une assemblée où les hommes et les femmes (*Besis* et *Besies*, dit le vieux texte), délibérèrent très librement des intérêts locaux, sous la présidence de l'abbé de Saint-Savin de Lavedan. Nos contemporaines seraient-elles inférieures à cette Gualhardine ?

« Dans la plupart des pays, explique M. Abisour, les femmes, comme les hommes, étaient tenues d'assister aux assemblées des communes et de signer avec eux le procès-verbal des déclarations. Dans certains pays, la masse des femmes ne jouissait pas de ce droit. Mais on trouvait toujours des femmes dans les assemblées : les veuves à titre de chefs de famille, les marchandes à titre de notables. »

Il y avait aussi des femmes pairs de France, comme cette Mahaut, comtesse d'Artois, dont l'histoire retient le nom et qui ne semble pas avoir été d'humeur à céder ses prérogatives. Certaines avaient le droit de vote pour désigner leurs candidats à la députation des États généraux. Elles agissaient directement ou par procuration. Celles-là votèrent encore pour les États généraux de 1789, mais ce fut leur dernier geste d'électrices. La Déclaration des Droits de l'homme ne parlait pas d'elles ni de leurs sœurs. Olympe de Gouges paya de sa vie sur

l'échafaud le rêve d'opposer les *Droits de la Femme* aux *Droits de l'Homme*.

En somme — malgré Condorcet — la Révolution fut hostile au vote des femmes.

*
* *

Aujourd'hui, cette idée du vote hante les cerveaux féminins de beaucoup de pays. Elle s'est réalisée en Norvège, en Finlande, en Nouvelle-Zélande, en Australie, aux États-Unis. Les femmes, munies d'un bulletin de vote, se sont tournées contre l'alcoolisme, ce fléau de la race; et, partout où les femmes ont triomphé, l'alcoolisme a été vaincu. J'en connais qui ne se sont mêlées de devenir « suffragistes » que pour lutter contre l'alcoolisme et parce qu'elles ne pouvaient imaginer dans cette lutte de meilleure arme qu'un bulletin de vote.

Cela seul indiquerait qu'il y a deux féminismes, l'un qui s'inspire de préoccupations individualistes, et l'autre de préoccupations familiales. L'individualisme ouvre la porte à bien des déboires. Mais la femme n'est-elle pas dans le rôle que tous se plaisent à lui reconnaître, quand elle se soucie de défendre le foyer, la famille, les principes auxquels elle tient? Vous pourrez lui démontrer qu'elle se trompe sur les moyens d'action à employer, mais vous ne devez pas nier la générosité de son effort et de ses convictions. Il en est de si convaincues ! J'étais

touchée de la sincérité dont témoigne l'allocution d'une Anglaise, Mrs Manson, allocution prononcée au congrès national du Droit civil et du suffrage des femmes, tenu à Paris en 1908 : « Depuis l'âge de quinze ans, disait Mrs Manson, et j'en aurai bientôt trente-huit, j'ai été une femme politique (pauvre Mrs Manson !). Il n'y a donc que deux ans que je suis une femme sans parti politique... Méfiez-vous des partis politiques... Si vous êtes royalistes, Mesdames, je ne suis pas contre vous, parce que j'ai renoncé à tout parti ; si vous êtes républicaines, je ne suis ni pour ni contre, parce que j'ai renoncé à tout parti. Moi, j'ai d'ailleurs expliqué ma conduite à ma mère qui est très féministe, mais qui n'aime pas que je me mêle à ce mouvement ; je lui ai dit : « Eh bien, maman, « si tu avais fait cela quand j'étais petite, je ne « serais pas obligée de le faire maintenant. » Mesdames, vous pouvez vous apercevoir que je n'ai pas beaucoup de force et que je suis une femme extrêmement nerveuse, et pas du tout téméraire ; et je vous assure que cela ne me fait pas plaisir de courir toutes sortes de dangers, et de lutter pour ma petite fille, de façon qu'elle n'ait pas à faire cela pour ses filles... En Angleterre, nous avons une ligue d'hommes pour le suffrage des femmes, et je suis contente de vous apprendre que mon mari en fait partie. »

Après avoir lu ces lignes imprégnées d'une

certaine grâce humoristique, personne, je l'espère, ne doutera de la sincérité ni du désintéressement de Mrs Manson. En Angleterre, les compatriotes de Mrs Manson ont obtenu, dans une certaine mesure, le vote municipal — celui qu'on réclame en France aujourd'hui pour nos compatriotes, à nous. Les députés favorables à cette réforme sont de partis divers: parmi ceux qui demandent le renvoi de la proposition à la commission du suffrage universel, je relève au hasard les noms de MM. Charles Benoist, Georges Berry, l'amiral Bienaimé, Brindeau, Deschanel, l'abbé Gayraud, de Grandmaison, James Hennessy, Jean Hennessy, Jaurès, Laroche, Métin, Millevoye, Joseph Ménard, Paul Boncour, Jules Siegfried.

De çà, de là, dans les revues, des enquêtes s'ébauchent pour ou contre le vote des femmes: à de tels questionnaires, je répondrais volontiers par trois points d'interrogation :

Est-il logique, est-il juste qu'une femme, devenue chef de famille par le fait de son veuvage, ne soit jamais appelée à dire un mot quelconque dans les grands débats qui intéressent la destinée de sa propre famille aussi bien que la destinée des familles voisines, politiquement représentées par le vote du père?

Est-il logique, est-il juste que les travailleuses organisées en syndicats n'aient aucun moyen direct d'assurer la répercussion de leur volonté

dans les assemblées politiques, et que l'émancipation économique ainsi assurée à la femme n'ait aucune sanction dans le domaine politique? De 1848 à 1883, le citoyen français était réputé majeur, et l'ouvrier, en tant qu'ouvrier, était réputé mineur. Il y avait là une anomalie que l'organisation syndicale fit cesser. Si la femme, réputée désormais majeure au point de vue économique, continue d'être réputée mineure au point de vue politique, n'y aura-t-il pas là une anomalie inverse?

Est-il logique, est-il juste, que le jour où le peuple, consulté directement, serait appelé à trancher par voie de referendum certaines questions, spécialement les questions qui touchent au domaine de la conscience, la femme n'ait qu'à se taire?

Le féminisme ainsi compris ne ferait qu'ajouter une sanction politique aux prérogatives familiales et professionnelles de la femme, une sanction politique à la dignité personnelle de sa conscience.

ÉPILOGUE

LA FEMME DE DEMAIN

En septembre 1911, M. Élie-Joseph Bois ayant ouvert une enquête sur la femme de demain, reçut de Lucie Félix-Faure Goyau la réponse que voici, que publia *le Temps* du 15 septembre :

« Vous me demandez, monsieur, d'apporter de loin une modeste contribution à votre enquête sur « la Femme de demain ». Cette enquête, je l'ai suivie avec intérêt ; j'y ai beaucoup admiré de fines remarques, et puis, voulant rêver à la femme de demain, je me suis aperçue que je m'attendrissais sur la femme d'hier.

« Oh ! ne pensez pas que je sois indifférente à tout généreux effort, à tout ingénieux essai de nos contemporaines. Il est bon que les femmes aient le goût du travail, et l'on ne peut qu'applaudir à l'initiative de celles qui, ne sachant pas ce que la vie leur réserve, cultivent ce goût et l'orientent vers une carrière accessible, qu'elles songent à devenir professeurs, doctoresses en médecine ou inspectrices des beaux-arts.

« Seulement je crois que l'œuvre féminine par excellence est la construction d'un foyer, et je me refuse à envisager ces carrières comme des diversions à la grande œuvre féminine ; je les vois plutôt comme de nouveaux moyens d'y contribuer et de la servir.

« Il en est de même pour le suffrage municipal que des parlementaires de toutes nuances politiques seraient disposés à accorder aux femmes ; beaucoup d'entre elles ne regardent ce bulletin de vote que comme une arme nouvelle leur permettant de collaborer plus activement à la défense de la cellule sociale, c'est-à-dire la famille.

« Certes, il ne m'apparaît, au premier abord, aucun péril dans le développement de l'activité féminine ou des aptitudes féminines. Le péril n'existe que si la culture morale ne marche pas de pair avec la culture intellectuelle, et ne serait-il pas juste de dire qu'une demi-culture peut éloigner de l'ordre certains esprits de femmes, mais que la culture complète doit les y enraciner ?

« Je ne désespère donc pas de la femme de demain. Mais je m'attendrissais sur la femme d'hier. Car au milieu de tous les beaux programmes, de toutes les éloquentes revendications, elle passe pour un être démodé, disparu, presque d'avant le déluge. On tend à nous représenter la femme de demain comme une créa-

ture sans mère et sans aïeule, sorte de Minerve sortie du cerveau de Jupiter, tout armée pour affirmer ses droits et les conquérir.

« Si la femme de demain correspond à ce type, je ne souhaite pas de la connaître, pas même de la deviner. Je ne sais pas ce qu'elle sera : probablement quelque chose de redoutable. Mais cette « femme de demain » est une fiction ; elle n'est la femme d'aucun temps. Le passé nous garantit l'avenir. Une vieille légende fait demeurer celles qui annoncent l'avenir sur les bords de la fontaine du passé. Rappelons-nous qu'une leçon se dégage de cette légende. Pour jouer notre rôle de devineresses, penchons-nous aussi sur la fontaine du passé.

« Il y a dans ses ondes de grandes foules féminines silencieuses, où l'on ne discerne aucun nom durable, aucun visage précis, et les femmes dont ces foules se composent — Dieu seul se souvient de leur existence — furent pour les hommes de merveilleuses collaboratrices, pour la civilisation des ouvrières incomparables. Parfois on prétend que nos aïeules demeuraient indifférentes aux grandes causes. Mais elles ont un avocat en ce rude et noble Du Guesclin, lorsqu'il dit aux Anglais dont il est prisonnier : « Il n'est dans mon pays femme sachant filer, qui ne file une quenouillée pour ma rançon. » De ces contemporaines de Du

Guesclin, nous n'avons pas entendu la voix, mais nous savons comment battait leur cœur. Cette quenouillée dont il rêvait, toute prête à se filer au foyer de la moindre chaumière, elle pouvait avoir sur les destinées de la France une influence au moins égale à celle d'un bulletin de vote : en somme, c'est sur le vote des fileuses de France que Du Guesclin comptait dans sa captivité. Un jour, l'une de ces fileuses fut la mère de Jeanne d'Arc.

« L'énergie, nous dit-on, est chez les femmes une qualité nouvelle. Mais je ne lis pas une seule page d'histoire profonde où n'apparaissent les ressources de l'énergie féminine. Jeanne d'Arc est un personnage exceptionnel ; et s'il n'y avait pas eu de Jeanne d'Arc, nous ne connaîtrions pas sa mère Isabelle Romée. Cependant Isabelle Romée vaut d'être connue. Il se cache quelque chose d'invincible dans la foi et l'énergie d'une Isabelle Romée.

« L'Histoire projette de grands rayons sur des groupes qui deviennent révélateurs d'une époque. Il m'est arrivé de lire récemment plusieurs chapitres sur la colonisation française au Canada. J'en vis surgir d'admirables figures de Françaises. N'était-ce pas également une Française d'autrefois, une de ces jeunes filles que tant de données nous feraient croire effacées, annihilées, cette Gilberte Pascal, âgée de dix-sept ans, qui, du haut de sa fierté, tenait tête

au cardinal de Richelieu, lorsque les hommes tremblaient devant lui.

« Voilà pourquoi je m'imagine que la femme d'hier n'était pas si différente de ce que sera la femme de demain. Voilà pourquoi je suppose que nous méconnaissons la femme d'hier, et que nous courons le risque de méconnaître la femme de demain.

« A l'une, nous refusons l'initiative et l'énergie, et chaque page du livre de la civilisation nous offre des exemples de son initiative et de son énergie.

« A l'autre, nous serions tentés de refuser le dévouement, l'oubli de soi, l'esprit de sacrifice. Comme si la culture intellectuelle était incompatible avec le développement de pareilles vertus ! N'est-ce pas leur faire injure que vouloir les mettre sous la sauvegarde de l'ignorance et de l'oisiveté ?

« Tout à l'heure je disais que le remède aux erreurs de la demi-culture me paraît se trouver dans la culture complète. Mieux vaudrait corriger ce terme et remplacer culture complète par culture équilibrée. Le manque d'équilibre entre les facultés intellectuelles et les vertus morales est un danger. Le développement harmonieux des unes et des autres, un progrès. Ce n'est pas l'instruction plus intense, c'est l'égoïsme plus intense qui nuirait à la famille ou à la société. Ce qu'il y a lieu de craindre, ce

n'est pas l'indépendance qu'offre à certaines une carrière utile et laborieuse, c'est l'individualisme qui ne veut se soumettre à aucune loi.

« Je pourrais vous citer de beaux exemples que j'aimerais à placer en marge de cette digression, comme des vignettes. Je connais des bachelières qui vont joyeusement apprendre la cuisine à l'école ménagère, pour le plus grand bien des maris futurs; j'ai vu coudre pendant des heures une jeune étudiante en médecine qui préparait l'internat; j'ai rencontré des agrégées qui, devenues mères de famille, élaboraient de leurs mains le trousseau d'une véritable nichée; enfin j'ai causé avec une mathématicienne, heureuse de diriger les études de son fils.

« Le cœur de ces femmes-là, que vous jugerez peut-être des devancières, toutes proches de la femme de demain, ressemble fort à celui de la femme d'hier, et de tels exemples, je l'avoue, me rendent optimiste pour l'avenir. »

APPENDICE

CHANSONS SIMPLETTES POUR LES PETITS ENFANTS[1]

I

LES CYGNES

Ils étaient blancs et fiers en glissant sur l'eau sombre
Où nous apercevons le beau ciel renversé.
Un nuage, puis deux, je n'en sais plus le nombre,
Sur le fond de l'azur ont doucement passé.

Ils prennent les morceaux de pain ou de brioche,
Les cygnes, s'en allant comme des orgueilleux,
Sans dire un seul merci, dès qu'un de nous s'approche.
Les bons petits enfants ne feront pas comme eux.

La neige qui tomba dans la nuit, ô surprise !
A puni ces oiseaux de leur méchanceté,
Car toute sa blancheur a fait leur robe grise :
Ils sont bien attrapés, n'ayant plus leur beauté.

1. Ces chansons furent publiées par les éditions d'art de la Phosphatine Falières, avec illustrations de Helleu.

Cygnes, vous êtes beaux. Mais la neige est plus belle ;
Vous êtes blancs aussi, mais voyez sa blancheur :
Vous qui nagez d'un air et sauvage et rebelle,
Vous paraissez tout gris à mon regard moqueur.

Cygnes, vous êtes blancs. Voici la neige blanche,
Plus blanche encore est l'âme des petits enfants,
Soyez moins orgueilleux quand votre col se penche
Sur l'onde où vous glissez dans vos airs triomphants.

II

SUR LA GRAND'ROUTE

Un petit pas sur la grand'route
Et puis encore un petit pas,
Puis deux, puis trois, et puis, sans doute,
Nous serons arrivés là-bas.

La grande route est longue et nue,
Le soleil caché, le temps froid.
Enfin la route diminue :
De la maison paraît le toit.

Voici la maison bonne et chaude,
Le grand feu, le coin des joujoux,
Maman qui rit, minet qui rôde,
Et le fauteuil moelleux et doux.

A tout petit pas on arrive,
On est enfin récompensé...
N'importe quelle route on suive,
C'est l'avenir et le passé !

III

PRÉPARATIFS

Le jardin est fleuri, la maison est tranquille,
Marie-Anne chante à mi-voix.
Aucun bruit jusqu'ici ne monte de la ville,
Bébé joue... et rit quelquefois.

Heureux Bébé ! C'est pour Bébé que Marie-Anne
Fait un gâteau léger du soir,
Pendant qu'il joue avec son mouton et son âne
Auprès desquels il vient s'asseoir.

C'est aussi pour Bébé que toutes les abeilles,
Dans le beau jour d'or et d'azur,
Au calice embaumé de tant de fleurs vermeilles,
Puisent un miel exquis et pur !

Mais l'heure du repas est encore lointaine,
Bébé sait que tout vient à point.
Minet dort, grand'maman tricote sa mitaine,
Bébé ne se tourmente point.

IV

PAROLES A LA LUNE

Madame la Lune, oh ! la curieuse !
Vous nous regardez par les grands carreaux,
On vous punira comme une voleuse ;
Les nuages vous feront des barreaux.

Vous n'avez pas l'air d'être bien méchante,
Aussi j'aimerais vous parler un peu.
Je sais une fable et je lis, je chante.
Lorsque vous brillez, c'est du soleil bleu.

Vous n'avez pas l'air d'être bien sévère ;
Dites, aimez-vous les petits enfants ?
Êtes-vous en nacre, êtes-vous en verre,
Du pays des noirs ou des éléphants ?

Car vous ressemblez beaucoup à la ronde
Que souvent j'oublie à mon piano,
Miss se fâche encor, la maîtresse gronde,
Et Miss gesticule en criant : « No ! No ! »

Vous avez connu grand'mère petite,
Avec ses cheveux noués sur le dos.
Elle avait deux noms : Jeanne et Marguerite,
Et le temps a fait blanchir ses bandeaux.

Il paraît que vous savez tant de choses,
Que vous connaissez tant de beaux pays,
Montagnes de neige ou jardins de roses,
Des villes aux toits rouges, bleus ou gris.

Puis des enfants noirs comme du cirage,
Certains dans le nez portent un anneau;
Je les dis heureux quand je suis en rage :
Ils n'ont pas de Miss ni de piano.

Enfin quelquefois je suis très méchante,
J'ai promis : Jamais je ne dirai plus
Que d'être comme eux je serais contente;
Ils ne savent rien du petit Jésus.

Au petit Jésus je fais mes prières
Pour tous les enfants de toute couleur :
Madame la Lune, ils sont tous mes frères,
Si vous les voyez, oh ! dites-le-leur.

V

LE GOUTER

Le jardin est tout plein de roses,
Il a de l'ombre et du soleil;
Sous les persiennes demi-closes,
On dirait la nuit, le sommeil.

Le tic-tac de la grande horloge
Intimide les petits cœurs,
Le buffet de vieux chêne loge
Des fruits, des gâteaux, des liqueurs.

Une odeur de pâtisseries,
Quand on l'ouvre, sort de ses flancs,
Et toutes les bouches fleuries
Guettent les fours roses et blancs.

Mais les petits étant très sages
Attendent l'heure du goûter.
Ils vont regarder les images
Des livres gais à feuilleter.

Au fond des petites mémoires,
Ils cherchent où, pendant l'hiver,
En quel buffet, quelles armoires,
Le beau printemps, joyeux et clair,

Serre les fleurs roses et blanches,
Qui ressemblent à ces bonbons
Alignés sur les vastes planches,
Et que l'on trouvera si bons !

C'est maman qui surtout est bonne !
Le joli mai sourit. Tout dort.
Seule une mouche, là, bourdonne,
Où le jour fait des barres d'or;

Les bambins, douces créatures,
La surveillent d'un air piteux,
Car elle goûte aux confitures,
La coquine, bien avant eux !

VI

LA POUPÉE

On s'ennuie avec la poupée,
Qui ne dit rien,
Le jour, on en fut occupée,
Mais le soir vient.

La poupée, elle, n'a point d'âme,
Pourquoi l'aimer ?
A quoi bon jouer à la dame,
Sans l'animer ?

Enfant, par les humides rues
Vont des enfants,
Mines frileuses apparues,
Au froid, au vent.

Le meilleur de leur âme tendre,
Irait à vous,
Si pour leur parler, les entendre,
Votre front doux

Se rapprochait de leur détresse,
Et si pour eux,
Vous travailliez avec tendresse,
Après vos jeux.

VII

FERMEZ LES RIDEAUX

Fermez les rideaux. Bon : la nuit regarde,
Voici les rideaux ouverts dans le haut,
La lampe nous tient sous sa bonne garde,
Le bonhomme au sable arrive bientôt.

« Retirez vos yeux de cette fenêtre,
Étourneaux, dit Miss, elle vous fait peur. »
Mais la grande nuit, on veut la connaître,
En haut les rideaux dessinent un cœur,

Par où j'aperçois bien la nuit sévère
Qui s'est mise sur la pointe du pied,
La méchante ! Elle a noirci tout le verre
Des carreaux, afin de nous épier.

Ce vilain cœur noir dans les rideaux roses,
Il semble effrayant. Moi, je parle bas.
Elle assombrit tout pour cacher les choses,
La méchante nuit que l'on n'aime pas.

Elle a de grands loups aux longues oreilles,
Qui rôdent à pas comptés pour manger.
C'est très amusant, les frayeurs pareilles,
Lorsqu'on sait qu'il n'est pas un seul danger.

La lampe nous tient sous sa bonne garde,
Repoussant la nuit. Le feu donne chaud.
Entre les rideaux, vois, la nuit regarde,
Comme un prisonnier du fond d'un cachot.

VIII

BERCEUSE

Petite sœur,
Ne pleure pas dans la nuit sombre,
Les loups peuvent rôder dans l'ombre,
J'ai peur.

La chambre est douce, claire et bonne,
Nounou te berce dans ses bras;
Le feu nous réchauffe, Simone,
On t'aime bien, ne pleure pas.

Ne pleure pas dans la nuit sombre,
Les loups peuvent rôder dans l'ombre

Simone, quand tu comprendras,
Je te raconterai l'histoire,
Des loups cachés dans la nuit noire;
Simonette, viens dans mes bras.

Ne pleure pas dans la nuit sombre :
Contre ces loups cachés dans l'ombre,
Voici papa qui nous défend.
Allons, dors, ma petite enfant.

IX

LA TEMPÊTE

Comme il doit être las de hurler, de gémir,
Pour se fâcher toujours et ne jamais dormir,
Le vent qui fait trembler la porte et la fenêtre !
Il cogne, veut entrer, puis cherche à nous connaître,
Et se penchant, nous voit par le trou d'une clé.
Allez-vous en ! Qui donc vous aurait appelé ?
Bébé se rit de vous. La maison est solide.
Croyez-vous qu'un pareil fracas nous intimide ?
Non, non, monsieur le vent, malgré tout ce fracas,
C'est Bébé qui le dit, non, vous n'entrerez pas.
Voilà ce que l'on gagne à se mettre en colère,
Et Bébé qui s'endort dans la chambre si claire,
Si calme, où rien ne bouge, y pensera souvent...
Il n'a pas de maison, il est triste, le vent !

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Introduction, par J.-Ph. Heuzey v

PREMIÈRE PARTIE

DU BERCEAU A L'ÉCOLE

I. — Les premiers mots de l'enfant. 3
II. — L'âme de l'enfant. 11
III. — A l'école des enfants 20
IV. — Les jeux de l'enfant. 29
V. — Dans le monde des enfants. 62
VI. — Comment raconter des histoires aux enfants . 72
VII. — L'enfant et la poésie 81
VIII. — Les enfants incompris 89
IX. — Mères et pédagogues 97
X. — La Casa dei bambini 105
XI. — Sur quelques visages d'enfants sérieux . . . 117
XII. — La vie regardée par une jeune fille. 125
XIII. — Nécessité de répandre dans la famille des notions exactes sur l'éducation 135
XIV. — Instruction et culture 144
XV. — L'institutrice 152
XVI. — Une institutrice : Victorine Monniot 161

This book is due two weeks from the last date stamped below, and if not returned at or before that time a fine of five cents a day will be incurred.

JUL 6 1932

JAN 17 1933

18Oct'38

11Nov'38

17Dec'42

396 G748

JUN 16 1930